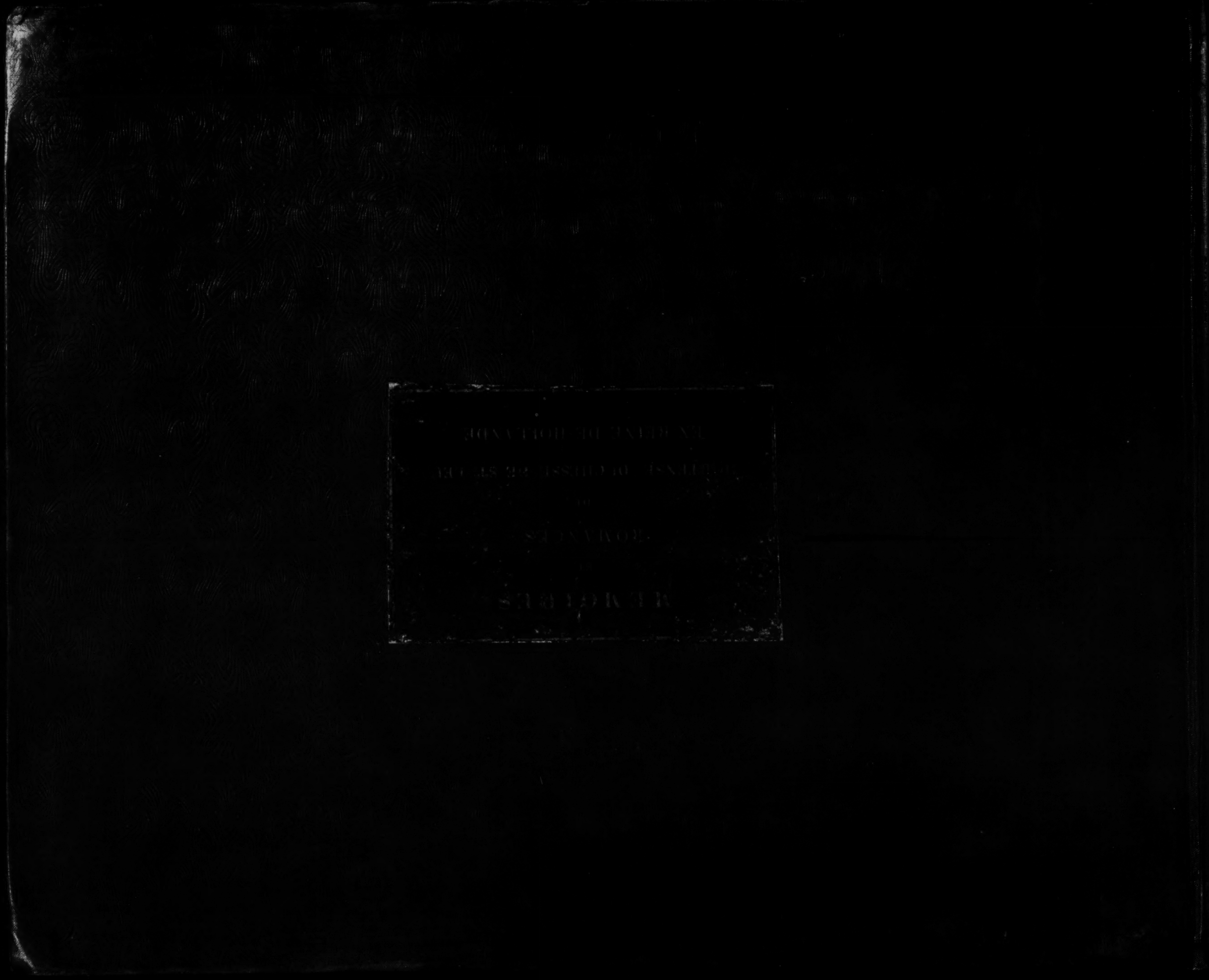


MÉMOIRES

SUR

MADAME LA DUCHESSE DE ST.-LEU.

Engd by W. Ra[illegible] from Kay's Portraits.

HORTENSE,

DUCHESSE DE St LEU,

EX REINE DE HOLLANDE.

MÉMOIRES

SUR

MADAME LA DUCHESSE DE ST.-LEU,

EX-REINE DE HOLLANDE:

SUIVIS

DES ROMANCES COMPOSÉES ET MISES EN MUSIQUE PAR ELLE-MÊME,

ET

ORNÉS D'UN PORTRAIT ET DE DOUZE GRAVURES.

À LONDRES:

CHEZ COLBURN ET BENTLEY,

NEW BURLINGTON STREET.

1832.

De l'Imprimerie de Cox et Fils, Great Queen Street,
Lincoln's-Inn Fields.

TABLE.

Page

LISTE DES ROMANCES viii

PRÉFACE ix

CHAPITRE PREMIER.

Naissance d'Hortense.—Détails sur sa famille.—Son père, le Vicomte de Beauharnais.—Sa mère, Joséphine de la Pagerie.—Son oncle, le Marquis de Beauharnais.—Hortense à la Martinique.—Dangers qu'elle y court 1

CHAPITRE DEUXIÈME.

Hortense et sa mère courent de grands dangers.—Retour d'Hortense en France.—Conduite généreuse de Joséphine.—Sa détention.—Détresse d'Hortense pendant la captivité de sa mère.—Joséphine est mise en liberté 5

CHAPITRE TROISIÈME.

Hortense entre dans un pensionnat dirigé par Mme. Campan.—Soins donnés à son éducation par cette célèbre institutrice.—Liaisons d'Hortense avec Stéphanie Beauharnais et Caroline Buonaparte.—Ses préférences pour Adèle Auguié.—Instructions de Joséphine à Mme. Campan sur la direction à donner à l'éducation de sa nièce Stéphanie 10

CHAPITRE QUATRIÈME.

Buonaparte chez Barras.—Eugène, frère d'Hortense.—Mariage de Joséphine avec Buonaparte.—Hortense vient fréquemment voir sa mère.—M. de Paulo, chef royaliste.—Ses prétentions à la main d'Hortense.—Le Premier Consul s'oppose à ce mariage.—Déplaisir d'Hortense 12

CHAPITRE CINQUIÈME.

Mariage d'Hortense avec Louis Buonaparte.—Division entre ces deux époux.—Caractère de Louis Buonaparte.—Caractère d'Hortense.—Madame de Montesson.—Buonaparte veut adopter le fils d'Hortense.—Sacre de Napoléon.—Louis est fait Connétable.—Naissance du second fils d'Hortense 17

CHAPITRE SIXIÈME.

Page

Création de la monarchie Hollandaise.—Répugnance de Louis pour ce trône.—Hortense reine.—Avant son départ elle obtient de Napoléon le rappel de Mme. de Gèvres.—Arrivée d'Hortense à la Haie.—Les Hollandais l'accueillent avec enthousiasme 20

CHAPITRE SEPTIÈME.

Conduite indépendante de Louis.—Il éloigne les Français de sa personne.—M. de Broc est envoyé en Espagne.—Conduite aimable d'Hortense.—Tableau de la cour de Hollande 23

CHAPITRE HUITIÈME.

Mort du fils ainé d'Hortense.—Douleur de la Reine.—Clémence de Louis envers les contrebandiers.—Grossesse d'Hortense.—Lettre de Napoléon à son frère 28

CHAPITRE NEUVIÈME.

Déplacemens de la cour de Hollande.—Entrevue de Louis et de Napoléon.—Chagrin d'Hortense.—Divorce de Napoléon et de Joséphine.—Situation délicate d'Hortense et de son frère Eugène.—Adieux de Joséphine à Napoléon. 35

CHAPITRE DIXIÈME.

Louis est tenté de divorcer.—Retour d'Hortense à Amsterdam.—Elle se flatte en vain de recouvrer la paix conjugale.—Hortense se rend près de sa mère.—Napoléon la blâme d'avoir quitté son mari.—Circonstances qui l'excusent 46

CHAPITRE ONZIÈME.

Cour de Joséphine.—Hortense suit sa mère.—Le mauvais état de sa santé l'oblige à se rendre à Aix.—Promenade avec Madame de Broc.—Mort affreuse de cette dame.—Désespoir d'Hortense.—Des actes de bienfaisance la consolent 48

CHAPITRE DOUZIÈME.

Retour d'Hortense près de sa mère.—Revers des armées Françaises.—Abdication de Napoléon.—Alexandre engage Hortense à venir près de sa mère.—Elle se rend à Rambouillet près de Marie Louise.—Hortense arrive à la Malmaison 50

CHAPITRE TREIZIÈME.

Hortense est nommée Duchesse de St.-Leu.—Mort de Joséphine.—Douleur d'Hortense et d'Eugène 51

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Entrevue d'Hortense et de Louis XVIII.—Blâme injustement déversé sur Hortense en cette occasion.—Louis réclame son fils 58

CHAPITRE QUINZIÈME.

Page

Retour de Napoléon.—Napoléon refuse de recevoir Hortense.—Elle se justifie.—Louis demande le divorce.—Refus de Napoléon.—Hortense obtient pour la Duchesse d'Orléans et la Duchesse de Bourbon la permission de rester à Paris.—Elle échoue dans ses sollicitations en faveur de M. de Vitrolles 59

CHAPITRE SEIZIÈME.

Protestations des Souverains contre Napoléon.—Bataille de Waterloo.—Seconde abdication de Napoléon.—Hortense vient partager l'espèce de captivité où il se trouve à la Malmaison.—Interprétation donnée à son dévouement 61

CHAPITEE DIX-SEPTIÈME.

Hortense est persécutée par le gouvernement Français.—Elle reçoit l'ordre de quitter la France.—Le Prince de Schwartzenberg la protège à Dijon.—Vexations éprouvées par Hortense à Genève 63

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Arrivée d'Hortense à Aix.—Son Fils lui est ravi par un émissaire de Louis.—Désespoir d'Hortense.—Retour à Genève.—Nouvelle persécution .. 65

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Le Grand Duc de Bade refuse de recevoir Hortense dans ses états.—Le Roi de Bavière lui offre un asyle dans les siens.—Séjour d'Hortense à Augsbourg.—Elle y recouvre la tranquillité et presque le bonheur.—Peinture de sa situation par un gentilhomme Français. 67

CHAPITRE VINGTIÈME.

Voyages d'Hortense à Rome.—Elle fixe son habitation sur les bords du Lac de Constance.—Visites d'Eugène à Hortense.—La Princesse de Leuchtemberg vient passer près d'elle le tems que l'Empereur d'Autriche passe à la cour de Bavière.—Mort d'Eugène.—Chagrin d'Hortense.—Tableau de la situation actuelle de la Duchesse de St.-Leu par une dame Anglaise 71

Hortense in Retirement 74

LISTE DES ROMANCES, &c.

1. FAC-SIMILE D'UNE LETTRE DE MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-LEU.
2. LE BEAU DUNOIS.
3. COMPLAINTE D'HÉLOISE.
4. LA SENTINELLE.
5. L'ATTENTE.
6. LE BON CHEVALIER.
7. L'HEUREUSE SOLITUDE.
8. ADIEUX D'UNE MÈRE À SON FILS.
9. REGRETS D'ABSENCE.
10. NE M'OUBLIEZ PAS.
11. SERMENS D'AMOUR.
12. LA MÉLANCOLIE.
13. LA PLAINTE INUTILE.

[The Binder is requested to place the Portrait opposite to the title-page, and the remaining Plates together at the end of the volume in the above order].

PRÉFACE.

La révolution Française est le fait social le plus extraordinaire et sans doute encore le plus influant des tems modernes; commencée par les masses, elle a été terminée et propagée au dehors par un homme qui en résumait en lui seul et le génie et la force gigantesque. Cet homme est Napoléon. Son nom a acquis la plus grande illustration contemporaine et peut-être la plus grande illustration historique.

L'intérêt qui s'attache aux grands hommes se refléchit sur tout ce qui leur a tenu de près, et d'abord, sur leur famille. Celle de Napoléon ne cesse d'être l'objet de ces mémoires privés, qui deviendront un jour d'utiles matériaux à l'histoire. Parmi les membres de cette famille quelques-uns ont joint une gloire personnelle à celle de leur nom; d'autres que leur caractère ou leur sexe dévouaient à un éclat plus modeste, se sont fait remarquer par les dons de l'imagination, une sensibilité et une élévation de l'âme portées au plus haut degré; les uns commandaient l'admiration, ceux-là captivaient les cœurs. Tels furent l'Impératrice Joséphine et sa fille, la reine de Hollande. Plusieurs ouvrages ont déjà été publiés sur Joséphine. Les mémoires sur la Reine de Hollande que nous donnons aujourd'hui prouveront qu'elle ne mérite pas moins que sa mère d'être connue et aimée.

A quoi tiennent les émotions que nous éprouvons à la lecture des écrits qui nous retracent de subites élévations, des chûtes imprévues ?

Est-ce à un sentiment d'égoïsme qui, par un retour inaperçu sur nous-même, nous présente une sorte de compensation dans les chances d'abaissement qui succèdent à l'éclat fortuit du diadême ?

Croyons plutôt que l'homme sensible et bon, quand les passions ne l'égarent point, se complait à la vue du bonheur, compâtit aux infortunes, et, sans envie comme sans joie insultante, joint aux avantages de sa situation dans le monde les plaisirs du cœur et de la réflexion.

Les mémoires qui concernent les femmes offrent encore plus d'attrait à la curiosité. On espère y saisir quelques traits de leurs âmes, où tant d'hommes s'imaginent lire et que si peu savent apprécier, car ceux qui en disent toujours du bien ne les connaissent pas assez; ceux qui en disent toujours du mal ne les connaissent pas du tout : elles-mêmes ne se jugent pas toujours heureusement, puisqu'il est dans la nature du cœur humain de s'ignorer alors même qu'il s'étudie davantage.

Si l'histoire d'une femme, quelle qu'elle soit, pique vivement la curiosité, à plus forte raison doit-elle captiver l'attention lorsqu'il s'agit de celle qui a occupé un trône où sa naissance ne l'appelait pas, mais qui s'en est montré digne par cette manière affable de répandre des grâces, qui, sans être jamais l'oubli de la dignité, est l'art suprême de la faire pardonner.

Ce qui n'était qu'un sujet de curiosité pour le vulgaire, devient un objet de méditations pour le moraliste, si cette femme, après s'être élevée au faîte des grandeurs, s'est vue reléguée dans la foule,

il la contemple en prise avec l'adversité, et juge, par son attitude dans les revers, de la dignité qu'elle dût avoir sur le trône.

Une femme, douée de toutes les qualités brillantes qui semblent, en ornant le mérite, embellir les plus heureux dons de la nature, descendue du rang suprême, n'aura perdu que les moyens d'être plus généralement utile. Si l'encens des cours ne l'enivre plus, il lui reste les émotions du souvenir : les plaisirs de la pensée, et la joie de répandre autour d'elle un bonheur qui pour être circonscrit n'en est pas moins vif.

Une femme comme Hortense règne encore après avoir cessé d'être reine ; *elle porte son éclat avec elle, comme le rubis sa pourpre :* son empire actuel peut aisément la consoler de la perte d'un diadême : c'est le pouvoir qu'une femme ambitionne le plus, celui d'être, *mieux connue, mieux aimée.*

MÉMOIRES

SUR

MADAME LA DUCHESSE DE St.-LEU,

EX-REINE DE HOLLANDE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance d'Hortense.—Détails sur sa famille.—Son père, le Vicomte de Beauharnais.—Sa mère, Joséphine de la Pagerie.—Son oncle, le Marquis de Beauharnais.—Hortense à la Martinique.—Dangers qu'elle y court.

Hortense Fanny de Beauharnais, naquit à Paris le 10 Avril 1783, à une époque où la noblesse brillait encore de ce prestige heureux, digne appanage des services rendus par elle à l'état dans la carrière des armes ou de la magistrature. Paris n'avait pas encore appris à voir d'un œil d'envie cette classe élevée qui primait alors plus par l'élégance des manières que par les privilèges auxquels elle attachait elle-même peu d'importance. Toute jeune fille noble pouvait, non pas aspirer à un trône, mais croire pouvoir s'y placer sans embarras; et Madame de Maintenon avait prouvé qu'il n'était pas nécessaire d'être d'un sang royal pour en exercer le pouvoir avec aisance.

Les premières années de la vie d'un enfant sont moins sa propre histoire que celle de sa famille. Hortense annonçait de l'esprit, de la grâce, de l'amabilité; ces espérances de l'amour maternel ne furent pas trompées, mais elles ne se réalisèrent qu'après une série d'événemens cruels, qui nous obligent à entrer dans quelques détails sur les causes qui les ont amenés.

MÉMOIRES

SUR

MADAME LA DUCHESSE DE St.-LEU,

EX-REINE DE HOLLANDE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance d'Hortense.—Détails sur sa famille.—Son père, le Vicomte de Beauharnais.—Sa mère, Joséphine de la Pagerie.—Son oncle, le Marquis de Beauharnais.—Hortense à la Martinique.—Dangers qu'elle y court.

Hortense Fanny de Beauharnais, naquit à Paris le 10 Avril 1783, à une époque où la noblesse brillait encore de ce prestige heureux, digne appanage des services rendus par elle à l'état dans la carrière des armes ou de la magistrature. Paris n'avait pas encore appris à voir d'un œil d'envie cette classe élevée qui primait alors plus par l'élégance des manières que par les privilèges auxquels elle attachait elle-même peu d'importance. Toute jeune fille noble pouvait, non pas aspirer à un trône, mais croire pouvoir s'y placer sans embarras; et Madame de Maintenon avait prouvé qu'il n'était pas nécessaire d'être d'un sang royal pour en exercer le pouvoir avec aisance.

Les premières années de la vie d'un enfant sont moins sa propre histoire que celle de sa famille. Hortense annonçait de l'esprit, de la grâce, de l'amabilité; ces espérances de l'amour maternel ne furent pas trompées, mais elles ne se réalisèrent qu'après une série d'événemens cruels, qui nous obligent à entrer dans quelques détails sur les causes qui les ont amenés.

Son père, Alexandre Vicomte de Beauharnais, était fils puiné d'une noble et riche famille de la Martinique. Entré de bonne heure au service, il combattit pour la liberté des Etats-Unis sous le Général Rochambeau ; et s'y distingua en plusieurs rencontres avec le régiment dont il était Major. Plus tard de retour en France, il se montra conséquent aux principes qu'il avait défendus, et auxquels ses succès dans la société des Etats-Unis avaient donné de précoces développemens ; il accueillit avec empressement les idées de la révolution, sans deshonorer son opinion par aucune action indigne, et se montra partisan zélé de la réforme des abus et d'une sage liberté.

Plus philosophe que courtisan, le Vicomte de Beauharnais salua avec transport en France cette aurore de liberté qu'il avait déjà vu briller en Amérique. Appelé en 1789 aux états généraux par la noblesse de Blois, il fut un des premiers de cet ordre qui votèrent avec le tiers-état. Dans la mémorable séance nocturne du 4 Août, il fit prononcer l'abolition des priviléges, l'égalité de peine pour tous les citoyens, et leur égale admission à tous les emplois. Après avoir été secrétaire de l'assemblée constituante, il devint membre des comités militaires, fit divers rapports remarquables, soit pour organiser la garde nationale, soit pour maintenir la discipline dans l'armée, soit enfin pour garantir l'état de toute usurpation militaire.

Un des opposans qui parla le premier et le plus vivement contre lui dans toutes les occasions fut son frère le Marquis, qui siégeait dans la même assemblée, mais au côté droit.

Mercier raconte, dans son tableau de Paris, que le Vicomte de Beauharnais travailla avec zèle aux préparatifs de la fête de la fédération, qui fut célébrée au Champ de Mars le 14 Juillet 1790. On le vit attelé à la même charrette que l'abbé Sièyes.

Ami sincère de son pays, il avait plusieurs fois dit aux nobles : voici le moment de vous montrer ; vous n'avez encore rien fait pour le peuple ; il a beaucoup à se plaindre ; si vous n'y prenez garde les sabres se tourneront contre nous et nous perdrons Louis XVI.

Lors de l'évasion du Roi, le 21 Juin 1791, le Vicomte de Beauharnais présidait l'assemblée nationale : c'est avec une fermeté vraiment antique qu'il annonça aux législateurs étonnés cette inquiétante nouvelle. " Messieurs," leur dit-il en ouvrant la séance, " le Roi est parti cette nuit ; passons à l'ordre du jour." La dignité et la présence d'esprit dont il fit preuve en des circonstances si critiques furent admirées de ses ennemis eux-mêmes, et le firent, pour la seconde fois, nommer président le 31 Juillet suivant.

Après la session il se rendit à l'armée du nord avec le grade d'adjutant-général, et dans la déroute de Mons, qui eut lieu le 29 Avril 1792, il mérita les éloges du Général-en-chef Biron. Au commencement du mois d'Août, le Général Custine désigna M. de Beauharnais pour commander le camp de Soissons. Après la journée du 10 Août, il continua de servir, et les commissaires de l'assemblée législative auprès des armées annoncèrent qu'il était du nombre des généraux restés fidèles à l'honneur et à leur pays. Deux mois plus tard il adressa une proclamation à l'armée du Rhin. Au mois de Décembre suivant sa conduite obtint les éloges du Général Custine, et du ministre de la guerre Sache.

Le 29 Mai 1797, il fut proclamé Général-en-chef de l'armée du Rhin, et bientôt après nommé ministre de la guerre : mais il refusa ce dernier poste. C'était le tems où les nobles étaient bannis des emplois militaires. Cet illustre citoyen donna sa démission que les conventionnels en mission refusèrent d'abord, et qu'ils acceptèrent le 21 Août en lui enjoignant, comme c'était l'usage, de se retirer à vingt lieues de la capitale. Après avoir remis le commandement au Général Landremont, il se fixa auprès de La Ferté Imbaut (Loir et Cher), dans la terre de Beauharnais, qui avait été érigée en marquisat pour son père. Il avait été l'objet de quelques dénonciations, qui l'engagèrent à publier des observations *contre la proscription des nobles.* A peine fut-il dans sa retraite que de nouvelles dénonciations vinrent l'y assaillir. Fort de son innocence il y répondit : mais en vain ; il ne tarda pas à être arrêté et transféré dans les prisons de Paris.

La cour, entrainée sans doute par une irrésistible fatalité, avait prêté l'appui des armes et de l'alliance d'une monarchie à une insurrection républicaine, et le Marquis de Beauharnais, frère du Vicomte, était un des partisans monarchiques qui avait le plus contribué par son dévouement sans borne à la cour, au débordement de ce torrent dont nulle digue alors ne pouvait arrêter les ravages. Dans tous les pays où le gouvernement est sujet à de fréquentes secousses, il est arrivé que les intérêts de familles se mêlant aux passions politiques, les enfans d'une même maison se jetaient dans les partis opposés. En Ecosse, pendant le dernier siècle, nous avons vu plusieurs fois tel lord prendre parti pour Stuart, tandis-que son fils ou son frère demeuraient fidèles à Brunswick. Après la victoire, la famille était ainsi prête à tout événement : les sentimens de la nature étaient écoutés, et le vainqueur pouvait amnistier le vaincu ou être en position d'obtenir sa grâce. Mais ce n'était point par un calcul de ce genre que Messieurs de Beauharnais étaient en divergence politique ; tous les deux étaient dans leur opinion avec la plus profonde conviction ; tous les deux en subirent les conséquences dans leurs plus fâcheux résultats, c'est-à-dire, qu'ils furent payés par l'ingratitude du parti qu'ils avaient servi. Le Vicomte,

après avoir été l'une des lumières de l'assemblée constituante, après avoir commandé honorablement les armées de la république, perdit la tête sur l'échafaud, le 23 Juillet, agé de trente-quatre ans, léguant à ses enfans un héritage d'honneur digne de la devise de sa maison : *Outre ne sers !* et, sans l'héroïque dévouement de Mme. de Lavalette, on sait quel aurait été en 1815 le sort du Comte de Lavalette gendre du Marquis de Beauharnais.

Le Vicomte de Beauharnais avait épousé à la Martinique une créole d'une famille distinguée, Joséphine Rose Tascher de la Pagerie.

Avant d'être mariée, Joséphine dans une de ses promenades à la Martinique, vit plusieurs esclaves réunis autour d'une vieille femme, qui leur disait la bonne aventure : elle s'arrêta pour l'écouter. La sorcière en appercevant Mlle. de Tascher, fit un cri, se jeta sur la main de Joséphine, et parut dans une extrême agitation.

"Vous voyez donc sur ma figure," lui dit-elle, "quelque chose de bien extraordinaire ?"—"Oui."—"Sont-ce des malheurs ou du bonheur qui doivent m'arriver?—Des malheurs?"—"Oh, oui, du bonheur aussi."—"Vous ne vous compromettez pas, ma chère Sybille ; vos oracles ne sont pas clairs."—"Je n'oserais les rendre plus intelligibles," dit cette femme, en levant les yeux au ciel avec une expression singulière.—"Mais enfin, que lisez vous pour moi dans l'avenir ?" dit Joséphine, dont la curiosité commençait à être vivement excitée.—"Ce que j'y vois.....vous ne me croirez pas si je parle."...—"Si fait, je vous assure; allons ma bonne mère, que dois-je craindre et espérer?"—"Vous le voulez ?...écoutez !...vous vous marierez bientôt; cette union ne sera point heureuse...vous deviendrez veuve, et alors...et alors vous serez Reine de France ! vous aurez de grandes armées, mais vous périrez dans une émeute." En achevant ces mots, cette femme s'arracha du groupe qui l'entourait, et s'enfuit aussi vîte que le permettaient ses jambes affaiblies par l'âge.

Joséphine défendit qu'on plaisantât cette sorcière sur sa *ridicule prédiction ;* elle appuya sur l'absurdité de tout ce qu'elle venait d'entendre, pour bien prouver aux jeunes négresses combien elle y croyait peu ; et ne s'en occupa plus que pour en plaisanter avec sa famille.

En effet, il était peu probable alors que cette jeune créole serait entraînée par un tourbillon d'événémens qui devait l'asseoir sur le premier trône du monde. Mlle. de Tascher devait, suivant toute apparence, vivre et mourir où elle était née ; néanmoins elle épousa M. de Beauharnais.

En 1780, au mois de Septembre, Joséphine eut un fils qui fut depuis le Prince Eugène, Vice-roi d'Italie, il était de trois ans plus âgé que sa sœur Hortense.

L'émancipation des Etats-Unis était une chose trop populaire en France pour qu'on n'accueillit pas avec enthousiasme les militaires Français, qui y avaient contribué par leur bravoure. A cet avantage de position, le Vicomte de Beauharnais joignait le physique le plus distingué, et cette foule de talens agréables et de manières élégantes qui assurent tant de succès dans le monde, il y fut recherché avec empressement : on l'entoura de séductions, et dans l'âge où l'on se laisse trop aisément entraîner, M. de Beauharnais s'y livra sans réserve.

Joséphine délaissée par l'homme de son choix, voulut aller répandre des larmes au sein de sa famille, et demander des consolations aux lieux où elle avait reçu le jour.

Elle partit pour la Martinique en 1787. Eugène resta avec son père. Hortense qui n'était âgée que de trois ans, accompagna sa mère dans la traversée. Le navire qui portait Mme. de Beauharnais fut assailli d'une violente tempête, ainsi Hortense commençait ce rude apprentissage de malheurs et de dangers qui ont depuis balancé l'éclat de sa brillante existence, et ses jeunes regards se fixèrent alors sur ce désordre des élémens, si semblable au tumulte des passions des hommes dont sa destinée l'appelait à ressentir les dangereuses influences.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Hortense et sa mère courent de grands dangers.—Retour d'Hortense en France.—Conduite généreuse de Joséphine.—Sa détention.—Détresse d'Hortense pendant la captivité de sa mère.—Joséphine est mise en liberté.

Sous le ciel brulant des Antilles, où le soleil darde à plomb ses rayons, son influence se fait sentir sur l'esprit qu'il rend plus vif, et sur le corps auquel il donne cette douce langueur qui caractérise si particulièrement les créoles. Hortense devait aussi en ressentir les influences : son enfance fut à peu près telle que Bernardin de St. Pierre nous décrit celle de son intéressante Virginie dans son épisode des Etudes de la Nature, ouvrage qui par la perfection de ses détails, et le charme de son coloris, laisse si peu de chances de pouvoir l'imiter. Hortense, ainsi que cette Virginie, dont il nous peint le cœur si compatissant et si tendre, souffrait à l'aspect de l'esclavage et de tous les maux qu'il entraîne après lui, et dont son enfantine bonté essayait de diminuer l'horreur. Comme elle aussi, objet constant de la sollicitude maternelle, elle

puisa dans les premiers soins, les douces caresses, et les exemples de Joséphine, cette grâce enchanteresse, cette sensibilité touchante, qui depuis lui gagna tous les cœurs, et lui conserva de constantes affections.

C'est donc ainsi que celle qui devait avoir un jour des sujets, eut d'abord des esclaves, mais quoiqu'accoutumée dès son enfance à la domination, Hortense ne cessa jamais d'être humaine, compatissante, et quand la main d'une femme allège le poids du pouvoir, que sa bouche console des plaies de l'ordre social, l'infortuné sent moins le fardeau de sa chaîne, et ne soupire plus après cette liberté qu'il se fait illusion de posséder encore.

La révolution Française eut dans les colonies un contre-coup proportionné aux passions des climats brûlans et des haines profondes qu'avait dès long-tems fomenté la tyrannie des colons envers leurs esclaves. Le terrible réveil des nègres de St. Domingue eut des échos dans les autres Antilles. Vingt fois le poignard ou l'incendie menacèrent les jours d'Hortense et de sa mère ; car les nègres poursuivaient une race, et non pas des individus. Mais déjà le nom de Joséphine inspirait l'amour et le respect en rappelant l'humanité, la douceur, la bonté : "*je suis Madame de Beauharnais ; c'est ma fille ;*" tels furent les talismans et son égide contre le poignard des assassins, et ce fut avec ces mots qu'elle put gagner un port et retourner en France. Des malheurs plus réels l'y attendaient, et firent une impression profonde sur l'âme d'Hortense ; elle apprit dès-lors qu'il n'y a qu'un pas du pouvoir à la servitude, du bonheur à l'infortune : cette première leçon de l'adversité ne fut pas perdue, et ne devait pas être la dernière, ni la plus sévère, quelque pénible qu'elle lui parut alors.

L'ardeur que le Vicomte de Beauharnais avait manifestée pour les principes de la révolution ne s'était pas un instant démentie, mais un parti nouveau et plus éxigeant avait débordé tous les autres, et tenait le pouvoir. Son fanatisme sombre poursuivait avec un égal acharnement et les hommes modérés et les amis des anciens privilèges ; M. de Beauharnais fut incarcéré.

Son épouse oublia dès ce moment tous ses torts ; elle ne vit que son malheur. Aimer, croire, souffrir et pardonner ; telle est l'existence des femmes. Elle fit toutes les démarches imaginables pour adoucir sa position. La conduite légère de son mari avait froissé son cœur, mais elle n'avait pas cessé de l'aimer, et elle afficha hautement son amour dans un moment où loin de pouvoir sauver son mari, cet amour pouvait la perdre elle-même. M. de Beauharnais fut vivement ému de cette générosité, et lorsque rien ne pouvait plus le soustraire à l'échafaud, il lui écrivit plusieurs lettres fort touchantes, pour lui recommander ses enfans.

Joséphine, devenue suspecte à son tour, fut jetée en prison ; jusqu'alors elle avait oublié la prédiction de la Sybille de la Martinique ; étrange bizarrerie de l'esprit humain ! ce fut dans les fers qu'elle s'en souvint, qu'elle s'habitua à s'en occuper et qu'elle finit même par la trouver toute simple.

Un matin le geolier entra dans la chambre où elle couchait avec la Duchesse d'Aiguillon, depuis Mme. Louis de Girardin, et deux autres dames ; il lui dit qu'il venait prendre son lit de sangle pour le donner à un autre prisonnier.— Comment le donner, dit avec vivacité Madame d'Aiguillon, mais Madame de Beauharnais en aura donc un meilleur ? Non, non, elle n'en aura pas besoin, répondit-il avec un atroce sourire, car on va venir la chercher pour la mener à la Conciergerie, et de là à la guillotine.

A ces mots ses compagnes d'infortune poussèrent les hauts cris ; elle les consolait du mieux qu'elle le pouvait ; enfin elle leur dit de calmer leurs alarmes puisque, non seulement elle ne mourrait pas, mais qu'elle serait *Reine de France*.—" Que ne nommez-vous votre maison ?" lui demanda avec colère Mme. d'Aiguillon.—" Ah ! c'est vrai ; je n'y pensais pas ; eh bien ! ma chère, je vous nommerai dame d'honneur, je vous le promets." A ces mots ces dames fondirent en larmes, lui croyant l'esprit dérangé en la voyant de sang-froid plaisanter dans un pareil moment.

Madame d'Aiguillon se trouvant presque mal, Joséphine la traîna vers la fenêtre qu'elle ouvrit pour lui donner un peu d'air, elle apperçut une femme du peuple qui leur faisait beaucoup de gestes qu'elles ne comprenaient pas. Elle prenait à tous momens sa robe sans que ces dames sussent ce que cela voulait dire ; voyant qu'elle continuait, Joséphine lui cria *robe*," elle fit signe que oui ; ensuite elle ramassa une pierre, la mit dans son jupon qu'elle leur montra de nouveau, en élevant la pierre de l'autre main : "*pierre*," lui cria-t-elle encore. Sa joie fut extrême en étant sûre que ces dames la comprenaient ; enfin unissant sa robe à la pierre, elle fit plusieurs fois avec vivacité le mouvement de se couper le cou, et se mit ensuite à danser et à applaudir. Cette singulière pantomime leur causait une émotion impossible à exprimer puisqu'elles osaient penser qu'elle leur apprenait la mort de *Robespierre*.

Dans le moment où elles étaient ainsi entre la crainte et l'espoir, elles entendirent un grand bruit dans le corridor, et la voix formidable du porte-clef qui disait à son chien, en lui allongeant un coup de pied, " allons, marcheras-tu S.... Robespierre ?" Cette phrase énergique prouva à ces dames qu'elle n'avaient plus rien à craindre, et que la France était sauvée.

En effet, peu d'instans après, elles virent entrer leurs compagnons d'infortune, qui leur donnèrent les détails de ce grand événement...c'était le 9 thermidor.

On rapporta à Joséphine son lit de sangle sur lequel elle s'endormit après avoir répété à ses amies: " vous le voyez; je ne suis pas guillotinée, et je serai Reine de France."

Ainsi Hortense, encore dans l'enfance, voit accomplir une partie de la prédiction qui avait été faite à sa mère puisque la Providence la lui conservait au moment où tout lui faisait craindre de devoir la perdre; n'a-t-elle pas le droit d'espérer que le reste de la prophétie s'accomplira? Sans doute, l'esprit supérieur de sa mère ne s'abandonnait point entièrement à une espérance fondée sur une semblable futilité, mais l'illusion, surtout chez une créole, n'a rien de commun avec le raisonnement, et peut-être Joséphine conçut-elle plus d'une fois cette espérance, tout en feignant sans doute de n'y attacher aucune importance. C'est ce qui expliquerait sa liaison, moins intime d'ailleurs qu'on ne l'a prétendue, *avec une devineresse* qui du moins lui a payé le tribut d'une respectueuse et constante reconnaissance.

Que pensait la jeune Hortense d'un avenir si brillant? Plus d'une fois sans doute elle en fit le point de départ de ces délicieuses rêveries que l'enfance, le bel âge, et même la vieillesse caressent avec tant de complaisance. Plus heureuse sans doute eut-elle été si l'avenir lui avait réservé un sort moins brillant ou moins inégal, et que dès l'aurore de sa vie elle eut senti toute la justesse de cette sage devise qu'elle adopta depuis: " peu connue, point troublée."*

Rendue à la liberté, Joséphine se lia d'une étroite amitié avec Madame Tallien:† ce fut chez elle qu'elle fit la con-

* En arrivant chez moi, je trouve votre nouvelle romance. Elle est bien jolie, et si je suis déjà habituée aux choses aimables de votre part, je n'en suis pas moins étonnée de la promptitude avec laquelle vous faites de si jolis vers. On a un peu changé ma devise en vous la donnant, " Moins connue, moins troublée!" est celle que j'avais prise depuis long-tems: elle convient tant à une femme!... Dans des tems plus brillans, des amis y avaient ajouté, " Mieux connue, mieux aimée!" C'est qu'ils connaissaient toute mon ambition, et voulaient me persuader que je possédais ce que j'enviais le plus, ils ne le pensent peut-être plus à présent! c'est donc la première devise qui seule me convient.

Si je vous connaissais davantage, je vous en voudrais un peu; car on m'a dit que vous aviez montré de mes lettres; mais je vous pardonne, puisque vous ne connaissez pas encore ma devise. Je vous avoue franchement que je ne voulais plus vous écrire: je n'aime pas qu'on me loue sur ce que je dis, et surtout que ceux auxquels je ne dis rien, me lisent. Mais dans mon petit voyage j'ai changé d'avis, car j'ai appris que tout le monde n'était pas bien pour vous, et je suis loin de vouloir leur ressembler; au contraire, la malveillance des indifférents, ne fait qu'augmenter l'intérêt que vous savez inspirer. Je chercherai des devises pour de nouvelles romances, et je ne craindrai pas d'abuser de votre complaisance, car je vois qu'elle est bien grande, et je trouve du plaisir à vous dire combien j'en suis touchée.

† Mlle. Tabarus, la fille d'un banquier Espagnol et l'une des plus belles femmes de son tems, épousa Tallien pour sauver les jours de son père, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. A l'époque du 8 Fructidor quelques députés qui avaient su être placés sur la liste de proscription de Robespierre, résolurent de l'attaquer à la convention. M. Tallien, qui les avait tous réunis dans sa maison, voyant quelque hésitation dans leur projet, s'adresse à eux

connaissance de Barras, qui peu de tems après devenu chef du directoire, la fit rentrer en possession d'une partie de ses biens.

Pendant la captivité de ses parens, une amie de la mère d'Hortense, pour qui le titre de proscrit et sa qualité d'étrangère rendaient le séjour de Paris fort dangereux, la Princesse de Hohenzollern, avait pris pitié du malheur des deux enfans de Joséphine, et se préparait à les emmener avec elle en Allemagne. Ce dessein ne put être exécuté ; elle partit seule, et les malheureux enfans restèrent à Paris n'ayant pour toute providence qu'une ancienne gouvernante. Les soins de l'éducation devenaient superflu quand on avait à peine de quoi exister. Le travail de la gouvernante fut bientôt insuffisant pour l'entretien de trois personnes, et Hortense, quoique bien jeune encore, montra cette énergie et cette résignation qui plus tard lui furent si nécessaires pour supporter l'adversité ; elle voulut aussi travailler, ainsi que son frère, pour subvenir à leur subsistance commune ; Eugène se mit en apprentissage chez un menuisier, Hortense chez une ouvrière en linge ; et son courage et sa patience furent dignes de ces principes de persévérance et de résignation dont sa mère avait jeté le germe dans son cœur, et qui fructifièrent si bien.

La libération de sa mère vint heureusement la rendre à l'aisance et à l'étude.

Elle fut placée à St. Germain dans un pensionnat qui bien qu'ouvert depuis peu de tems avait déjà acquis une réputation solide et méritée. Madame Campan était à la tête de cet établissement, où son esprit, ses talens, et ses excellens principes, lui assurèrent bientôt les succès les plus rapides.*

dans ces termes : " Laches, puisque vous balancez à délivrer la France de ce monstre, vous ne vivrez pas pour voir la ruine de votre pays, car je vais à l'instant lui révéler vos noms." Cette résolution si sublime les électrisa et sauva la France. Le lendemain Robespierre, condamné aussitôt qu'accusé, cessa d'exister.—Mme. Tallien est maintenant mariée au Prince de Chimay.

* Après la bataille d'Austerlitz, Mme. Campan fut nommée par Napoléon pour diriger l'établissement d'Ecouen, elle y resta jusqu'à la restauration. Cette maison, à cette époque, ayant été supprimée, elle se retira à Mantes où elle mourut le 16 Mars 1822. Ses derniers momens furent ceux d'un sage, sans renoncer aux espérances et aux sentimens d'une chrétienne.

CHAPITRE TROISIÈME.

Hortense entre dans un pensionnat dirigé par Mme. Campan.—Soins donnés à son éducation par cette célèbre institutrice.—Liaisons d'Hortense avec Stéphanie Beauharnais et Caroline Buonaparte.—Ses préférences pour Adèle Auguié.—Instructions de Joséphine à Mme. Campan sur la direction à donner à l'éducation de sa nièce Stéphanie.

Madame Campan a joué, sous l'empire, un si grand rôle dans l'éducation, qu'elle a sous ce rapport les droits les plus fondés à l'estime publique ; elle réunissait tout ce que l'on peut désirer pour former l'esprit, le cœur, et les manières des jeunes personnes. Elle pouvait leur transmettre l'urbanité de l'ancienne cour, où ses talens et son instruction précoses lui avaient fait occuper une place honorable. Dès l'âge de quinze ans, elle fut nommée lectrice des filles de Louis XV, et bientôt après Marie Antoinette l'avait attachée à sa personne, en lui faisant épouser son secrétaire intime. Ruinée comme tant de monde par la révolution, elle eut l'idée après le 9 thermidor d'utiliser ses talens en se faisant maîtresse de pension. St. Germain ne tarda pas à égaler l'ancien éclat de l'établissement de St. Cyr fondé par Mme. de Maintenon. Toutes les notabilités du tems avaient quelque parente chez Mme. Campan ; plusieurs de ses écolières devinrent des reines ou des princesses souveraines. Les passe-tems de St. Germain ne le cédaient en rien à ceux de St. Cyr : si l'on n'eut pas un Racine pour composer de saintes tragédies, les élèves représentèrent ces chefs-d'œuvre de la scène Française de la façon la plus distinguée. Esther et Athalie furent répétées tour-à-tour par des jeunes pensionnaires, qui réunissaient le talent à la beauté ; et si elles n'eurent pas, comme à St. Cyr, le grand Roi pour auditeur, elles eurent cet essaim de jeunes braves qui jetaient déjà un si grand lustre sur les armes Françaises, et pour juge un homme dont le nom était le synonyme de victoire, et qui promettait de faire refleurir les arts attristés dans la France encore en deuil.

Entr'autres compagnes qu'eut la jeune Hortense chez Mme. Campan, nous pouvons citer sa cousine Stéphanie, depuis Grande Duchesse de Bade, et Caroline Buonaparte qui fut plus tard l'épouse de Joachim Murat. Elle s'y lia aussi avec quelques autres jeunes personnes qui étaient ses parentes ou le devinrent lors du second mariage de sa mère. Mais ce ne fut jamais ni les liens du sang ni la communauté de grandeurs qui formèrent pour le cœur d'Hortense cet attachement d'enfance, qui presque une seconde nature ne cesse souvent qu'avec la vie.

La personne pour laquelle elle se sentit le plus d'attachement, et celle à qui elle inspira la plus tendre et la plus durable amitié, lui était étrangère et n'était pas destinée à occuper un trône. Ce fut une nièce de Mme. Campan, Mlle. Adèle Auguié, qui plus tard devint Mme. de Broc. Au sortir de la pension elle suivit Hortense, et la mort seule put séparer ces deux amies.

Malgré l'égalité apparente de toutes les pensionnaires, il était à peu près impossible que les parentes d'un homme qui gouvernait la France et commandait à l'Europe, ne fussent pas un peu gâtées et par leurs compagnes et par leur directrice. Cependant les soins tout particuliers que Mme. Campan donna à l'éducation d'Hortense ne furent pas sans fruits, puisque outre les connaissances générales, elle excella bientôt dans tous les arts d'agrément qui rendirent son début dans le monde si brillant, et justifia ainsi la maxime favorite de sa prévoyante institutrice qui lui répétait souvent, " que les talens font l'ornement du riche, et la richesse du pauvre." Néanmoins, voici un document précieux qui prouve de plus en plus combien Joséphine avait conservé de modestie, de simplicité, et de justice, au milieu des grandeurs qui les font perdre si souvent.

" A Mme. de Campan, à St. Germain.

" En vous renvoyant ma nièce, recevez, ma chère Mme. Campan, mes remercîmens et mes reproches; les uns seront pour les bons soins, pour la brillante éducation que vous donnez à cet enfant, les autres pour les défauts que votre sagacité n'a pas manqué de remarquer en elle, et que votre indulgence a tolérés. Cette petite fille est douce mais froide, instruite mais dédaigneuse, spirituelle mais sans jugement. Elle ne plait pas et ne s'en soucie guère. Elle croit que la réputation de son oncle, que la bravoure de son père, sont tout. Apprenez lui, mais sèchement, mais crument, qu'elles ne sont rien. Nous vivons dans un tems où chacun est fils de ses œuvres, et si ceux qui servent l'état aux premiers rangs doivent avoir quelques avantages et posséder quelques priviléges, ce sont ceux d'être plus aimables et plus utiles. C'est ainsi seulement qu'aux yeux de l'envie on se fait pardonner sa fortune. Voilà ce que vous devez lui répéter sans cesse. Je veux qu'elle traite comme égales toutes ses compagnes, dont la plupart valent mieux ou autant qu'elle, et auxquelles il n'a manqué que d'avoir des parens plus habiles ou plus heureux.

" JOSÉPHINE BUONAPARTE."

Mais la nouvelle signature de la mère d'Hortense nous annonce que nous avons un peu anticipé sur les événemens; reprenons-les.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Buonaparte chez Barras.—Eugène, frère d'Hortense.—Mariage de Joséphine avec Buonaparte.—Hortense vient fréquemment voir sa mère.—M. de Paulo, chef royaliste.—Ses prétentions à la main d'Hortense.—Le Premier Consul s'oppose à ce mariage.—Déplaisir d'Hortense.

Nous avons déjà vu que Mme. de Beauharnais allait dans la maison de Barras et de Tallien. Buonaparte, alors général, y allait aussi, et distingua Mme. de Beauharnais après l'évènement que voici. Parmi les mesures de police, dont l'exécution lui avait été confiée, se trouvait un désarmement général ; il était alors général-en-chef de l'armée de l'intérieur, c'est après vendémiaire. Un matin il vit entrer chez lui l'aide-de-camp Lemarrois, accompagné d'un enfant de quatorze ans, qui réclama avec chaleur une épée que la police avait arrachée de sa maison : c'était celle de son père, général-en-chef des armées de la république ; ce procédé était une révoltante ingratitude ! Il voulait ravoir ce précieux, ce dernier souvenir d'un père malheureux, et dont il chérissait et respectait la mémoire, le général Beauharnais. L'épée lui fut rendue ; il se mit à pleurer en l'appercevant. Cet enfant était Eugène : son assurance, sa chaleur, sa piété filiale, ses grâces, inspirèrent le plus vif intérêt à Buonaparte, et le soir il conta chez Barras ce qui lui était arrivé. Mme. Beauharnais parut quelques instans après, et il lui fit compliment sur le charmant fils qu'elle possédait. Avant la fin de la soirée, il s'apperçut que Joséphine était la digne mère d'Eugène ; dès-lors un commerce assidu, qui s'établit entre eux, accrut chaque jour l'attachement que ce moment venait de former ; bientôt il amena un mariage. C'était en 1796. Buonaparte partit pour son immortelle campagne d'Italie ; et peu après pour celle d'Egypte.

Au retour de l'expédition d'Egypte toute la famille fut réunie, car Hortense, agée de dix-sept ans, quittait souvent la pension de St. Germain pour venir habiter Paris.

Buonaparte reprit à son arrivée à Paris le genre de vie qu'il avait adopté à son retour de Rastadt ; il y menait une existence obscure et laborieuse, paraissant peu en public, n'allant au théâtre qu'en loge grillée, et ne fréquentant que les savans. Il ne voulut diner chez les directeurs, qu'en famille. Il ne put cependant refuser le repas que lui donnèrent

les Conseils au Temple de la Victoire (St. Sulpice) ; il y resta une heure, et en sortit avec Moreau. On portait une sorte de respect à cette solitude, qui lui était nécessaire après ses grands travaux.

On attachait d'ailleurs au retour de cette habitude qui avait marqué les époques importantes de sa vie, l'espérance de quelque haute combinaison qui vint au secours de la dignité de la nation, et de la misère publique.

Cependant la conspiration contre le directoire était générale, et de toutes parts on pressait Buonaparte de se mettre à la tête, non d'un mouvement, mais d'une révolution. Le directoire conspirait aussi, et Buonaparte était le dépositaire des projets et des vœux qui en divisaient les membres. Tel était à peu près l'état de ces diverses intrigues : Augereau et Bernadotte, qui représentaient la faction démagogique du manège, lui offraient, s'il entrait dans leur parti, de le mettre à la tête de la république. D'autres lui proposaient de renverser le directoire et le manège. De ce nombre était Fouché, qui avait rompu avec ce dernier parti, et qui commençait envers le directoire, dont il était le ministre, le rôle qu'il a constamment joué depuis avec tous les gouvernemens. Buonaparte était flatté, et pressé également par un autre ministre, dont la conduite a trop suivi, peut-être, la versatilité des évènemens rapides, auxquels depuis quarante ans il a pris une part si active, mais qui rachetait au moins ce défaut de fixité par tout ce que les grâces de l'esprit, l'ascendant du génie, et la profondeur du savoir, peut donner d'influence à un homme d'état : effectivement, tel a été son empire, à cet égard, qu'il n'est pas un gouvernement qui, à toutes les époques, n'ait dû lui céder et reconnaître son mérite en l'employant.

Influençant, pendant tant d'années, la diplomatie Européenne, il en remuait, à son gré, tous les fils, en dirigeait occultement tous les ressorts, et par cela même devenait indispensable aux ambitieux, qui saisissant le pouvoir, s'éclairaient de ses leçons pour s'efforcer de le retenir.

Entre les directeurs, la division était au comble et ils travaillaient tous séparément auprès de Buonaparte à la destruction de leur propre puissance. Sièyes, avec un grand nombre de membres du conseil des anciens, le sollicitait de se mettre à la tête du parti modéré, et d'établir la constitution qu'il avait silencieusement élaborée. Roger Ducos était l'ombre de Sièyes, et était toujours compris de droit dans toutes les opinions de son collègue. Barras, Moulins, et Gohier engageaient Buonaparte à aller reprendre le commandement de l'armée d'Italie ; le premier pour l'éloigner des affaires ; les deux autres pour en faire tout simplement l'instrument militaire de leur pouvoir. Ils ne sentaient pas que le tems du 18 fructidor était passé. Tel était le bulletin connu des conspirations.

Une autre qui était la véritable était ignorée. Buonaparte avait consulté sur l'état positif des affaires, des hommes éclairés, tels que Cambacères, Rœderer, Réal, Regnault de St. Jean d'Angely. De tous les directeurs, Sièyes était le seul qui lui eut inspiré de la confiance, et qui la méritât. Sièyes était né en Provence; Buonaparte le connaissait depuis long-tems. Quant à Barras et à Moulins, depuis long-tems aussi il savait à quoi s'en tenir à leur égard.

Le 8 brumaire, après un dîner chez Barras, celui-ci lui confia le besoin qu'il éprouvait de se retirer des affaires, et la nécessité d'adopter pour la France une autre forme de gouvernement. Dans cette dernière proposition il ne voyait que le Général Hédouville à placer comme président à la tête de la république, et il engageait le Général Buonaparte à aller reconquérir à son profit la république Cisalpine, avec une armée Française. Il était bien clair que le nom d'Hédouville cachait celui de Barras, à qui un regard de Buonaparte fit connaître à l'instant qu'il était deviné: en sortant de chez ce directeur, il descendit chez Sièyes, et lui confia les projets de la révolution qu'il voulait opérer. Ils furent bientôt d'accord, et ils fixèrent le jour du 15 au 20 brumaire. Le lendemain 9, de grand matin, Barras, qui n'avait pas ignoré la visite que Sièyes avait reçue la veille, se rendit chez Buonaparte; il revint sur la confidence du jour précédent, mit la faiblesse de ses vues sur le compte de la faiblesse actuelle du gouvernement, et termina par se mettre à la disposition du seul homme qui pût sauver l'état. Buonaparte fut moins confiant; il repoussa cette insinuation, et allégua les soins qu'exigeait sa santé, et le besoin d'un long repos. On remarqua que depuis ce jour le directeur Sièyes prenait des leçons d'équitation: cette nouvelle amusa Paris, et surtout le directeur Barras, qui prenait plaisir à voir de sa fenêtre son grave collègue prendre cet exercice.

Cependant la garnison de Paris, qui avait servi à l'armée d'Italie au 13 vendémiaire, les quarante-huit adjudans de la garde nationale que Buonaparte avait nommés après cette journée, et le Général Morand, commandant de la capitale, avaient demandé à être présentés au Général Buonaparte, et passés en revue. On les remettait de jour en jour. Le 15 brumaire une dernière conférence décisive eut lieu entre Sièyes et Buonaparte. Le plan de la révolution fut définitivement arrêté, et l'exécution fixée au 18.

Le 17, à la pointe du jour, le commandant de Paris, les régimens de la garnison, les quarante-huit adjudans des sections, furent invités à se rendre le lendemain, à 7 heures du matin, dans la rue Chantereine, où logeait Buonaparte. Cette visite depuis long-tems attendue n'offrait aucune importance. A la même heure furent également convoqués tous les officiers sur lesquels on pouvoit compter, et chacun d'eux partagea avec le public l'opinion du départ

prochain du général pour l'armée d'Italie, pensant être appelé pour recevoir des ordres relatifs à cette destination. Moreau et Macdonald n'avaient personnellement demandé aucune participation au secret du projet dont l'existence seule leur avait été confiée, mais ils avaient offert d'en servir l'exécution; ils furent également invités, ainsi que le Général Lefebvre, commandant la division, à se rendre à sept heures du matin dans la rue Chantereine. A l'heure fixée arrivent tous ceux qui étaient convoqués; le Général Bernadotte fut amené par Joseph Buonaparte. A huit heures et demie, un messager du conseil des anciens apporta un décret préparé par Sièyes et ses adhérens; c'était le premier manifeste de la révolution: il mettait tout le pouvoir militaire entre les mains de Buonaparte. Le premier usage qu'il en fit fut de donner à ses affidés le commandement de tous les points importans de la capitale. Le directoire instruit de cet évènement à dix heures du matin, se vit tout-à-coup, par une métamorphose étrange, sans pouvoirs, sans gardes, sans relations avec les conseils, ni avec le général-en-chef, ni avec l'armée. Moulins proposa à ses deux collègues, Gohier et Barras, de faire arrêter et fusiller Buonaparte. Un détachement qui entoura tout-à-coup le Luxembourg fit changer sa résolution. Il envoya sa démission avec Gohier, qui était comme lui consigné au palais directorial, et il s'échappa. Barras obtint un passeport et une escorte pour se rendre à Gros-Bois. Ainsi finit le directoire; ce fut le lendemain qu'eut lieu la fameuse scène de l'orangerie de St. Cloud, dans laquelle Buonaparte, servi par la présence d'esprit, et la fermeté de son frère Lucien, et par les soldats qui l'avaient accompagné, parvint enfin à dissoudre l'assemblée, et à faire évacuer la salle.

Après le 18 brumaire, Buonaparte et sa famille vinrent habiter les Tuileries. Transportée si jeune encore au milieu d'une cour nouvelle, toute vivante et toute agitée de la gloire des armes, Hortense savait déjà en tempérer le mouvement par les charmes d'un mérite paisible; elle fut recherchée alors par ce que la France avait de plus riche et de plus illustre, et revint sans doute à ce prestige d'avenir, qui semble n'arriver jamais, ni comme on le craint, ni comme on le désire. Mais la France, qui obéissait alors au Premier Consul, était plus grande que la France des anciens rois. Que fallait-il donc être pour oser prétendre à l'honneur de lui appartenir? Triste destinée des filles de souverains! Cette nécessité de n'aimer qu'à la suite des convenances politiques, parut sans doute à la jeune Hortense une affligeante compensation des grandeurs; car son cœur avait pu penser au bonheur d'un hymen de son choix. Le cœur peut battre, l'œil sait distinguer avant dix-sept ans. Avant cette époque, la fortune de son père adoptif, qui dans la prospérité comme dans l'adversité marcha toujours à pas de géants, n'était pas encore parvenue à un tel point qu'Hortense pût craindre

d'en voir ses inclinations génées. Dans ces premiers rèves de jeunesse, l'imagination embellit tout ce qui se présente, du prisme d'or, d'un riant avenir, mais l'expérience manque pour corriger les illusions, et la raison arrive toujours trop tard pour dissiper les rayons du prisme, et montrer la décevante réalité.

Avant que l'étiquette eut converti le salon de Mme. Buonaparte en appareil brillant d'une cour souveraine, il servait de rendez-vous à l'élite de la société Parisienne. Mais à cette époque cette élite de la société offrait le mélange le plus bizarre de caractères et de positions. Autour du Général Buonaparte se grouppaient naturellement toutes les notabilités de l'armée, et la plupart des fonctionnaires éminens du gouvernement directorial, jacobins plus ou moins prononcés, que Buonaparte ménageait au moins alors. Son épouse était le centre des gens, qui ayant appartenu à l'ancienne cour, regrettaient plus ou moins ostensiblement l'ancien ordre de choses : souvent un émigré rentré, et encore sous le coup d'une condamnation à mort, se trouvait assis à côté du conventionel qui avait fait rendre cette condamnation. Un ci-devant chef royaliste, secrètement jaloux et de la gloire du militaire et du pouvoir des fonctionnaires, dissimulait son dépit sous un feint mépris pour tous les deux. L'excellent ton, la bienveillance de Mme. Buonaparte, et la tenue imposante et sévère de son mari, savaient harmoniser toutes ces disparâtes.

Hortense paraissait souvent dans ce salon, et y avait, dit-on, distingué un jeune homme, pourvu des attributs, qui manquent rarement de séduire les très jeunes personnes, un caractère aventureux, une belle figure, une tournure élégante et décidée. C'était M. de Paulo.

Ce jeune homme, d'une grande exaltation contre-révolutionnaire, avait soulevé, disait-on, un grand nombre de paysans des environs de Toulouse. Son physique avantageux, le tour de son esprit, ses malheurs mêmes, captivèrent Mlle. Hortense Beauharnais et Mme. Buonaparte : on fut jusqu'à parler de mariage ! Mais la jactance et les indiscrétions du jeune Paulo ne convinrent pas au Premier Consul, qui l'exila en Languedoc.

Les défauts d'un tel amant n'étaient pas de nature à être blamés par un cœur de 17 ans, tandis que ses qualités étaient frappantes pour elle ; déjà intéressant par les dangers auxquels il s'était longtems exposé, il le devenait davantage par la persécution que son amour lui suscitait maintenant. Il était impossible qu'Hortense n'eut pas entendu souvent parler de l'ancienne cour où ses parens avaient joué un rôle si distingué, ni de ces jeunes seigneurs si brillans de grâce, de bravoure, et d'urbanité, qui ne se forment qu'auprès des trônes. M. de Paulo réalisait cette peinture à ses yeux : le trône avait croûlé, M. de Paulo lui était resté dévoué ; cette fidélité à une grande infortune doublait l'attrait de la grâce

en y ajoutant la mélancolie, et inspirait cette exhaltation bienveillante que les femmes éprouvent pour tout ce qui souffre par opinion. L'exil venait enfin combler la mesure, en unissant la poësie du lointain à celle du malheur et d'un premier sentiment.

Hortense n'a plus revu M. de Paulo, et quand même elle l'eut revu plus tard, son jugement muri et la solidité de ses principes eussent confirmé le jugement qu'en porta le Premier Consul. Mais n'est-il pas permis de penser que le souvenir de M. de Paulo, tel qu'elle l'apperçut d'abord, ne se soit par momens offert à son imagination, et que ce fantôme de son enfance ne soit venu plus d'une fois la distraire au milieu des pompes royales, et doubler l'ennui des grandeurs.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Mariage d'Hortense avec Louis Buonaparte.—Division entre ces deux époux.—Caractère de Louis Buonaparte.—Caractère d'Hortense.—Madame de Montesson.—Buonaparte veut adopter le fils d'Hortense.—Sacre de Napoléon.—Louis est fait Connétable.—Naissance du second fils d'Hortense.

La raison d'état avait empêché un mariage; la raison d'état en fit conclure un. Napoléon et Joséphine en unissant leur fortune avaient pris l'engagement tacite de travailler de concert à celle de leurs familles; favoriser les alliances possibles entr'elles deux c'était rendre ce travail et plus prompt et plus sûr. Le Consul regardait comme un fils son frère Louis qu'il avait élevé. Joséphine désira vivement lui donner sa fille, et au mois de Janvier 1802, Louis Buonaparte l'épousa.

Louis Buonaparte, troisième frère de Napoléon, né à Ajaccio le 2 Septembre 1768, entra de bonne heure au service militaire, et accompagna son frère Napoléon dans les campagnes d'Italie et d'Egypte. Les Anglais ayant intercepté quelques unes des lettres que Louis écrivait de cette dernière contrée, les rendirent publiques. Elles respirent la plus saine philosophie et l'amour de l'humanité qui font la base de son caractère. On y remarque surtout l'indignation que lui inspiraient les désastres et les représailles de la guerre. Le 14 Mars 1799, il partit d'Egypte, et apporta au directoire éxécutif des dépêches de son frère.

Au commencement de 1800, Napoléon, qui venait de se faire proclamer Premier Consul après la révolution du 18 brumaire an 9, le chargea d'une mission diplomatique pour le cabinet de St. Pétersbourg; mais Louis ayant appris en route la mort violente de Paul Ier ne jugea pas à propos de dépasser Berlin, et séjourna un an dans cette ville.

Revenu à Paris, il commanda le neuvième régiment de dragons, et devint bientôt après général de brigade; ce fut à cette époque (1802) qu'il épousa Hortense de Beauharnais.

S'ils eussent été complètement libres de leur choix, ils possédaient tous les deux des qualités qui auraient pu les faire se rechercher mutuellement; mais on leur fit un devoir de ce qui devait être un bonheur, et les choses changent bien de valeur selon le point de vue d'où on les envisage.

Le caractère de Louis était entièrement opposé à celui d'Hortense. Un moraliste a remarqué avec raison que c'était la meilleure chance d'une entière sympathie: mais souvent les mêmes rouages qui eussent parfaitement accompli leurs révolutions en s'engrenant exactement, se heurtent et se brisent dans le cas contraire.

Les deux époux se regardaient comme imposés l'un à l'autre, et leurs défauts, au lieu de se neutraliser par un frottement doux et libre, furent perpétuellement en hostilité. Louis a quelquechose de romanesque dans le caractère, mais de ce romanesque qui porte plutôt à écrire un roman qu'à en devenir soi-même le héros.

Le contrat social de Jean-Jacques Rousseau était sa lecture favorite, lui qui devait aider son frère à asservir la liberté de son pays, lui qui bientôt devoit devenir roi. Il était enthousiaste des utopies de paix perpétuelle, et son sort l'avait condamné au métier des armes. Il était ennemi du faste, et il fallait tenir une cour, et être sans cesse en représentation: il aimait la retraite et les études spéculatives, et le génie de son frère l'avait entrainé dans le tourbillon de sa vaste activité. Il est permis de croire que Louis plus d'une fois rêva d'une bergère pour compagne et d'une chaumière pour retraite. Hortense en avait la douceur, la bonté et la simplicité, mais elle avait de plus les qualités nécessaires à la reine; car les âmes supérieures sont prêtes à tout événement.

Elle avait l'esprit prompt et droit, le cœur ferme, et sans doute aussi un peu d'ambition; elle eut voulu ce que toute épouse ou toute reine désire, pouvoir s'énorgueillir de son mari. Le sien n'avait pas parcouru sans éclat la carrière des armes; les ouvrages de son esprit avaient été admirés par toute l'Europe pour les nobles sentimens d'humanité dont ils étaient empreints; il portait un nom qui avait acquis une des plus grandes illustrations de l'histoire; mais il était le frère de Napoleon, et près de ce soleil de gloire, quel astre n'aurait été éclipsé?

Les deux époux furent donc bien loin de trouver dans le mariage l'enchantement que tant d'autres éprouvent à ce moment solennel.

Leur tristesse fut d'autant plus remarquée que déjà les événemens domestiques de la famille du Premier Consul étaient des affaires politiques.

Les ambassadeurs assistèrent en corps au bal qui fut donné pour cette noce; ce fut chez Mme. de Montesson que ce bal fut donné; la veuve d'un bourbon servait de grand-maître des cérémonies au chef de la république Française. Napoléon, accoutumé à maîtriser la fortune, insouciant sur ces légères disparates, prenait même plaisir à lui faire produire de ces bizarres combinaisons.

Louis voulut au moins revendiquer sa liberté autant qu'il était en lui. Napoléon lui offrit d'adopter son premier né. Déjà cette offre équivalait à l'hérédité d'un trône; Louis ne pouvait pas s'opposer à la fortune de son fils, mais il osa refuser son consentement à la formalité de l'adoption.

Néanmoins, Napoléon proclamé Empereur des Français, Louis fut reconnu comme ses autres frères pour successeur éventuel au trône impérial. En attendant, les dignités les plus éminentes de l'empire lui furent dévolues, il parut au sacre en qualité de Connétable, il fut reconnu prince du sang impérial, nommé Colonel-Général des Carabiniers, gouverneur du Piémont, gouverneur de Paris. Le Pape, qui était venu oindre de l'huile sainte le front de son frère, répandit l'eau régénérative du baptême sur la tête de son second fils.

Ce fut à cette époque si brillante de la vie d'Hortense que parut ce choix de jolies romances dont le mérite la place au rang de nos compositeurs les plus goûtés. Douces mélodies, qui, des salons de Paris et des donjons de l'exil,* furent jusque dans les contrées les plus éloignées porter les sons d'une lyre qui n'avait pas besoin pour plaire des préstiges d'un diadême. Avec quel charme ne retrouve-t-on pas ces chants Français, répétés par l'habitant de la Grèce et celui de la Russie, et unis sur les bords de la Tamise comme sur les rives du Tâge à des poësies nationales! Hommage d'autant plus flatteur, qu'ignorant le rang de cette muse royale, c'est le goût seul qui répéte des sons dictés par une émotion

* C'est dans le vieux château de Chaumont-sur-Loir, long-tems habité par Diane de Poitiers, que Mme. de Staël adoucissait son exil, en chantant souvent avec sa belle amie Mme. Recamier, un charmant air, composé par la Reine de Hollande, et dont le refrain est:

"Fais ce que dois, Advienne que pourra."

Dix Années d'Exil, par Mme. de Staël, p. 112.

profonde au cœur d'une femme sensible. Ce fut sans doute aussi la plus douce époque de sa félicité conjugale. Une union semble bénie par le ciel quand elle est couronnée par des enfans. Elle en avait déjà deux, et deux enfans males ! O, Hortense ! quelle satisfaction une telle fécondité ne dut-elle pas donner à la fierté d'une princesse, à la tendresse d'une mère, à la sollicitude d'une épouse ; surtout pendant qu'autour de toi tout semblait redire bonheur, gloire, immortalité.

Joséphine venait de s'asseoir sur le premier trône du monde ; son fils Eugène allait avoir un trône à Milan, et le chef de cette grande famille, roi des rois, pouvait encore disposer de plusieurs couronnes pour ses frères, par les immenses conquêtes que son génie guerrier avait faites, que son génie législateur savait consolider. Le bandeau royal semblait devoir ceindre bientôt le front d'Hortense ; il voulut, et Louis devint Roi de Hollande.

CHAPITRE SIXIÈME.

Création de la monarchie Hollandaise.—Répugnance de Louis pour ce trône.—Hortense reine.—Avant son départ elle obtient de Napoléon le rappel de Mme. de Gèvres.—Arrivée d'Hortense à la Haie.—Les Hollandais l'accueillent avec enthousiasme.

En 1805, Schimmel Pennink, sous le titre de grand pensionnaire, avait été revêtu du pouvoir exécutif, et appréciant, comme il le devait l'honneur qu'il recevait, il promit de s'en rendre digne.

Mais les vues du chef du gouvernement Hollandais étaient en opposition avec le système de Napoléon. Le grand pensionnaire favorisa le commerce de son pays avec l'Angleterre ; les spéculations de ses administrés étaient d'autant plus brillantes que les produits des fabriques Anglaises étaient alors prohibés dans presque toute l'Europe. L'empereur des Français trouva dans cette opération, dans ces rapports d'intérêt avec l'ennemi juré de la France, et dans la cécité dont venait d'être atteint Schimmel Pennink, le prétexte d'opérer en Hollande le changement politique qu'il méditait depuis long-tems. Il érigea la république Batave en monarchie.

Au mois de Mai 1806 une députation de la république, composée de MM. Verhuel, vice-amiral ; Bracedzen, ambassadeur à la cour de France ; Van Styreau, membre des hautes puissances, Gogel, ministre des finances, et W.

Six, conseiller d'état, vint offrir à Louis Napoléon de régner sur la Hollande; et le 5 Juin de la même année, l'empereur des Français proclama à St. Cloud Louis, son frère, roi de Hollande, en lui conservant la dignité de Connétable de l'Europe.

La première fois que Napoléon lui offrit ce trône, Louis s'excusa à l'accepter; sa mauvaise santé ne pourrait, disait-il, s'accommoder du climat de la Hollande: cette raison n'était pas péremptoire; il y avait d'autres trônes disponibles, et dans des pays moins froids et moins humides. Le refus était trop singulier aux yeux d'un homme comme Napoléon, pour qu'il ne cherchât pas à s'assurer s'il était absolu. Il l'eut été en effet si les désirs de Napoléon n'eussent pas été des loix. Louis eut préféré vivre dans la retraite; "il vaut mieux mourir Roi," lui dit-il. Assurément le péril n'allait pas à ce point, quoique la santé de Louis fut bien frêle, et que sa faiblesse augmentât beaucoup la tendance naturelle d'un caractère triste et morose. Cependant, si son refus était exempt d'affectation, si c'était pure philosophie, il faut l'admirer, alors même que nous ne pourrions le comprendre. Dans la position particulière de Louis et d'Hortense, ils étaient solidaires de leur fortune, au moins autant que de leur bonheur. Napoléon voulait donner une couronne à sa fille autant qu'un sceptre à son frère. Et celui-ci en refusant pour son propre compte, faisait abdiquer forcément son épouse, à moins qu'on n'abolît pour la Hollande la loi salique si respectée en France. La chance de devenir roi était au nombre des charges que Louis avait contractées à son mariage. Il le comprit bientôt et se résigna.

Fière de sa nouvelle position, satisfaite de ses bonnes intentions pour ses nouveaux sujets, Hortense sentit cependant troubler son bonheur par la perspective de quitter sa mère et sa patrie. C'était la première fois qu'elle allait s'en séparer pour long-tems. Loin que ses sentimens fussent distraits par l'appareil des grandeurs qu'elle allait revêtir, la nécessité de s'expatrier réveillait en son cœur la sensibilité et la simplesse de l'enfance. Elle voulut au moins faire à la France les adieux les plus dignes d'une princesse juste et compatissante. Une dame de la cour de Louis XVI., privée de tout par la révolution, Mme. de Gèvres,* avait fait plusieurs tentatives inutile pour rentrer sur le sol natal. Hortense en fut informée, et, comme à aucun moment elle n'aurait pu mieux concevoir combien était puissant l'amour de la patrie, elle sollicita et obtint de l'empereur le rappel de Mme. de Gèvres, et son dernier adieu à sa patrie fut l'annonce d'un nouveau bienfait.

* Mme. la Marquise de Gèvres, dernière déscendante de Duguesclin, est morte l'année dernière, dans un âge très-avancé.

Ce fut le 18 Juin 1806 que le roi Louis et son épouse arrivèrent dans leurs états. Ils s'arrêtèrent à la maison des Bois, château de plaisance situé à une lieue de La Haye, et y reçurent les diverses députations qui venaient les complimenter. Ce ne fut que cinq jours après qu'ils firent leur entrée solennelle dans leur capitale.

Louis était connu des Hollandais; ils l'avaient vu plusieurs fois en Hollande; mais c'était la première fois qu'ils voyaient la reine, c'était pour elle surtout que leur curiosité s'empressait. D'ailleurs à La Haye, comme en tout autre pays, l'amour est le sentiment qui excite parmi le peuple l'enthousiasme le plus prompt et le plus universel: Louis était estimé, respecté, mais la crainte domine dans le respect qu'inspire un roi; tandis qu'une reine, une femme jeune, belle, enchante tous les yeux, ravit tous les cœurs sur son passage. Les Hollandais qui la saluèrent de leurs acclamations, purent croire en la voyant que le ciel l'avait crée exprès pour régner sur eux.

A la taille élégante, aux grâces et à la noblesse du port de sa mère, Hortense unissait ce que la beauté offre de plus séduisant dans les femmes Bataves; des yeux de l'azur le plus doux, une belle chevelure blonde, une peau d'une éclatante blancheur.

Quand on l'entendit parler, on retrouva la Française à sa vivacité spirituelle, à la grâce, à l'obligeance de ses moindres mots. Pendant son séjour à La Haye, des fêtes publiques, des bals à la cour, où la jeunesse la plus distinguée disputait de fraîcheur et d'atours, donnèrent à un pays sérieux un aspect aussi riant qu'inattendu; et la reine, qui dansait avec une rare perfection, excitait à ce genre de plaisir avec cette affabilité prévenante qui, sans être jamais l'oubli de la grandeur, est l'art suprême de la faire pardonner.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Conduite indépendante de Louis.—Il éloigne les Français de sa personne.—M. de Broc est envoyé en Espagne.—Conduite aimable d'Hortense.—Tableau de la cour de Hollande.

Une fois installé à la tête des affaires, le roi travailla ardemment à mériter l'attachement que ses sujets lui avaient voué de confiance, il crut ne pouvoir mieux faire pour y réussir que de s'associer entièrement à tous les intérêts du pays; " je voudrais," répondit-il à une députation, " être salué du titre de majesté *nationale*." Il refusa l'assistance d'un corps de troupes Françaises que l'empereur avait envoyé pour l'escorter jusque dans sa capitale; il voulut n'y entrer qu'avec une escorte de Hollandais. Cette délicatesse produisit un excellent effet; et ce premier succès l'engagea bientôt à faire plus encore. Tous les officiers de sa maison avaient été nommés à Paris, et tous étaient Français: la noblesse Hollandaise ne put voir sans déplaisir cette préférence. Ils regardaient comme juste qu'eux-mêmes fissent les honneurs de leur maison à l'étranger qu'on leur avait donné pour roi. Louis pensait comme eux, et sous divers prétextes il éloigna peu à peu tous les grands dignitaires Français pour les remplacer par des Hollandais.

De leur nombre était le grand maréchal du palais, M. de Broc, que la reine Hortense avait marié à sa fidèle amie Adèle Auguié, sœur de Mme. la maréchale Ney. A l'avènement de Joseph au trône d'Espagne, Louis l'envoya complimenter son frère à Madrid, et ne le rappela plus auprès de lui. Il reprit du service en France, mais la reine Hortense ne se sépara point de Mme. de Broc; et comment l'eut-elle pu c'était dans le sein de cette amie fidèle qu'elle épanchait ses douleurs et prenait des forces pour s'y résigner. Bravant tout jusqu'à la colère même du roi, Mme. de Broc soutenait son amie, et repoussait les soupçons injurieux, les calomnies insidieuses dont on cherchait à ternir l'amie de son enfance, sa souveraine, sa bienfaitrice. Ah, pourquoi des liens d'une telle sympathie doivent-ils jamais être rompus.

Cette habileté à comprendre une position, cette décision, cette persévérance à exécuter en tout les sacrifices qu'elle commande, prouve que Louis se défiait beaucoup trop de lui-même quand il hésitait à accepter une couronne. Il est douteux qu'aucun de ses frères l'eut portée aussi bien que lui; deux choses seulement étaient possibles en recevant

l'investiture de la Hollande: ou bien, être le préfet de Napoléon, c'est-à-dire, faire perdre à la Hollande son individualité, en l'assimilant à la France; l'anéantir, en asservissant au système continental un pays qui n'existe que par le commerce maritime: ou bien, prenant avec l'attitude de roi toute la dignité de la couronne, et des devoirs qu'elle impose, agir exclusivement dans l'intérêt de son royaume. Le premier parti eut infailliblement amené des révoltes et guerroyer contre ses sujets est une triste manière de régner; le second parti était de beaucoup le plus honorable, parcequ'au moins on était soi, on agissait d'après son libre arbitre, au lieu d'être l'instrument des caprices d'autrui. La catastrophe finale de l'un comme de l'autre devait être l'occupation de la Hollande par les armées impériales; mais on n'a rien à se reprocher quand on a suivi les lumières de la raison et l'instinct de la conscience. Louis avait pris pour devise—"*Fais ce que dois arrive que pourra.*"

Il était le plus intéressé à bien voir; malheureusement il fut le seul qui vit les choses de cette manière. Si les plus hauts emplois étaient passés aux mains des Hollandais, un grand nombre de places moins élevées étaient encore occupées par ses compatriotes. Plus il était froid et distant envers ceux-ci, et plus la reine se croyoit obligée de les dédommager par un bon accueil et des encouragemens. Les consolations qu'elle leur prodiguait étaient d'autant plus sincères, qu'elle même désapprouvait secrètement la politique qui les avait mis en si fausse position. Placée entre son mari et son père, elle était bien excusable de croire celui-ci infaillible; il semblait bien l'avoir été jusqu'ici; sa volonté de fer n'avait-elle pas toujours admirablement servi les intérêts de la gloire?

Hortense ne perdait rien de l'amour des Hollandais tout en conservant celui des Français, mais la différence de conduite des deux époux entretenait à la cour des rivalités perpétuelles; et un schisme évident jusque dans les moindres détails du palais trahissait une mésintelligence, dont les résultats ne pouvaient être que désastreux et funestes à l'ensemble.

La situation de Rotterdam est délicieuse, son aspect est beau, ses rues sont d'une propreté remarquable. La route qui conduit à La Haye est superbe; c'est une allée agréablement dessinée, très-ombragée sur les bords du canal. Elle traverse de magnifiques prairies couvertes de bestiaux. Les yeux se reposent sur les pelouses du plus beau vert; et la monotonie d'un tableau, qui offre peu de variétés, est interrompue par une multitude de petites maisons de campagne, dont l'architecture n'est pas de bon goût, il est vrai, mais qui plaisent néanmoins par une apparence de propreté, des petits jardins cultivés des fleurs les plus rares contribuent à leur donner de l'élégance.

Ce pays est le seul qui paraisse avoir un caractère à lui ; il ne ressemble à aucun autre ; c'est une conquête faite sur l'eau, et conservée par l'entretien perpétuel des digues. Les habitans y sont bien nourris, bien vêtus, et tout ce qui est confié à l'administration publique est fait avec conscience. Le militaire y est très brave : Buonaparte en disait hautement son opinion à cet égard ; et ils avaient la même réputation du tems de Tacite. La probité des habitans est remarquable ; presque tous leurs contrâts sont verbaux, et ils se feraient scrupule de manquer autant à une transaction commerciale qu'à un serment d'amour, ou à une promesse de mariage.

Une esquisse de la cour de Hollande ne sera pas déplacée en cet endroit.

M. d'Arjuson était grand chambellan, M. Auguste Caulaincourt grand écuyer, M. de Villeneuve premier chambellan de la reine ; sa femme, dame du palais, fille de M. Guibert, avait de l'esprit et une figure agréable ; M. de Saugras était grand-maître de sa maison, et en faisait les honneurs avec infiniment d'amabilité.

M. de Girardin rapporte qu'ayant été introduit par un chambellan dans le cabinet du roi, il le trouva revêtu de l'uniforme de ses gardes, qui était blanc avec des revers cramoisis. " Le plaisir de le voir après une longue absence, dit-il, fut troublé par la douleur de lui trouver un visage décoloré, un air languissant, une difficulté extrême à marcher, et une plus grande encore à se soutenir sur ses jambes. Cet aspect d'un homme vivant, dont la mort a déjà pris possession, me fit éprouver une impression de tristesse dont il me fut impossible de me défendre. Elle fut si sensible, que le roi s'en apperçut, et en fit l'observation à deux ou trois reprises. J'éspère qu'il n'en a pas deviné le véritable motif. Il est impossible d'avoir connu le roi et de ne pas l'aimer. Il possède toutes les rares qualités qui servent à constituer un honnête homme. J'avais à lui remettre une lettre du roi de Naples, et une autre de madame sa mère. Il causa longuement avec nous, et témoigna beaucoup de satisfaction de nous revoir. Je lui dis que la phrase contenue dans la lettre qu'il avait adressée à la reine de Naples avait déterminé mon voyage.—Je ferai, m'a-t-il répondu, soyez en sûr, tout ce qui pourra dépendre de moi pour être utile à Joseph, tout ce qui m'appartient est à lui. J'ai déjà fait des tentatives pour lui faire trouver de l'argent. Cela ne sera pas aisé, car ce pays n'a jamais rien prêté à Napoléon ; cependant je ne désespère pas encore, et je ferai ce que je pourrai. (Tout cela était dit avec cet accent du cœur que la dissimulation, qui cherche à tout imiter, n'est heureusement jamais parvenue à contrefaire.)—Votre majesté vient d'ouvrir un emprunt qui a été rempli avec rapidité ; c'est tout à la fois un glorieux résultat de ses travaux, et un éloge complet

de son administration. La postérité vous tiendra compte de vous être constamment opposé à la banqueroute.—J'ai eu d'autant plus de mérite qu'elle m'était ordonnée par l'empéreur, et il ne voulait pas se persuader qu'en la faisant je faisais disparaître la Hollande. Tous ses capitaux eussent été sur-le-champ se réfugier en Angleterre; il y en a déjà prodigieusement, et la force des choses a établi entre l'Angleterre et la Hollande, un commerce clandestin que l'on ne peut parvenir à empêcher. Ce pays est tellement industrieux qu'il paye 110 millions, quoique sa population ne s'élève pas au-delà de dix-huit cent mille âmes. Sa dette est de 60 millions, et il reste à peine de quoi suffire aux dépenses de l'état. Je n'ai pas ici un soldat Français, mais je suis obligé d'entretenir vingt mille hommes de troupes Hollandaises à la grande armée. La paix, la paix, c'est là ce qu'il faut conquérir. Le travail nuit à ma santé; vous devez me trouver bien changé, Girardin. Je ne peux presque plus écrire; j'ai de la peine à marcher (il avait frotté ses jambes et ses mains pendant tout le cours de la conversation); le climat de ce pays me tue; l'humidité m'est contraire; c'est bien facheux, c'est la patrie de la bonne foi; il n'y a point de réglement d'administration: un homme qui reçoit ici des pouvoirs jure qu'il en fera le meilleur usage possible: et tient parole. Leurs déclarations en matières d'impôt ne sont jamais vérifiées, et ne sont jamais trompeuses. Ce sont de vrais républicains; mais il y a encore beaucoup d'esprit de parti; il sert à les aveugler sur la manière de se juger individuellement..... j'ai besoin des climats chauds, des eaux du midi de la France.

" En sortant de chez Sa Majesté, M. Boucheborne, préfet du palais, nous dit que l'intention du roi était que nous n'eussions pas d'autre maison que la sienne, et qu'il nous invitait à loger au palais. Ceci nous fut confirmé ensuite par M. de Saugras. Au moment où nous allions nous mettre à table, la reine nous fit inviter à dîner; il y avait à sa table un aide-de-camp de Jérôme, Mme. de Bouber, et le petit Prince Louis.

" La reine fut bonne et aimable comme de coutume. Je lui remis des lettres de l'impératrice et de la reine. " J'aime que l'on m'écrive, dit-elle, que l'on pense à moi; on aurait bien tort de m'oublier, car je n'oublie personne; mon frère Joseph a du être content de moi, car pendant mon séjour à Mayence je lui ai écrit fréquemment, je lui ai mandé une foule de petites nouvelles, dont l'éloignement seul fait sentir tout le prix."

" Après dîner nous passâmes dans le salon de la reine. Ses appartemens sont meublés avec une grande simplicité. Il est impossible d'avoir été plus gracieuse. En sortant, elle nous engagea à prolonger notre séjour ici, et à venir chez elle

tous les soirs. Avant de nous retirer nous fûmes faire visite à tous les ministres, et nous rentrâmes à l'auberge à dix heures, éprouvant le besoin de nous reposer. Les Francais qui entourent le roi se plaignent généralement du climat ; Caulaincourt, dont la santé n'est pas bonne, ne peut le supporter.

" Le lendemain le roi nous reçut dans son cabinet. Les grands officiers civils et militaires formaient un cercle dont il occupait le milieu. Il quitta sa place pour venir adresser un mot obligeant aux membres du corps diplomatique, et à ceux qui eurent l'honneur d'être admis à son audience.

" La cour présente un coup-d'œil excessivement brillant. Les habits des fonctionnaires publics, des officiers civils, sont magnifiquement brodés ; on parait vouloir se dédommager de n'avoir jamais porté de broderies dans ce pays. Les grands officiers portent un habit vert, brodé en or ; le dessin de la broderie est semblable à celui de la maison impériale ; les chambellans l'ont rouge et or ; les écuyers et le préfet bleu et or. Le costume des diplomates Hollandais est remarquable par son élégance et par sa richesse ; il est bleu barbot, très clair, brodé en argent ; l'ordre de Hollande est très multiplié ;il est en trois dégrès, les chevaliers, les commandeurs, les grands cordons.

" Cette distinction a été recherchée dans un pays où elles avaient été entièrement inconnues, la vanité existe partout où il y a des hommes réunis en société. Elle est un des plus puissans moyens de les conduire lorsque l'on en sait tirer parti.

" Le roi ne sort jamais qu'à deux chevaux ; il n'en fait mettre six que dans les occasions extrêmement rares. Toutes les fois qu'il sort, l'écuyer de service monte à cheval, et se place à la portière."

CHAPITRE HUITIÈME.

Mort du fils ainé d'Hortense.—Douleur de la Reine.—Clémence de Louis envers les Contrebandiers.—Grossesse d'Hortense.—Lettre de Napoléon à son frère.

Un événement affreux vint faire oublier à Hortense et à Louis tous leurs différens: et les réunir dans un moment où le malheur le plus cruel venait les frapper. Dans les premiers jours du mois de Mai 1807, leur fils ainé, le jeune Prince Napoléon, fut emporté presque subitement par le croup, maladie dont le nom était jusqu'alors inconnu en France.*

La douleur d'Hortense, expansive comme son caractère, fit craindre pour ses jours; elle amena des secousses nerveuses qui fesaient pitié à toutes les personnes qui l'approchaient. Celle de Louis ne fut pas moins vive, quoique plus contenue et plus sombre; la sante des deux époux déclinait rapidement; les médecins conseillèrent les eaux des Pyrénées pour la remettre, et sans doute aussi pour affaiblir l'impression qu'exaltait incessamment le séjour des lieux témoins de la mort de leur fils.†

* L'enfant qui en est attaqué ne se plaint pendant quelques jours que d'une toux ordinaire; tout à coup la voix prend un caractère singulier, elle devient aiguë et aigre comme celle d'un jeune coq, la suffocation fait de rapides progrès, et le malade périt en faisant d'inutiles efforts pour respirer, une fausse membrane rapidement formée dans l'intérieur des voies aériennes ayant fermé tout passage à l'air atmosphérique.

† La reine Hortense se trouvant à La Haye, reçut pour le jour de l'an, de la part de sa mère, une immense caisse pleine de tout ce que le génie de Grancher et Giroux avait pu inventer de plus charmant en jouets de toute espèce. Elle était destinée au jeune Napoléon, dont la mort prematurée mit le désespoir dans une partie de la famille impériale, et fut peut-être la cause de tous les évènemens qui se sont succédés depuis.

Cet enfant, assis près de la fenêtre donnant sur le parc, paraissait recevoir avec indifférence tous les présens qu'on étalait à ses yeux; il tournait continuellement sa vue du côté de la grande allée qui était en face de lui. La reine, impatientée de ne pas le voir aussi heureux qu'elle s'y attendait, lui demanda s'il n'était pas reconnaissant des soins que prenait sa grand'mère pour lui procurer ce qui pouvait lui être agréable. "Oh! si, maman; mais je ne m'en étonne pas; elle est si bonne pour moi que j'y suis habitué."—"Tous ces jolis joujoux ne vous amusent donc pas?"—"Si, maman, mais—"—"Eh bien?"—"Je désire vivement autre chose."—"Dites-moi ce que vous voulez, je vous assure que je vous l'accorderai, mon fils."—"Oh! maman, vous ne le voudrez pas."—"Est-ce de l'argent pour les pauvres?"—"Papa m'en a donné ce matin; il est déjà distribué, c'est—"—"Achevez, vous savez combien je

Au nombre des charges imposées à la royauté est cet inconvénient de ne pouvoir jouir ou souffrir comme homme privé sans que les affaires publiques ne souffrent du tems qu'on leur a dérobé. Certes les Hollandais partageaient trop le deuil de leurs princes, pour trouver mauvais qu'ils allassent au loin chercher des adoucissemens à leurs peines ; mais si Louis avait réussi à faire leur bonheur en règnant comme il l'entendait et en personne, il ne put empêcher que son absence

vous aîme, ainsi vous devez être sûr que je veux commencer l'année d'une manière qui vous plaise ; voyons, cher enfant, que voulez-vous donc ?''— " Maman, c'est que vous me permettiez d'aller marcher dans cette belle boue qui est dans cette allée : cela m'amusera plus que tout."

La reine, comme on peut le croire, ne céda pas à cette singulière fantaisie, ce qui causa un violent chagrin au jeune prince, qui répéta toute la journée, que le jour de l'an était bien triste, qu'il s'ennuyait, et que tant qu'il ne ferait pas comme les petits garçons qui couraient en liberté par la pluie, il ne serait pas content. Heureusement la gelée vint sécher cette belle boue, et les larmes du prince.

Ce même enfant annonçait un caractère décidé, un goût prononcé pour l'état militaire ; doué d'une grande intelligence, il avait une facilité prodigieuse pour tout ce qui demandait de la réflexion ; on ne doit donc pas s'étonner de la vive affection que lui portait Napoléon, qui se plaisait à l'idée de le voir digne un jour de lui succéder.

Il fut attaqué par un mal aussi subit que violent ; M. Latour, premier médecin du roi Louis, lui prodigua les soins les plus assidus ; ils furent inutiles, en peu d'heures le prince fut enlevé à l'amour de sa mère, qui ne le quitta pas une minute ; il fallut l'arracher de cette chambre de deuil, quand son malheur fut consommé ; voulant y rester, elle avait passé ses bras dans ceux du fauteuil, sur lequel elle était placée, avec une telle force qu'on ne put l'en détacher, et qu'elle fut ainsi transportée dans son appartement ; une insensibilité complète, ses yeux secs et fixés, sa respiration pénible donnaient les plus grandes inquiétudes sur les suites d'une douleur sans consolation ; on lui parlait de la perte qu'elle avait faite, des souffrances du jeune prince, espérant provoquer les pleurs qui pouvaient la sauver. Tout était vain ; son état restait le même, et l'on craignait de la voir suivre de près cet enfant adoré ! Ne sachant plus quel moyen mettre en usage pour obtenir cette crise si désirée, un chambellan (dont j'ai oublié le nom) fut prendre le corps du prince, et le posa sur les genoux de sa malheureuse mère, qui rendue au sentiment de sa trop juste douleur par cette vue cruelle, fit un cri déchirant, ses bras roidis par une contraction nerveuse, s'assouplirent pour serrer ces restes chéris, et un déluge de larmes brûlantes tombèrent sur les joues déjà froides et flétries du jeune Napoléon, quelques heures avant encore brillantes de jeunesse et de fraicheur.

La reine fut hors de danger dès que la nature eut ouvert la source des pleurs qui devaient couler si long-tems, mais épuisée par des émotions si vives et si rapprochées, elle s'évanouit ; on profita de ce moment pour lui enlever ce qui restait de son enfant, ravi pour toujours à sa tendresse.

On avait écrit à Corvisart sitôt que le jeune prince était tombé malade : la réponse de ce célèbre médecin arriva trop tard ! les remèdes indiqués eussent dû être employés sur le champ ; le croup, maladie alors inconnue, ne laisse que peu d'instants pour s'en rendre maître ; s'ils sont perdus, tout espoir l'est aussi.

Corvisart est le premier qui ait fait des recherches sur ce mal, qui atteint l'enfance avec une rapidité effrayante ; et ce titre à la reconnaissance des familles suffirait pour la gloire due à sa mémoire, s'il n'en avait pas accumulé une foule d'autres qui rendent son nom immortel.

ne leur fournit beaucoup et de justes sujets de plaintes, puisque l'administration de son royaume tombait sous la direction de Napoléon.

Il saisit avidement l'occasion d'accomplir en Hollande les idées dont il poursuivait l'éxécution dans ses propres états. L'Angleterre ne tirait ses ressources que de son commerce avec l'Europe. C'est en Europe que s'écoulaient les immenses produits de ses manufactures et que ses vaisseaux allaient recueillir dans tous les autres points de la terre, les matières premières qui y retournant ensuite manufacturées, mettaient ainsi en sorte de coupe règlée tous les points du globe où ils touchaient. Lui fermer ces débouchés, c'était tarir ses richesses, c'était lui faire une guerre à mort, tel était le système continental. Les oppositions que son application avait rencontrées en Hollande faillirent maintenant devant la volonté absolue de Nopoléon ; les ministres de Louis obéirent en gémissant. Le peuple des ports, privé des ressources du commerce direct voulut y suppléer par la contrebande ; Napoléon irrité, allait faire de terribles exemples par la punition des délinquans.

Il était tems que Louis revint : il usa de la plus belle prérogative de la royauté en faisant grâce. Sa clémence, et l'humanité dont il donna des preuves multipliées dans le désastre de Leyde, et dans plusieurs inondations, le rendirent de plus en plus cher à ses sujets. Mais la contrebande s'augmenta beaucoup par l'impunité des premiers coupables ; Napoléon blessé de cet accroissement et de la résistance que son autorité avait rencontrés, devint aigre dans ses rapports avec son frère et pensa sérieusement à réunir la Hollande à la France.

Hortense au retour des Pyrénées ne put pas accompagner son époux à La Haye, elle était grosse : c'était la meilleure consolation que le ciel put lui accorder pour la perte d'un enfant. Mais cet état était pénible et éxigeait des ménagemens, car son corps affaibli, ses nerfs agacés ne s'étaient qu'imparfaitement remis du choc qu'ils avaient reçu à La Haie. Sans doute aussi la tranquillité domestique avait été un peu troublée par les différens que la politique avait élevés entre son père et son mari : les contrariétés du déhors ont un contre-coup dans le ménage, chez les princes comme chez les particuliers ; et Louis avec son caractère mélancolique exaspéré par les éxigeances de l'Empereur, ne pouvait guère être riant et affectueux auprès de sa femme qui excusait ou approuvait les plans de la politique Française.

Les griefs de Napoléon contre son frère sont exposés dans une lettre qu'il lui adressa en 1808, après qu'il eut fait grâce aux contrebandiers. Cette pièce est trop importante pour que nous ne l'insérions pas ici ; elle est un appendice indis-

pensable du compte rendu public par Louis de son administration de la Hollande. Elle se rapporte à la situation qui a eu la plus grave et la plus fâcheuse influence sur la destinée de la Reine Hortense.

" Monsieur mon frère, Château de Marac, 3 Avril 1808.

" L'auditeur D———t m'a remis il y a une heure votre dépêche du 22 Mars. Je fais partir un courrier qui vous portera cette lettre en Hollande. L'usage que vous venez de faire du droit de grâce ne peut qu'être d'un très mauvais effet. Le droit de grâce est un des plus beaux et des plus nobles attributs de la souveraineté ; pour ne pas le discréditer, il ne faut l'exercer que dans le cas où la clémence royale ne peut déconsidérer l'œuvre de la justice ; que dans le cas où la clémence royale doit laisser après les actes qui émanent d'elle, l'idée des sentimens généreux. Il s'agit ici d'un rassemblement de bandits qui vont attaquer et égorger un parti de douaniers pour ensuite faire la contrebande ; ces gens sont condamnés à mort ; votre Majesté leur fait grâce ; elle fait grâce à des meurtriers, à des assassins, à des individus auxquels la société ne peut accorder aucune pitié. Si ces individus avaient été pris faisant la contrebande ; si même en se défendant ils avaient tué des employés, alors vous auriez pu peut-être considérer la position de leurs familles, leur position particulière, et donner à votre gouvernement une couleur de paternité, en modifiant par une commutation de peine la rigueur des loix. C'est dans les condamnations pour contravention aux loix de fiscalité, c'est plus particulièrement encore dans celles qui ont eu lieu pour délits politiques, que la clémence est bien placée. En ces matières, il est de principe que si c'est le souverain qui est attaqué, il y a de la grandeur dans le pardon. Au premier bruit d'un délit de ce genre, l'intérêt public se range du côté du coupable et point de celui d'où doit partir la punition. Si le prince fait la remise de la peine, le peuple le place au-dessus de l'offense, et la clameur s'élève contre ceux qui l'ont offensé, s'il suit le système opposé, on le répute haineux et tyran ; s'il fait grâce à des crimes horribles, on le répute faible et malintentionné. Ne croyez pas que le droit de faire grâce puisse être éxercé impunément, et que la société applaudisse toujours à l'usage qu'en peut faire le monarque ; elle le blame lorsqu'il l'applique à des scélérats, parceque ce droit devient nuisible à la famille sociale. Vous avez trop souvent et en trop de circonstances usé du droit de grâce ; la bonté de votre cœur ne doit point être écoutée lorsqu'elle peut nuire à vos peuples. Dans l'affaire des juifs j'aurais fait comme vous ; dans celle des contrebandiers de Midelbourg je me serais gardé de faire grâce. Mille raisons devaient vous porter à

laisser la justice faire une éxécution exemplaire qui aurait eu l'excellent effet de prévenir beaucoup de crimes par la terreur qu'elle aurait inspirée ; des gens du roi sont égorgés au milieu de la nuit ; les assassins sont condamnés ; votre Majesté commue la peine en quelques années de prison. Quel découragement n'en résultera-t-il pas parmi les gens qui font rentrer vos impôts. L'effet politique est très mauvais : je m'explique.

" La Hollande était le canal par lequel, depuis plusieurs années, l'Angleterre introduisait sur le continent ses marchandises ; les marchands Hollandais ont gagné à ce trafic des sommes immenses : voilà pourquoi les Hollandais aiment la contrebande et les Anglais, et voilà les raisons pour lesquelles ils n'aiment point la France qui défend la contrebande, et qui combat les Anglais. La grâce que vous avez accordée à ces contrebandiers assassins, est une espèce d'hommage que vous rendez au goût des Hollandais pour la contrebande. Vous paraissez faire cause commune avec eux, et contre qui ? contre moi !

" Les Hollandais vous aiment ; vous avez de la simplicité dans les manières, de la douceur dans le caractère—vous les gouvernez selon eux. Si vous vous montriez fermement résolu à réprimer la contrebande, si vous les éclairiez sur leur position, vous useriez sagement de votre influence ; ils croiraient que le système prohibitif est bon puisque le roi en est le propagateur. Je ne vois pas quel parti pourrait tirer votre majesté d'un genre de popularité qu'elle acquérrait à mes dépens. Assurément la Hollande n'est point au tems de Ryswick et la France aux dernières années de Louis XIV. Si la Hollande ne peut suivre un système politique indépendant de celui de la France, il faut qu'elle remplisse les conditions de l'alliance.

" Ce n'est point au jour la journée que doivent travailler les princes, mon frère, c'est sur l'avenir qu'il faut jeter les yeux. Quel est aujourd'hui l'état de l'Europe ? L'Angleterre d'un côté, elle possède par elle-même une domination à laquelle jusqu'à présent le monde entier a dû se soumettre ; de l'autre, l'empire Français et les puissances continentales, qui avec toutes les forces de leur union ne peuvent s'accommoder du genre de suprématie qu'exerce l'Angleterre. Ces puissances avaient aussi des colonies, un commerce maritime ; elles possédent en étendue de côtes bien plus que l'Angleterre. Elles se sont désunies.—l'Angleterre a combattu séparément leur marine ; elle a triomphé sur toutes les mers, toutes les marines ont été détruites. La Russie, la Suède, la France, l'Espagne, qui ont tant de moyens d'avoir des vaisseaux et des matelots n'osent hasarder une escadre hors de leurs rades. Ce n'est donc plus d'une confédération

de puissances maritimes, confédération d'ailleurs qu'il serait impossible de faire subsister à cause des distances et des croisemens d'intérêts, que l'Europe peut attendre la libération maritime et un système de paix qui ne pourra s'établir que par la volonté de l'Angleterre.

" Cette paix, je la veux par tous les moyens conciliables avec la dignité de la puissance de la France ; je la veux au prix de tous les sacrifices que peut permettre l'honneur national. Chaque jour je sens qu'elle devient nécessaire ; les princes du continent la désirent autant que moi. Je n'ai contre l'Angleterre ni prévention passionnée, ni haine invincible. Les Anglais ont suivi contre moi un système de répulsion : j'ai adopté le système continental ; beaucoup moins, comme le supposent mes adversaires, par jalousie d'ambition que pour amener le cabinet Anglais à en finir avec nous. Que l'Angleterre soit riche et prospère peu m'importe, pourvu que la France et ses alliés le soient comme elle. Le système continental n'a donc d'autre but que d'avancer l'époque où le droit public sera définitivement assis pour l'empire Français et pour l'Europe. Les souverains du nord maintiennent sévèrement le régime prohibitif—leur commerce y a singulièrement gagné ; les fabriques de la Prusse peuvent rivaliser avec les nôtres ; vous savez que la France et que le littoral qui fait aujourd'hui partie de l'empire depuis le Golfe de Lyon jusqu'aux extrémités de l'Adriatique sont absolument fermés aux produits de l'industrie étrangère. Je vais prendre un parti dans les affaires d'Espagne, qui aura pour résultat d'enlever le Portugal aux Anglais, et de mettre au pouvoir de la politique Française les côtes que l'Espagne a sur les deux mers. Le littoral entier de l'Europe sera fermé aux Anglais ; mais comme les Turcs ne trafiquent point en Europe, je ne m'en inquiète pas.

" Voyez-vous par cet apperçu quelles seraient les funestes conséquences des facilités que la Hollande donnerait aux Anglais pour introduire leurs marchandises sur le continent ? Elle leur procurerait l'occasion de lever sur nous-mêmes les subsides qu'ils offriraient ensuite à certaines puissances pour nous combattre. Votre majesté est plus intéressée que moi à se garantir de l'astuce de la politique Anglaise. Encore quelques années de patience et l'Angleterre voudra la paix autant que nous la voulons nous-mêmes.

" Considérez la position de vos états, vous remarquerez que ce système vous est plus utile qu'à moi. La Hollande est une puissance maritime commerçante. Elle a des ports magnifiques, des flottes, des matelots, des chefs habiles, et des colonies qui ne coutent rien à la métropole : ses habitans ont le génie du commerce comme les Anglais. N'a-t-elle pas tout cela à défendre aujourd'hui ? La paix ne peut-elle pas la mettre en possession de son ancien état. Sa situation

peut-être pénible pendant quelques années, n'est-elle pas préférable à faire du monarque Hollandais un gouverneur pour l'Angleterre, de la Hollande et de ses colonies, un fief de la Grande Bretagne ! L'encouragement que vous donnerez au commerce Anglais conduirait à cela. Vous avez sous les yeux l'exemple de la Sicile et du Portugal.

" Laissez marcher le tems, si vous avez besoin de vendre vos genièvres; les Anglais ont besoin de les acheter. Désignez les points où les smogleurs Anglais viendront les prendre, mais qu'ils les payent avec de l'argent et jamais avec des marchandises, *jamais, entendez-vous?* Il faudra bien, enfin, que la paix se fasse, vous signerez en son lieu un traité de commerce avec l'Angleterre; j'en signerai peut-être un aussi; mais les intérêts réciproques seront garantis. Si nous devons laisser exercer à l'Angleterre une sorte de suprématie sur les mers, qu'elle aura acheté au prix de ses trésors et de son sang: une prépondérance qui tient à sa position géographique et à ses occupations territoriales dans les trois parties du monde; au moins nos pavillons pourront se montrer sur l'océan sans craindre l'insulte, notre commerce maritime cessera d'être ruineux. C'est à empêcher l'Angleterre de se mêler des affaires du continent qu'il faut travailler aujourd'hui.

" Votre affaire de grace m'a entrainé dans ces détails; je m'y suis livré parceque j'ai craint que vos ministres Hollandais n'ayent fait entrer de fausses idées dans l'esprit de votre Majesté.

" Je désire que vous réfléchissiez sur cette lettre, et que vous fassiez des sujets qu'elle traite l'objet des délibérations de vos conseils, enfin que vos ministres impriment à l'administration le mouvement qui lui convient.

" Sous aucun prétexte la France ne souffrira que la Hollande se sépare de la cause continentale.

" Quant à ces contrebandiers, puisque la faute a été commise, il n'y a plus à revenir sur le passé, je vous conseille seulement de ne pas les laisser dans les prisons de Midelbourg: c'est trop près du lieu où le crime a été commis, renvoyez-les dans le fond de la Hollande."

Cette lettre nous parait indispensable pour peindre la véritable position de Louis en Hollande. Harcelé par ce frère exigeant, il était impossible que l'humeur qu'il en éprouvait ne rejaillit pas sur la reine. Hortense fut-elle indulgente, comprit-elle que son époux malgré l'infériorité de son génie ne pouvait céder sans regrets à des vues qui n'étaient pas les siennes? Elle résista sans doute aussi long-tems qu'elle le put aux inconvéniens d'une union sans sympathie, mais elle ne pouvait y trouver le bonheur, et le pouvoir sans bonheur n'a du charme que pour une âme sèche et ambitieuse, telle n'était point celle d'Hortense.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Déplacemens de la cour de Hollande.—Entrevue de Louis et de Napoléon.—Chagrin d'Hortense.—Divorce de Napoléon et de Joséphine.—Situation délicate d'Hortense et de son frère Eugène.—Adieux de Joséphine à Napoléon.

Les chagrins et les contrariétés firent prendre au Roi de Hollande du dégoût pour sa capitale. Il transporta sa cour à Utrecht : le déplacement est un des premiers remèdes que l'inquiétude nous suggère. Dans sa nouvelle résidence il chercha à y joindre celui de la distraction : indépendamment du spectacle de la cour, il eut au palais des réunions familières, des bals où la meilleure société de la province assistait. Mais toutes ces assemblées consacrées au plaisir étaient frappées d'une langueur, d'une monotonie très apparente, par l'absence de la reine. On se rappelait comment à La Haye sa spirituelle vivacité savait animer les cercles : on regrettait le charme que répand toujours autour d'elle une souveraine belle, jeune et aimable.

Le séjour d'Utrecht ne plut pas long-tems à Louis : il s'apperçut bientôt que cette ville n'était pas assez populeuse pour alimenter le mouvement d'une cour : ses habitans presque tous retirés du commerce pour vivre tranquillement de leur revenus, n'entendaient pas sans déplaisir un fracas qui troublait leurs habitudes uniformes et calmes ; ils savaient peu de gré au roi de la préférence qu'il leur avait donnée, tandis que les habitans de La Haye étaient piqués de s'être vus abandonnés. Soit continuation du goût pour le changement, soit désir de diminuer les murmures, Louis revint vers le nord de la Hollande, vers le point où se trouve réunie presque toute l'activité et toute la richesse de cette nation ; il alla se fixer à Amsterdam, en lui donnant officiellement le titre de capitale, titre que de fait elle avait toujours mérité.

Mais les causes qui avaient aigri l'Empereur subsistaient toujours : la Hollande recevait toujours une immense quantité de marchandises Anglaises. Un congrés des souverains alliés de Napoléon venait d'être réuni à Paris, Louis fut invité à s'y rendre : il savait bien quels reproches l'attendaient ; quels projets son frère avait formés. Quand la magnanimité d'un souverain n'est pas appuyée par de bonnes armées, la résistance ouverte à une puissance colossale ne fait que compromettre le sort de ses sujets. A la fin de Novembre 1809 le Roi de Hollande alla à Paris, dans l'espoir de conjurer l'orage auquel il ne pouvait faire tête.

D'après le peu d'harmonie qui regnait entre la France et la Hollande, Louis se rappelant les mortifications dont il avait été abreuvé au nom de l'Empereur, s'attendait à un accueil peu fraternel; il en fut tout autrement: Napoléon reçut son frère fort gracieusement et avec le ton d'une amitié vive et sincère. Le roi en fut surpris, mais son cœur en fut touché. Débarrassés du fatiguant cortège de l'étiquette, les deux monarques disparurent un instant devant la simple et bonne amitié: c'était deux frères qui après de pénibles contestations se revoyaient avec plaisir; on ne s'occupa point d'affaires; on fut tout au sentiment de la satisfaction qu'on éprouvait; mais le roi aurait voulu qu'on abordât sans hésiter et franchement la question des intérêts qui depuis quelque tems divisaient les deux nations. Les antécédens le rendaient méfiant, et le silence de Napoléon lui laissa peu d'illusions; il dut voir à la manière dont on le traitait sans conséquence qu'il serait seulement informé par forme de simple communication, de ce qu'on exigerait de la Hollande sans le consulter ni s'assurer si cela entrait dans ses vues, et si de telles dispositions conviendraient aux intérêts du royaume.

Ces fâcheux pressentimens ne se réalisèrent que trop, et les discours de Napoléon au corps législatif annonça bien quel était le triste sort réservé à la Hollande. Le roi eut peut-être protesté séance tenante, mais on avait eu soin de ne pas le convoquer à cette séance à laquelle assistaient tous les autres souverains alliés de la France. Les dangers s'accroissaient de jour en jour pour son royaume; Louis se décida sans en prévenir l'Empereur à retourner dans ses états, afin de s'opposer, si cela était encore possible, aux violentes et injustes prétentions de son frère. Il donna secrètement ses ordres de départ; mais l'Empereur qui le faisait observer connut bientôt son projet d'évasion et de son côté le roi sut qu'il était gardé à vue par des gendarmes déguisés. Parmi ces gendarmes se trouvait un ancien soldat au 5me. régiment de dragons qui crut pouvoir trahir son incognito en faveur de son ancien colonel. Le roi dissimula et feignit de ne pas appercevoir la surveillance dont il était l'objet, espérant trouver moyen d'abuser son entourage. Vain espoir! toute tentative devint inutile; ni la corruption ni la ruse ne purent le débarrasser du filet dans lequel on l'avait enlacé. Il ne lui restait plus que d'avoir recours à un déguisement pour se sauver de son hôtel; quitter Paris à la nuit close, monter à cheval à la barrière, et courir seul à franc étrier, c'est ce qu'un homme mieux portant et plus déterminé que Louis aurait pu entreprendre, mais, quoiqu'il fut jeune, sa santé toujours chancelante ne lui permettait pas une fuite aussi hardie. Il se détermina à envoyer secrètement à Amsterdam un de ses écuyers, avec l'ordre positif au ministre de la guerre de mettre le pays en état de défense au moyen des inondations et de tout tenter pour s'opposer à l'occupation de la capitale par les troupes Francaises. Napoléon connut bientôt ces mesures; il s'en plaignit au roi, et s'emporta contre lui; mais Louis

poussé dans ses derniers retranchemens opposa la fermeté à la violence, convint que les préparatifs de la défense de sa capitale avaient été ordonnés par lui. " J'ai été, osa-t-il dire, trompé par des promesses qu'on n'a jamais eu la volonté d'éxécuter ; la Hollande est lasse d'être le jouet de la France." Cette dignité inaccoutumée irrita l'Empereur, qui s'abandonna à tout l'excès de sa colère. Louis opposa le calme de la résignation et le sang-froid d'une bonne conscience. L'Empereur par un prompt retour sur lui-même se calma tout-à-coup, et annonça froidement au roi qu'il fallait sur-le-champ révoquer l'ordre de la défense de la ville d'Amsterdam, destituer le ministre de la guerre, ou voir la Hollande réunie à la France.

Cette entrevue était précisément ce que le roi craignait le plus, le coup le plus terrible qu'il voulait éviter : il céda encore à l'impérieuse nécessité, et souscrivit à ce qu'on exigeait de lui dans cette circonstance. Au fond de son cœur, il nourrissait toujours le noble projet de garantir son pays du péril qui le menaçait ; mais pour cela il fallait l'affranchir de l'espèce de captivité dans laquelle on le retenait.

Il tenta de nouveau, mais toujours en vain, de tromper la surveillance de ses observateurs espions de boudoir, et qui tous avec les marques de la respectueuse déférence due à son rang, contrariaient ouvertement ses vues en l'accompagnant partout, mais qui s'opposaient toujours à ce qu'il dirigeât ses promenades du côté de la barrière de Flandre.

Le premier acte d'usurpation exercé contre la Hollande fut, sans en prévenir le roi, l'occupation par le Maréchal Duc de Reggio des places de Berg-op-zoom et de Breda. L'Empereur réunit en même tems à la France tous les pays situés entre la Meuse, l'Escaut, et l'Océan. Du lieu de sa captivité, le roi ne pouvant faire aucune résistance armée, protesta contre cette violation du droit des nations.

Tant d'agitations et de contrariétés altérèrent sa santé : il garda quelque tems le lit par suite des affections nerveuses auxquelles il était sujet. Tous les souverains assemblés alors à Paris s'empressèrent d'aller le visiter : Napoléon seul s'en était abstenu : Louis s'affligeait de cette indifférence, lorsqu'enfin un jour l'Empereur parut chez son frère et l'aborda fort amicalement ; mais la conversation ne roula que sur des sujets insignifians : la politique en fut bannie.

Aussitôt que sa santé le lui permit il sortit pour s'assurer par lui même s'il était relevé des arrêts auxquels on le condamnait depuis trop long tems. Il alla à son Château de St.-Leu, et demeura bientôt convaincu qu'il n'était pas encore en liberté. La mesure des sacrifices n'était point encore comblée : on voulait arracher au roi des concessions bien plus importantes que celles qu'il avait déjà faites : il résista d'abord, et comme de coutume, il finit par céder ; et quel autre

moyen avait-il de conserver une souveraineté à laquelle il tenait beaucoup moins personnellement, qu'à l'espoir de maintenir la Hollande sur le tableau des puissances Européènes? il adhéra à beaucoup de choses dont l'abandon lui coutait infiniment. Dans ces malheureuses négociations, il croyait gagner tout ce qu'il ne perdait pas. Enfin cessa la surveillance qui pesait sur lui; lorsque Napoléon eut obtenu à peu près tout ce qu'il souhaitait, il le vit avec aménité, et chercha à rétablir entr'eux des rapports d'amitié. Il partit enfin: son absence, qui ne devait être que d'un mois au plus, en avait duré quatre. Combien il souffrit d'être aussi long-tems éloigné de ses états! mais il oublia presque tous ses chagrins en s'approchant de la Hollande, sa chère patrie d'adoption.

Dès qu'il fut rentré dans ses états, il éprouva que la plus douce jouissance d'un roi est celle de contempler la joie de son peuple. Son retour produisit une sensation d'autant plus vive qu'on n'osait plus l'espérer. Des bruits sinistres avaient long-tems circulé qu'il ne retournerait plus en Hollande.

La reine aussi était très prochainement attendue.

Elle n'avait été guère plus heureuse que son mari pendant son séjour à Paris. L'ambition qui poussait Napoléon à s'emparer de la Hollande, lui avait aussi donné l'idée de s'allier à la famille impériale Autrichienne. Cet homme incompréhensible était guidé dans toutes ses actions par les motifs en apparence les plus opposés. Après avoir battu dans mille occasions les troupes de l'Empéreur François, après avoir pris deux fois sa capitale, il trouvait piquant de combler la mesure des humiliations, en le forçant à lui donner sa fille en mariage. D'un autre côté, il se flattait qu'une alliance avec la plus ancienne et la plus fière dynastie de l'Europe, le légitimerait entièrement dans la possession d'un trône qu'il ne tenait pas de sa naissance.

Décidé à un second mariage, il fallait d'abord rompre le premier. L'œil clairvoyant des courtisans ne tarda pas à deviner sa pensée à ce sujet, long-tems avant de l'exprimer officiellement; il la laissait doucement filtrer comme pour préparer l'opinion publique, et les principaux personnages que cette mesure pouvait intéresser; mais il eut beau faire; il n'y a pas dans les palais assez de hasard ou d'abandon pour qu'une nouvelle, qui doit être funeste à des rois et à des reines, puisse leur parvenir avant d'avoir un caractère officiel: malgré toutes les précautions de Napoléon, le cœur de Joséphine fut long-tems sans défiance, et au moment de l'explication fatale elle avait si peu accueilli le soupçon, qu'un coup préparé par plusieurs semaines de manœuvres, annoncé par toutes les bouches, fut pour elle aussi déchirant que s'il eut été reçu à l'improviste.

Déjà pendant un voyage de Fontainebleau en 1807, le môt de *divorce* avait été prononcé tout bas par les officiers du palais impérial.

La mort venait d'enlever le fils ainé de la reine de Hollande; Napoléon avait vivement regretté sa perte. Il annonçait à l'âge de sept ans les plus heureuses dispositions, une grande douceur, et une flexibilité de caractère qui l'aurait rendu susceptible de recevoir les impressions les plus nobles. Premier né de la nouvelle dynastie, il avait attiré et fixé toute la sollicitude et toute la tendresse du chef; il lui avait donné son nom, et avait voulu l'adopter; il espérait lui transmettre un jour sa puissance, après avoir dirigé son éducation. La mort de cet enfant donna peut-être à Napoléon l'idée de concentrer en lui seul, et dans sa ligne directe, ses espérances et l'héritage de tant de victoires.

L'idée de divorce était tout-à-fait arrêtée dans sa tête après les conférences de Schœnbrun; rentré en France après la conclusion de la paix, il se dirigea vers Fontainebleau, et arrangea si bien les choses qu'il y arriva plusieurs heures avant l'Impératrice Joséphine, qui avait quitté Strasbourg, et était revenue à Paris depuis plus d'un mois. Ce retard de l'Impératrice occasionna une petite scène de reproches de la part de Napoléon; il commençait à chercher des prétextes pour excuser sa conduite à ses propres yeux.

" Trois jours après notre arrivée à Fontainebleau," dit un officier du palais, qui a depuis publié ses mémoires, " je remarquai quelques nuages de tristesse sur le front de Joséphine, et beaucoup moins de liberté dans les manières de Napoléon à son égard. Un matin, après son déjeûner, l'Impératrice me fit l'honneur de causer avec moi dans l'embrasure d'une fenêtre de son salon: après quelques questions insignifiantes sur notre séjour à Schœnbrun, et sur la façon dont nous y passions le tems, cette princesse me dit: ' M. de Bausset, j'ai confiance dans votre attachement pour moi; j'éspère que vous me répondrez avec franchise à la question que je vais vous faire.'—Je l'assurai de mon empressement à lui dire tout ce que je pourrais savoir, et que j'étais d'autant plus à mon aise qu'il ne m'avait été fait aucune espèce de communication qui put m'engager au silence.—' Eh bien! dites-moi, si vous savez, pourquoi la communication particulière de mon appartement avec celui de l'Empereur est interrompue?'—' Je l'ignorais, madame, et vous me l'apprenez; il est seulement à ma connaissance que des réparations étaient commencées, et qu'elles ont été suspendues, parce que le retour de l'Empereur a eu lieu plutôt qu'on ne l'avait imaginé; peut-être aussi qu'on ne prévoyait point que dans une saison aussi avancée, il vint résider à Fontainebleau. Votre majesté peut voir par une partie de l'ameublement de ses appartemens, que les choses ne sont point encore terminées.' Telle fut ma réponse, et dans le fait

j'aurais été fort embarrassé d'en faire une autre. Ce n'était pas le cas de parler de mes observations particulières; je n'oublierai jamais les derniers mots que cette excellente princesse me fit l'honneur de me dire: ' M. de Bausset, croyez qu'il y a là-dessous quelque mystère.'—Cette conversation ne fit que fortifier mes idées, qui avaient pris naissance pendant les négociations de Schœnbrun, quoiqu'il me fut impossible de pouvoir deviner quel serait le moment du dénouement, et la manière dont il serait amené. Je ne tardai pas à être mieux instruit.

" Le roi de Saxe arriva à Paris le 13 Novembre, et leurs majestés quittèrent Fontainebleau le 14. Napoléon fit la route à cheval, et se rendit en arrivant chez le roi de Saxe, qui occupait le palais de l'Elysée. La présence de ce vertueux monarque à Paris rompit quelquefois le tête-à-tête; mais, à mes yeux, l'embarras du maintien de Napoléon augmentait en proportion de l'inquiète et vague préoccupation de l'Impératrice Joséphine. Elle semblait pressentir un malheur, et rassembler ses forces pour en supporter avec courage toute l'amertume.

" J'étais de service aux Tuileries depuis le Lundi 27 Novembre: ce jour-là, le Mardi et le Mercredi qui suivit, il me fut facile de remarquer une grande altération dans les traits de l'Impératrice, et une silencieuse contrainte dans ceux de Napoléon. Si pendant le dîner il rompait le silence, c'était pour me faire quelques brèves questions, dont il n'écoutait pas la réponse. Ces jours-là le dîner ne dura pas plus de dix minutes. L'orage éclata le Jeudi 30: leurs majestés se mirent à table. Joséphine portait un grand chapeau blanc noué sous le menton, et qui cachait une partie de son visage. Je crus cependant m'appercevoir qu'elle avait versé des larmes, et qu'elle les retenait encore avec peine. Elle me présenta l'image de la douleur et du désespoir. Le silence le plus profond régna pendant ce dîner; ils ne touchèrent que pour la forme aux mets qui leur furent présentés. Les seuls mots qui furent prononcés furent ceux que m'adressa Napoléon—' Quel tems fait-il?' en les prononçant il se leva de table, Joséphine suivit lentement; le café fut présenté, et Napoléon prit lui-même sa tasse que tenait le page de service, en faisant signe qu'il voulait être seul. Je sortis bien vîte, mais inquiet, tourmenté, et livré à mes tristes pensées. Je m'assis dans le salon de service, qui d'ordinaire servait de salle-à-manger pour leurs majestés, sur un fauteuil à côté de la porte du salon de l'Empereur. J'observais machinalement les employés qui enlevaient les objets qui avaient servi au dîner, lorsque tout-à-coup j'entends partir du salon de l'Empereur des cris violens poussés par l'Impératrice Joséphine.....l'huissier de la chambre, pensant qu'elle se trouvait mal, fut au moment d'ouvrir la porte: je l'en empêchai, en lui observant que l'Empereur appellerait du secours s'il le jugeait convenable. J'étais debout près de la porte lorsque Napoléon l'ouvrit lui-même, et m'apperce-

vant, me dit vivement : ' Entrez, Bausset, et fermez la porte.' J'entre dans le salon, et j'apperçois l'Impératrice étendue sur le tapis, poussant des cris et des plaintes déchirantes.—' Non, je n'y survivrai point,' disait l'infortunée.—Napoléon me dit : ' Etes vous assez fort pour enlever Joséphine, et la porter chez elle par l'escalier intérieur qui communique à son appartement, afin de lui faire donner les soins et les secours que son état exige ?'—J'obéis, et je soulevai cette princesse, que je croyais atteinte d'une attaque de nerfs ; avec l'aide de Napoléon, je l'enlevai dans mes bras, et lui-même prenant un flambeau sur la table m'éclaira, et ouvrit la porte du salon, qui par un couloir obscur conduisait au petit escalier dont il m'avait parlé. Parvenu à la première marche de cet escalier, j'observai à Napoléon qu'il était trop étroit pour qu'il me fut possible de descendre sans danger de tomber : il appela de suite le gardien du porte-feuille, qui jour et nuit était placé à l'une des portes de son cabinet, qui avait son entrée sur le pallier de ce petit escalier. Napoléon lui remit le flambeau, dont nous avions peu de besoin, puisque ces passages étaient déjà éclairés. Il ordonna à ce gardien de passer devant, prit lui-même les deux jambes de Joséphine, pour m'aider à descendre avec plus de ménagement ; mais je vis le moment où embarrassé par mon épée nous allions tous tomber : heureusement nous descendîmes sans accident, et déposâmes ce précieux fardeau sur une ottomane dans la chambre à coucher. L'Empereur se porta de suite au cordon des sonnettes, et fit venir les femmes de l'Impératrice. Lorsque dans le salon d'en haut, j'enlevai l'Impératrice, elle cessa de se plaindre. Je crus qu'elle se trouvait mal ; mais dans le moment où je m'embarrassai dans mon épée au milieu du petit escalier dont j'ai parlé, je fus obligé de la serrer davantage, pour éviter une chûte qui aurait été funeste aux acteurs de cette douloureuse scène, parce que nos positions n'étaient pas la suite d'un arrangement calculé à loisir. Je tenais l'Impératrice dans mes bras qui entouraient sa taille ; son dos était appuyé sur ma poitrine, et sa tête était penchée sur mon épaule droite. Lorsqu'elle sentit les efforts que je faisais pour m'empêcher de tomber, elle me dit tout bas, ' *Vous me serrez trop fort.*' Je vis alors que je n'avais rien à craindre pour sa santé, et qu'elle n'avait pas perdu connaissance un seul instant ; pendant toute cette scène, je n'avais été occupé que de Joséphine, dont l'état m'affligeait ; je n'avais pu observer Napoléon. Mais lorsque les femmes de l'Impératrice furent arrivées auprès d'elle, Napoléon passa dans un petit salon qui précédait la chambre à coucher ; je le suivis. Son agitation, son inquiétude, étaient extrêmes ; dans ce trouble qu'il éprouvait, il m'apprit la cause de tout ce qui venait de se passer, et me dit ces mots : ' L'intérêt de la France et de ma dynastie a fait violence à mon cœur...le divorce est devenu un devoir rigoureux pour moi...je suis d'autant plus affligé de la scène que vient de faire Joséphine...que

depuis trois jours elle a dû savoir par Hortense...la malheureuse obligation qui me condamne à me séparer d'elle, je la plains de toute mon âme ; je lui croyais plus de caractère, et je n'étais pas préparé aux éclats de sa douleur ;'...en effet, l'émotion qu'il éprouvait le forçait à mettre un long intervalle entre chaque phrase qu'il prononçait ; les mots s'échappaient avec peine et sans suite ; sa voix était émue, oppressée, et des larmes mouillaient ses yeux ; il fallait réellement qu'il fut hors de lui pour me donner tant de détails, à moi, placé si loin de ses conseils et de sa confiance : toute cette scène ne dura pas plus de sept à huit minutes. Napoléon envoya ensuite chercher Corvisart, la reine Hortense, Cambacérès, Fouché, et avant de remonter dans son appartement, il fut s'assurer par lui-même de l'état de Joséphine, qu'il trouva plus calme et plus résignée. Il fait bon être résigné soi-même à la peine qu'on va causer à sa meilleure amie, à sa plus ancienne compagne, pour trouver qu'elle manque de caractère, parcequ'une plainte lui échappe en recevant le coup fatal. Napoléon put sentir par sa propre expérience que la fierté prise au dépourvu, répond d'abord par la sensibilité ; son émotion, les paroles d'excuse qu'il balbutiait à un employé inférieur de sa maison, les larmes qu'il ne put retenir, durent l'étonner au moins autant que de voir Joséphine laisser éclater sa douleur comme une simple femme, au lieu de la contenir avec une royale solemnité. Sans doute, la malheureuse épouse avait été d'avance préparée à recevoir l'affreuse nouvelle ; mais cette précaution, ordonnée par l'Empéreur pour diminuer son propre embarras au moins autant que par humanité pour Joséphine, n'avait pu être qu'imparfaitment exécuté : la reine Hortense, qui lui tenait le plus près par le sang, était aussi la personne qui pouvait mettre les ménagemens les plus tendres, l'adresse la plus compatissante, en la préparant à son malheur. C'était l'intermédiaire obligée ; mais la mission dont Napoléon l'avait chargée ne pouvait pas être un ordre, il eut fallu qu'elle entrevit un peu la justice, ou la nécessité de la mesure à laquelle on voulait la faire co-opérer, tandis que sa piété filiale, et son esprit de reine, n'y voyaient qu'injustice et caprice. Avoir reçu la confidence de l'Empereur était une infortune pour son cœur ; il se serait brisé s'il avait fallu parler sans détour à sa mère, à peine put-elle trouver la force de proférer quelques mots équivoques, de faire quelques allusions détournées : ceci n'était pas assez pour la sollicitude, le devoir était satisfait : n'était-il pas juste que la cause première du malheur qui se préparait, fut au moins puni par l'embarras d'en porter officiellement la nouvelle, et de recevoir la première explosion de douleur ou de ressentiment qu'elle pouvait provoquer !

" Hélas, la douleur seule se montra et dans le cœur et dans les paroles de Joséphine. Son inépuisable bonté lui rappela toutes les obligations qu'elle avait à son époux, au moment même où celui-ci venait de les délier pour jamais.

Ses moindres regrets étaient pour le trône; ses plus forts, ses plus longs regrets furent pour l'époux qu'elle avait tant admiré, tant aimé. Non content de pratiquer elle-même la résignation et la reconnaissance, elle l'enseigna, elle la rappela à ses enfans; ils étaient jeunes, ils aimaient passionnément leur mère; ils se croyaient blessés par la mesure qui venait de la frapper: ce sentiment exalté de pitié filiale était excusable aux yeux de la nature; il ne l'était pas moins aux yeux de la raison et de la politique.

" Joséphine était le vrai, le seul lien qui unit Napoléon à ses enfans: après le divorce ils devenaient pour lui moins que des collatéraux. Eugène, à qui la survivance du royaume d'Italie avait été promise, perdait cet héritage maintenant que l'Empereur pouvait avoir des héritiers de son propre sang. La position d'Hortense ne devenait guère moins désavantageuse: être la femme d'un frère de Napoléon n'était qu'une faible garantie lorsque ce frère chancelait déjà sur son trône; et que d'ailleurs son éloignement pour sa femme s'augmentait chaque jour. Eugène et Hortense étaient donc excusables de vouloir résigner tout-à-fait les grandeurs que le divorce de leur mère leur avait fait perdre à demi: ils voulaient accompagner Joséphine dans sa retraite, et se condamner à son obscurité. Joséphine calma cette vivacité; excusa la conduite de Napoléon, leur rappela qu'ils lui devaient tout, et exigea leur obéissance à leur père, à leur roi. Leur sacrifice était bien méritoire; car il dut être bien pénible, en quittant leur mère en pleurs, il fallait qu'ils allassent se mêler aux pompes d'un nouveau mariage; il leur fallait voir la place que Joséphine venait de perdre occupée par une fière étrangère; des flots de courtisans empressés en serviles, et eux mêmes la reconnaitre pour leur suzeraine, eux qui jusqu'alors avaient oublié leur condition de vassaux dans les doux noms de fils et de fille de leur Impératrice.

" Le Prince Eugène, dans toutes les cérémonies où il fut obligé de paraître, se fit remarquer par sa dignité; sa figure douce et ordinairement riante était sérieuse; les peines de son cœur s'y montraient un peu, mais contenues par le courage, le devoir, et par les exigeances de la répresentation, il était homme. Sa sœur ne put pas tant obtenir d'elle-même, elle était femme. Quatre reines portaient le manteau impérial de Marie Louise, allant à l'autel nuptial; la reine de Hollande était du nombre des quatre; elle pleurait en suivant la nouvelle épouse de Napoléon; en entendant Napoléon prononcer le *oui* fatal qui le séparait à jamais de sa mère, elle poussa un cri perçant, et s'évanouit; mais une fois ce tribut payé à son sexe et à la nature, elle retrouva toute la force de son caractère, et la tenue qui convenait à son rang.

" Joséphine pratiqua jusqu'au bout la modération généreuse qu'elle prêchait à ses enfans; elle aurait pû entraver le

mariage de Napoléon en profitant des scrupules dévots que Marie Louise laissa paraître. Elevée dans une cour bigote, elle avait une répugnance invincible à devenir la femme d'un homme marié une première fois et dont le lien religieux n'était pas rompu. On lui avait assuré que Napoléon n'avait été marié que civilement la première fois : elle ne voulut s'en rapporter à ce sujet qu'à la déclaration de Joséphine elle-même. Le Duc de Rovigo a dit dans ses mémoires que Napoléon n'avait pas épousé Joséphine à l'église : il a répété un bruit que lui-même et beaucoup d'autres avaient sans doute reçu l'ordre de répandre au moment du divorce ; cette assertion n'en est pas moins une erreur. La cérémonie religieuse avait été accomplie ; et ce qu'il y a de singulier deux fois au lieu d'une, la première fois par un vicaire de paroisse, plus tard, quelques jours avant le sâcre, le cardinal désigné par le pape trouva quelques vices de forme dans la première célébration, et donna lui-même la bénédiction nuptiale dans la Chapelle des Tuileries, le Maréchal du Roc et le Prince Eugène étaient au nombre des témoins. Plus tard le cardinal requis par l'impératrice signa une déclaration constatant la réalité et la validité de son mariage à l'église. Joséphine ne fit aucun usage de cette arme puissante : elle respecta la volonté du mari qui l'abandonnait, et tranquillisa les scrupules de Marie Louise par une déclaration équivoque qui ne violait point la vérité. Elle lui répondit de s'en rapporter au Moniteur. Or Napoléon avait jugé inutile de faire insérer dans ce journal la preuve de sa condescendance pour les désirs du pape et du cardinal.

Au moins en se séparant à jamais de son époux, Joséphine voulut lui écrire des adieux, et lui donner une dernière fois des conseils dont jusqu'alors l'Empereur n'avait eu qu'à se louer. Les regrets de l'amour conjugal et maternel ne pouvaient guère éviter de se glisser sous sa plume en écrivant une pareille lettre. Mais c'est à la perspicacité de Josépihne autant qu'à ces regrets que l'on peut rapporter la prophétie de malheurs qui vinrent si tôt se réaliser. Voici cette lettre.

" Mes pressentimens sont réalisés ; vous venez de prononcer le mot qui nous sépare, le reste n'est plus qu'une formalité. Voilà donc le résultat, je ne dirai pas de tant de sacrifices, ils me furent doux puisqu'ils étaient pour vous ; mais d'une amitié sans bornes, de mon côté et du vôtre des sermens les plus solennels : encore si l'état dont vous faites un motif vous dédommageait en vous justifiant. Mais cet intérêt auquel vous feignez de m'immoler n'est qu'un prétexte. Votre ambition mal calculée, tel a été, tel sera toujours le guide de votre vie, guide qui vous a mené aux conquêtes et au trône, et qui vous pousse maintenant aux défaites et au précipice.

" Vous parlez d'alliances à contracter, d'héritier à donner à votre empire, de dynastie à fonder, mais avec qui formez vous alliance ? avec l'ennemie naturelle de la France—cette insidieuse maison d'Autriche qui déteste notre pays

par sentiment, par système, par nécessité. Croyez-vous que cette haine, dont elle nous a donné tant de preuves surtout depuis cinquante ans, elle ne l'ait pas transmise du royaume à l'empire ; et que les enfans de Marie Therèse, cette habile souveraine qui acheta de Mme. de Pompadour ce fatal traité de 1750, dont vous ne parlez qu'avec horreur, pensez-vous, dis-je, que sa postérité en héritant de sa puissance n'ait pas hérité de son esprit ; je ne fais que vous répéter ce que vous m'avez dit mille fois, mais alors votre ambition se bornait à humilier une puissance qu'il vous convient de relever aujourd'hui. Croyez moi, tant que vous serez maître de l'Europe elle vous sera soumise ; mais n'ayez jamais de revers.

" Quant au besoin d'un hériter, dut une mère vous paraître prévenue en vous parlant d'un fils ; puis-je et dois-je me taire sur celui qui fait toute ma joie et qui faisait vos espérances ? C'était donc encore un mensonge politique que cette adoption du 12 Janvier 1806, mais ce qui n'est point une illusion ce sont les talens, ce sont les vertus de mon Eugène. Combien de fois en fites-vous l'éloge ? que dis-je ? c'est par la possession d'un trône que vous avez cru devoir les récompenser, et souvent vous avez dit qu'il méritait davantage, eh bien ! la France l'a souvent répété avec vous ; mais que sont les vœux de la France ? Je ne vous parle point ici de la personne destinée à me succéder, et vous n'attendez pas que je vous en parle, ce que j'en dirais vous paraitrait suspect ; ce qui ne peut jamais l'être pour vous, ce sont les vœux que je forme pour votre bonheur, qu'il me dédommage au moins de mes peines : Ah ! qu'il sera grand s'il leur est proportionné."

CHAPITRE DIXIÈME.

Louis est tenté de divorcer.—Retour d'Hortense à Amsterdam.—Elle se flatte en vain de recouvrer la paix conjugale.—Hortense se rend près de sa mère.—Napoléon la blâme d'avoir quitté son mari.—Circonstances qui l'excusent.

Le Roi de Hollande, qui était plein d'affection pour Joséphine, gémit autant que personne du divorce de Napoléon, et cependant il n'était pas éloigné d'imiter son exemple ; s'il n'osait pas encore prononcer le mot de divorce, il désirait rendre légale la séparation de fait qui existait entre sa femme et lui ; la santé des deux époux était, il est vrai, bien dérangée ; l'incompatibilité des caractères était un motif plus réel. Pendant son dernier séjour à Paris, Louis n'avait vu la reine qu'en public et lorsque l'étiquette l'éxigeait indispensablement. En arrivant de Hollande, il descendit chez Mme. Lætitia au lieu d'aller prendre possession de son propre hôtel occupé par Hortense. Cette froideur n'empêcha pas qu'il ne manifestât le désir de la voir revenir à Amsterdam en même tems que lui : la reine ne crut pas devoir s'y refuser : il était malheureux ; son royaume était menacé par les troupes impériales : l'affabilité insinuante de la reine, sa bonté, son adresse pouvaient être d'un grand secours au roi pour consoler ses sujets alarmés, pour maintenir jusqu'au dernier instant leur foi chancelante.

Quelques semaines d'épreuves suffirent à Hortense pour la convaincre qu'elle s'était flattée d'une vaine illusion : dans l'intimité rien n'était changé dans la conduite de son époux à son égard ; il ne put prendre sur lui de changer davantage en public : la froideur, la désunion, la mésintelligence furent toujours patentes ; le peuple et les courtisans, les Français et les Hollandais en étaient également affligés et génés. Hortense vit bien que sa présence serait plus utile auprès de sa mère qu'auprès de son mari ; elle prit prétexte de sa santé pour aller passer quelques jours au Château Royal de Loo, et de là sans que son époux connut son intention elle partit secrètement pour la France.

On dit que le roi fut un peu piqué en apprenant cette nouvelle : soit qu'il crut son autorité méconnue de ce que la reine l'avait quitté sans sa permission, soit qu'il eut, comme on l'a dit, le projet de retenir par force son épouse dans ses états. Cette dernière supposition est peu probable : Louis si juste, si humain, qui avait tant eu à souffrir des loix d'état

aurait il voulut en faire subir une à une épouse qu'il délaissait ! Toutefois il y a tant d'inconsequence même dans la tête la plus raisonnable ! et la morale qui nous guide pour juger les autres n'est pas toujours celle que nous employons pour nous conduire nous-mêmes. Un autre apôtre de la loi d'état, Napoléon, a blamé la conduite d'Hortense, et le peu d'empressement qu'elle mit à rester près de son mari. Voici ce qu'on lit dans le mémorial de St. Hélène : " Joséphine professait à tout moment et en toute occasion la soumission, le dévouement, la complaisance la plus absolue. Elle mettait ces dispositions et ces qualités au rang de l'adresse politique dans son sexe ; elle blamait fort, et grondait souvent sur ce point, sa fille Hortense et sa parente Stéphanie, qui vivaient mal avec leurs maris, montraient des caprices et affectaient de l'indépendance." Un peu plus loin, il dit : " Toutefois Hortense, si bonne, si généreuse, si dévouée, n'est pas sans avoir eu quelques torts envers son mari ; j'en dois convenir, en dehors de toute l'affection que je lui porte et du véritable attachement que je sais qu'elle a pour moi. Quelque bizarre, quelqu'insupportable que fut Louis, il l'aimait, et en pareil cas, avec d'aussi grands intérêts, toute femme doit toujours être maîtresse de se vaincre, avoir l'adresse d'aimer à son tour. Si elle eut su se contraindre, elle se serait épargné le chagrin de ses derniers procès ; elle eut eu une vie plus heureuse, elle eut suivi son mari en Hollande, Louis n'eut point fui d'Amsterdam, je ne me serais pas vu contraint de réunir son royaume, ce qui a contribué à me perdre en Europe, et bien des choses se seraient passées différemment."

Il faut singulièrement aimer à rattacher de grands effets à de petites causes pour croire que la réunion de la Hollande fut la conséquence de la désunion de Louis et d'Hortense, ou même de la seule indifférence d'Hortense pour son mari ; s'il le pensait réellement pourquoi ne pas leur ordonner de sacrifier leur répugnance mutuelle ? Sa volonté avait produit des miracles plus extraordinaires : peut-être le conseil tout seul eut suffi : l'esprit des deux époux était assez clair-voyant pour le comprendre et le suivre, mais les différens de ce ménage n'occupèrent jamais sérieusement l'Empereur. Tous les trois avaient apprécié leur position ; Louis avait adopté la seule politique raisonnable ; sa femme l'approuvait tout en gémissant d'une dissidence inévitable avec Napoléon : elle eut idôlatré son mari qu'elle n'eut pu lui conseiller de suivre une autre ligne de conduite. Les affaires de l'état étaient absolument indépendantes des relations intimes ; Louis et Hortense ne compromettaient réellement que leur existence privée en s'abandonnant aux penchans ou, si l'on veut, aux caprices de leur caractère ; tout le reste était dans la fatalité de Napoléon ou plutôt de son ambition. Sans doute c'est par modestie qu'il cherche autour de lui des mobiles qui ne furent qu'en lui-même. Ce qui a fait plus de tort à Louis que la prétendue indifférence de sa femme, c'est de n'avoir pas eu un génie aussi puissant que celui de son frère. Le

génie qui conquiert les pays, dompte les peuples, élève des trônes, et fait des loix, ce génie attribut rare et presque divin possède une puissance surnaturelle, il soumet le cœur des femmes aussi bien que le bras et la tête des hommes. Napoléon était, dit-on, aimable et caressant dans son intérieur : il eut été sauvage et brutal que Joséphine eut toujours trouvé pour lui de la douceur, de la soumission, de l'amour. Louis avait été maltraité par le sort, son caractère était peu aimable, et il n'avait pas le génie de son frère. Mais, hélas ! le génie est si souvent une fatalité.

CHAPITRE ONZIÈME.

Cour de Joséphine.—Hortense suit sa mère.—Le mauvais état de sa santé l'oblige à se rendre à Aix.—Promenade avec Madame de Broc.—Mort affreuse de cette dâme.—Désespoir d'Hortense.—Des actes de bienfaisance la consolent.

Joséphine en perdant son époux avait conservé son titre d'Impératrice, une fortune et un état de maison capables de le soutenir. Sa retraite pouvait encore passer pour une cour, à la seule différence que l'étiquette y étant moins sévère, les habitués moins nombreux, on gagnait en abandon et en amabilité ce qu'on avait perdu en pompe et en représentation. Jouir de l'intimité d'un cercle d'amis est assurément la plus douce consolation de la perte du pouvoir ; Joséphine en jouissait d'autant plus que libre de changer de demeure autant qu'il lui plaisait, elle transportait avec elle toute sa société ; et la liberté croissait en raison directe de la distance de la capitale. Malmaison et Navarre furent les châteaux de plaisance qu'elle habita principalement ; quelquefois aussi elle fit des voyages plus longs : une fois entr'autres elle alla jusqu'à Genève, où le vice roi et la vice reine d'Italie vinrent de Milan pour lui faire visite.

La reine Hortense, qui suivait sa mère partout, était de ce voyage ; elle avait voulu profiter du voisinage d'Aix en Savoie pour aller y prendre les eaux minérales qui sont très renommées, et que les médecins lui avaient recommandé pour fortifier sa santé toujours chancelante, et qui semblait une espèce de mélancolie maladive.

Mme. de Broc sa fidèle amie, l'avait accompagnée à Aix. Elles sortaient souvent ensemble pour ce promener à pied dans les environs ; chaque excursion, chaque pas qu'elles faisaient dans ce pays accidenté et pittoresque découvrait de

nouveaux objets pour leur admiration. Les grands spectacles de la nature s'embellissent encore par de douces pensées, un site magnifique semble recevoir un prestige nouveau de l'être qui nous y accompagne. Hortense en jouissait avidement : le paysage était au nombre des genres de peinture qu'elle cultivait avec succès.

Un jour les deux amies s'avançaient vers une montagne d'où tout leur promettait le coup-d'œil le plus enchanteur, la vue la plus étendue, la plus majestueuse ; pour arriver au sommet, il fallait traverser un ravin profond qu'un mouvement convulsif semblait avoit déchiré dans le flanc de la montagne ; les bords hérissés de lianes alpines ne couvraient pas entièrement l'abîme sombre : au fond, un torrent qui roulait avec fracas ajoutait à l'horreur romantique du lieu : l'imagination vive d'Hortense en jouit un moment en silence en le considérant ; mais sa sensibilité devait bientôt y voir une horreur plus réelle.

La main des guides jeta à la hâte une planche étroite qui devait servir de pont pour traverser le précipice : Hortense s'élança la première, et traversa d'un pied sûr et léger ; Mme. de Broc se hasarde à son tour : un grand bruit se fait entendre, un cri perçant retentit..... Hortense se tourne, s'approche..... le pont s'était enfoncé sous les pas de son amie, qui ricochée de rocher en rocher, en poussant des plaintes lamentables, s'engloutissait enfin dans les flots du torrent ! Point de cordes à portée ; aucune échelle n'eut été assez longue pour atteindre au fond de l'abîme : les guides n'eurent pas un seul instant de doute sur son sort, elle était irrévocablement perdue : à peine si l'on pouvait espérer qu'au loin dans la vallée le torrent roulât le cadavre mutilé et le déposât sur quelque bord accessible, où des amis pieux pussent le recueillir pour lui rendre les honneurs funèbres.

Tout entière à la douleur, Hortense n'eut pas un seul instant la pensée qu'elle même aurait pu avoir le même sort en traversant la frêle planche. Il fallut que les guides rétablissent à la hâte un autre pont plus solide pour aller lui porter du secours..... son état était inquiétant..... depuis la perte de son fils premier né son cœur n'avait pas éprouvé une plus déchirante secousse. Une catastrophe épouvantable, inattendue, venait de lui ravir sa plus ancienne amie, l'intime confidente de ses pensées, celle qui l'avait consolée de ses chagrins, de ses malheurs.

Quand les soins et le tems eurent un peu remis sa santé, elle eut recours à ses distractions ordinaires, à ses passe-tems favoris, la bienfaisance : elle avait fondé un hôpital dans la ville où elle résidait ; elle allait chaque jour passer des heures entières à donner aux pauvres et aux malades qui y étaient reçus des secours, des remèdes ou de l'argent, de douces paroles aussi efficaces et plus précieuses encore.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Retour d'Hortense près de sa mère.—Revers des armées Françaises.—Abdication de Napoléon.—Alexandre engage Hortense à venir près de sa mère.—Elle se rend à Rambouillet près de Marie Louise.—Hortense arrive à la Malmaison.

Ce fut à cette époque qu'un orage dès long-tems amoncelé éclata enfin sur la France. Napoléon perdant chaque jour quelqu'un de ses anciens alliés, voyait grossir les armées ennemies en même tems que diminuer les siennes. Malgré des prodiges de valeur, le sol de la patrie était envahi : les ennemis osaient s'approcher de la capitale.

La reine Hortense, qui était revenue en toute hâte auprès de sa mère au château de Navarre, lisait avec une pénible anxiété les bulletins de l'armée Française; écoutait avidement les rapports des courriers que recevait sa mère. La pauvre Joséphine, qui aimait son époux plus que jamais depuis que la fortune prenait plaisir à le trahir, versait des larmes de sang en voyant se réaliser ses tristes prévisions. Enfin il lui arriva des dépêches d'un souverain qui jadis avait brigué l'amitié de son mari et qui s'était montré heureux d'être traité en égal par lui.

Les choses étaient bien changées maintenant ; ennemi et vainqueur, la femme et la fille de Napoléon étaient réduites à être protégées par lui, c'était tout dire. Paris avait capitulé, et les armées coalisées campaient sur ses places, les chefs occupaient ses palais; l'Empereur, réduit à une poignée de braves, avait abdiqué la couronne à Fontainebleau, et allait se mettre en route pour l'île d'Elbe.

Mais la dépêche de l'Empereur Alexandre enveloppait le langage du vainqueur dans les formes de la plus courtoise aménité. Il faisait un cas si particulier de l'Impératrice Joséphine et de sa fille la reine Hortense, qu'il les engageait à revenir habiter la Malmaison, si mieux elles n'aimaient recevoir bientôt sa visite à Navarre. Joséphine se mit en route pour répondre à la politesse de l'Empereur Alexandre, mais sa fille ne l'accompagna pas: elle avait des devoirs à remplir vis-à-vis de l'Impératrice Marie Louise, qu'elle regardait encore comme sa souveraine; rassurée sur le sort de sa mère par la haute protection qui lui était maintenant assurée, elle voulait aller calmer les alarmes, partager les périls de

la seconde épouse de Napoléon. Elle se rendit à Rambouillet: Marie Louise y était tenue prisonnière par les armées coalisées, en attendant que quelque chose fut décidé sur son sort futur. Cette décision ne tarda pas à être connue; Marie Louise, escortée par des Autrichiens, se remit en route pour Vienne, et la reine Hortense put aller retrouver sa mère à la Malmaison.

On eut pu croire que Joséphine y avait rouvert son ancienne cour des Tuileries; plus les souverains étrangers la connaissaient, plus ils l'aimaient et la respectaient. L'arrivée de sa fille ne fit qu'augmenter les empressemens des illustres hôtes, car les grâces et l'amabilité étaient héréditaires dans cette famille; leurs conquêtes étaient plus sures, plus douces et plus promptes que celles de Napoléon.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Hortense est nommée Duchesse de St.-Leu.—Mort de Joséphine.—Douleur d'Hortense et d'Eugène.

Une première conséquence de l'intérêt qu'Hortense inspira aux souverains ce fut d'éveiller leur sollicitude pour sa position future. "Voyez," lui disaient-ils, "avec quelle facilité un peuple éclairé se détache d'un chef qui lui donna tant de puissance et de gloire: les militaires sont les seuls qui montrent quelques regrets, tout le reste se réjouit d'un changement dont on ne connait pas encore la tendance: voyez tous ces courtisans empressés autour de la dynastie relevée: hier encore ils faisaient les sermens les plus solennels à Napoléon, et aujourd'hui ils se vantent publiquement de ne l'avoir servi qu'à regret, ils font semblant de l'avoir haï, méprisé, ils se créent des titres à une nouvelle faveur en débitant, en imprimant effrontément des écrits pleins de fiel et de calomnie contre leur maître tombé. Croyez nous, princesse, les qualités les plus rares, les plus nobles, toutes celles que le ciel vous a prodiguées, ne suffisent pas pour fixer la faveur et l'amour d'un peuple; un pouvoir, un titre à l'abri des révolutions, voilà ce qu'il faut pour se garantir de son inconstance, de sa légèreté;" et ces augustes personnages la pressaient d'accepter une souveraineté.

Hortense avait acquis de la philosophie à l'école du malheur ; mais la sienne n'était pas tout-à-fait de la même secte que celle des rois désenchantés qui la prêchaient. La retraite et l'obscurité lui semblaient un abri plus sûr encore contre les révolutions des états et les caprices des peuples. Mais elle avait des enfans, qui étaient nés sur le trône, qui avaient reçu leur première éducation au milieu des hommages et des respects des plus grands seigneurs de l'empire : et cette première éducation exerce une influence indomptable sur tous les momens de la vie ; on ne peut supporter la médiocrité ou l'obscurité lorsqu'on s'est vu naitre si haut, du moins il faut une dose de magnanimité plus grande qu'il n'en est ordinairement accordé au commun des mortels. La tendresse maternelle poussa donc Hortense à accepter pour ses enfans ce qui lui était indifférent pour elle-même, encore eut-elle la modération de prendre bien moins que ce qu'on lui avait offert d'abord. Louis XVIII., à la demande des souverains alliés, créa un duché de St.-Leu, dont fut investie la reine Hortense, avec transmissibilité à ses enfans.

Les souverains alliés pressaient également Joséphine de leur laisser faire quelque chose pour elle : elle les remercia, mais s'y refusa toujours, indifférente aux grandeurs comme si elle eut senti venir sa mort prématurée, qui l'enleva sitôt à ses enfans, et à ses nombreux amis. Les transes et l'affliction que lui avaient causées la chute de l'empire, avaient profondément ébranlé sa santé : une indisposition, en apparence insignifiante, acquit en peu de jours beaucoup de gravité, et se termina par la mort. Le printemps est toujours pluvieux à Paris ; l'humidité se fait sentir plus que partout ailleurs dans le domaine qu'habitait alors l'Impératrice. La Malmaison est entourée de bois, et située sur le revers nord d'une colline. Joséphine y avait gagné un mal de gorge, qui la tenait alitée depuis quelques jours : le Roi de Prusse vint pour s'informer de sa santé : elle se trouva assez forte pour se lever et recevoir sa visite ; mais dès le soir des symptomes alarmans survinrent, et le lendemain la meilleure des femmes, la plus modeste des reines, la plus tendre des mères et des épouses, avait cessé d'exister.

C'était le 2 Juin 1814, depuis quatre jours tout était triste, le ciel, la campagne, et les hommes ; c'est que depuis quatre jours l'humanité souffrait, les pauvres avaient perdu leur mère, Joséphine était morte.

De Paris à Ruel, et de tous les environs, de longues processions d'affligés couvraient les routes : ne croyez pas qu'il n'y eut que des indigens ; n'est-il de malheur que la pauvreté ? La pelouse des contr'allées était occupée par des piétons gémissans, mais dans les brillantes voitures qui broyaient le pavé du milieu, j'ai vu couler aussi bien des larmes.

Depuis ce jour fatal de la mort de l'Impératrice jusqu'au 2 Juin, que devait avoir lieu l'enterrement, plus de vingt

mille personnes revirent Joséphine pour la dernière fois. Je ne parle pas de quelques centaines de curieux, qui profitèrent de l'occasion pour venir visiter la Malmaison : ceux-ci, après avoir salué le lit de parade,* demandaient où était située la Grande Serre, et allaient en riant agacer les animaux étrangers. Un beaucoup plus grand nombre venait sangloter autour du corps, ou prier en s'agenouillant. Ensuite, ils visitaient avec recueillement ces berceaux que Joséphine avait plantés ; ces champs qu'elle avait fait ensemencer ; les arbustes qu'elle avait arrosés de ses mains délicates. Par tout on admirait son ouvrage, et l'on semblait chercher ce qui pouvait ajouter aux regrets que chacun éprouvait. Les jeunes filles, attirées dans ce lieu de douleur, pleuraient beaucoup ; elles savaient que plusieurs de leurs compagnes avaient dû à l'Impératrice de voir aplanies des difficultés, élevées par l'intérêt, pour empêcher un heureux mariage. Les vieillards gémissaient en pensant qu'ils perdaient les pensions qui leur procuraient quelques petites douceurs ; les mères versaient des larmes en songeant aux fils que la bienfaisance de Joséphine leur avait rendus, soit en les rachetant de la conscription, soit en les faisant réformer, soit enfin en obtenant leur congé ! On s'abordait, sans se connaître, pour se raconter mutuellement ce qui honorait la mémoire de Joséphine. Rien ne rapproche comme la douleur ; aussi plusieurs ennemis se réconcilièrent dans ce jour solennel, où tout était oublié, hors les bontés de celle qu'on pleurait : ils s'abordèrent pour parler d'elle, et son souvenir amena plus d'un raccommodement. Etait-il possible de s'en vouloir près de la tombe de celle qui eut tant à pardonner ? Ainsi, son souvenir suffisait pour opérer ce que sa présence eût pu faire. Le lent tintement des cloches de toutes les paroisses environnantes appelait les fidèles à aller au pied des autels déposer l'hommage de leur juste reconnaissance.

A midi les funérailles eurent lieu, avec la plus grande pompe, dans la modeste et petite église du village de Ruel, paroisse de la Malmaison.

Les coins du drap mortuaire étaient portés par le grand-duc de Bade (époux de la grande duchesse Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'Impératrice) ; le marquis de Beauharnais, ancien ambassadeur, beau-frère de sa majesté ; le comte de Tascher, son neveu ; et, je crois, le comte de Beauharnais, chevalier d'honneur de Marie Louise.

* Le corps de Joséphine, placé sur un lit de parade, dans un petit salon qui précédait la chambre où elle était morte, avait été entouré de cierges nombreux. Un autel, richement décoré, était élevé à droite de la porte d'entrée, et entouré de chaises et de fauteuils. Ce salon était drapé de noir, mais sans chiffre ni écusson. Deux desservans, appartenant à des villages voisins, le curé de Ruel, et quatre valets de chambre, gardaient le corps de Joséphine, dont le visage avait été recouvert d'un mouchoir de batiste.—(Note de l'Editeur.)

Le cortège sortit par la grille d'entrée de la Malmaison, et suivit la grande route jusqu'à Ruel. Le général Sacken représentant l'empereur de Russie, et l'adjudant-général du roi de Prusse remplaçant son souverain, se rendirent à pied à la tête du convoi, ainsi qu'un grand nombre de princes étrangers, de maréchaux, de généraux, et d'officiers Français. Les bannières des différentes confréries de la paroisse, et vingt jeunes filles vêtues de blanc, chantant des cantiques, faisaient partie du cortège, dont la haie était formée par des hussards Russes et des gardes nationaux. Deux mille pauvres de tout âge fermaient la marche.*

Le général Sacken fut chargé, de la part de son maître, d'annoncer aux parens de l'Impératrice, réunis à la Malmaison, qu'affecté trop profondément de la mort de sa majesté, il voulait consacrer les trente-six heures qu'il avait encore à rester à Paris, à l'excellent Prince Eugène et à sa sœur. Il ne les quitta, en effet, que pour retourner dans ses états.

On compte plus de quatre mille habitans des communes voisines qui s'étaient assemblés pour rendre un dernier hommage à la mémoire d'une princesse, qui avait si bien mérité le titre de mère des pauvres et des affligés. M. de Barral, archevêque de Tours, son premier aumônier, assisté de MM. les évêques d'Evreux et de Versailles, célébra la messe; après l'Evangile, il prononça une courte mais touchante oraison funèbre.

Le corps de Joséphine, placé dans un cercueil de plomb, renfermé dans une caisse de bois, fut ensuite déposé provisoirement dans une partie du cimetière où se trouvaient les corps des cent trois personnes qui avaient été écrasées dans la Rue Royale, en revenant du feu d'artifice, tiré sur la Place Louis XV., à l'occasion du mariage de Louis XVI. avec Marie-Antoinette.

En arrivant au cimetière, la reine Hortense, qui était constamment restée dans une des chapelles de l'église de Ruel, se précipita sur la tombe de sa mère, où elle demeura quelque tems comme absorbée. On fut obligé de l'arracher de ce funeste lieu. La cérémonie ne fut terminée qu'à cinq heures du soir.

Toute la maison de l'illustre défunte fondait en larmes; et plusieurs étrangers qui se trouvaient présens, et qui

* Le corps de l'Impératrice Joséphine est maintenant dans un magnifique tombeau en marbre blanc, élevé par ses deux enfans. Sa majesté y est représentée en costume impérial: elle est à genoux, et semble prier pour la France. "Eugène et Hortense à Joséphine," sont les seuls mots qui soient gravés sur ce beau monument, placé dans une chapelle, et que l'on doit au talent supérieur de M. Cartelier. Je ne sais si la critique peut y trouver quelque défaut. J'avoue que j'ai trop pleuré en regardant cette statue pour ne pas la croire parfaite.

cependant ne l'avaient connue que depuis la restauration, mêlèrent leurs pleurs à ceux de toutes les personnes heureuses, ou consolées par elle.

Je n'ai pas voulu voir ce spectacle, il est déchirant et sans consolation. Pendant que le douleur publique s'assouvissait, la mienne goûtait une autre sorte de volupté. J'errais sous ces berceaux que Joséphine a plantés; à travers leurs pampres je voyais les champs qu'elle fit ensemencer, quelques habitations qu'elle releva. Cette satisfaction de mon cœur, l'ombre même qui m'abritait, étaient encore son ouvrage et ses bienfaits.

Près de moi sur la route, loin de moi à travers champs, je voyais des groupes dirigés vers Malmaison ou vers Ruel, quelques uns en revenaient, on se rencontrait, on échangeait quelques paroles: les jeunes filles s'essuyaient les yeux, et l'on reprenait chacun de son côté sa triste route; je recueillais çà et là quelques lambeaux de phrases dispersées par le vent: dans toutes, la reconnaissance répétait le nom de Joséphine, et la douleur plaçait le mot de charité.

A tous les murmures dont retentissait la campagne, se joignait le son lugubre des cloches, dont le vent m'apportait les tintemens non interrompus. Cet airain monotone et fatiguant, qui bourdonne pour les méchans comme pour les bons, a quelque chose de sinistre. Je tâchais de l'oublier, en écoutant le gazouillement des oiseaux qu'il interrompait parfois, mais qui bientôt d'un ton plus timide reprenaient leurs concerts, je me rappelais que sur ce banc même où j'étais assis, Joséphine les avait écoutés mille fois.

La lumière du jour s'éteignait dans des nuages gris, quand je fus en face de l'église. Une vaste draperie enveloppait de deuil ce temple veuf de sa bienfaitrice. Quand une tête couronnée tombe aux pieds de la mort, la vanité ramasse la couronne pour en décorer le cercueil: ici je ne vois nul ornement et ne lis aucune inscription; mais à travers les pleurs et les sanglots, des milliers de bouches prononçaient aujourd'hui et elles rediront long-tems, le nom de Joséphine.

A ce nom si doux, et qui a tari tant de larmes, la reconnaissance voudrait bien en ajouter deux autres, que la politique dit-on ne doit pas entendre; je l'ignore et m'en soucie peu: ce que je sais, c'est que la tendre reconnaissance n'a d'autre politique que son affection, elle nomme Eugène, elle nomme Hortense, comme elle crie Joséphine! est-ce qu'il y a des âmes assez sèches pour blâmer ou pour craindre les soupirs? ceux qui pleurent ne conspirent pas!

Voici le portrait qu'a tracé de Joséphine une personne admise dans son intimité. Quelques années avant que la fortune l'eut d'un tour de sa roue jetée sur le trône, elle avait atteint le plus haut point de ce qu'on était convenu d'appeler sa beauté. Si, pour mériter qu'on vante cet avantage dans une femme, il faut qu'elle joigne à la régula-

rité des formes la noblesse et l'élégance, cette princesse n'était point belle. Mais combien une physionomie animée par l'esprit et surtout par le sentiment, touche plus et parle mieux à l'âme, que la froide correction et la dignité symétrique. Ces qualités que l'artiste recherche dans les antiques manquaient totalement à Joséphine dont le joli visage soumis à la plus piquante mobilité, exprimait vivement et rapidement toutes les émotions de son âme. On a dit d'un monstre en moral prodigieusement laid qu'il avait l'âme retournée sur le visage. Celui de Mme. Buonaparte était le miroir de son cœur, miroir où se jouaient les grâces et qu'embellissaient à chaque moment une bienveillance universelle; et cette disposition tendre qui dans tout être sensible, cherche un malheureux à plaindre et à soulager. Ce penchant à la bienfaisance, ce trait dominant de son caractère s'étendait à tout: de la main qui laissait couler l'or, sans calcul et quelquefois sans prévoyance, elle prodiguait des caresses à un animal souffrant, ou ranimait par la culture la plante fanée sur sa tige. Des changemens de fortune n'en amenèrent aucun dans cette bonté pratique; presqu'indigente à Fontainebleau elle trouvait dans un strict nécessaire le superflu de plus indigens qu'elle. Impératrice et reine, son obligeance étendue jusqu'à la munificence, suivit le vaste cours de sa fortune.

Qu'elle devait être aimée cette femme si aimante! qu'on en juge par ce trait. Lorsque couronnée par la victoire, la France énorgueillie enchainait l'Europe tremblante et ajoutait au nom de Napoléon le titre de *grand*, quel est celui qu'elle donnait à l'impératrice? il y eut une médaille frappée à *Joséphine la bienfaisante.* Elle et Stanislas exceptés, je vois peu de souverains, que cette épithète ait tentés, c'est que pour la mériter ce ne sont pas les courtisans qu'il faut accabler de pensions: c'est sous le chaume, au chevet des infortunés, qu'on gagne de tels surnoms, et les voix qui les proclament sont bien les voix de Dieu.

Maintenant que j'ai esquissé de Joséphine tout ce qui lui survivra, faut-il dire quelques mots de l'enveloppe d'une si belle âme? nous ne haïssons pas qu'une femme bonne soit aussi une jolie femme, et j'ai déjà dit que sous ce double aspect rien ne manquait à Joséphine. Plus d'un poëte se fit en sa faveur plagiaire de Voltaire qui eut trouvé pour Mme. Buonaparte, comme pour la Marquise de Villette, le joli sobriquet de belle et bonne.

D'une taille très ordinaire mais parfaitement modelée, elle avait dans ses mouvemens une souplesse qui lui rendait facile la pose négligée que les peintres donnent à Vénus, et l'attitude qui convient à la majesté d'une reine. Sa mobilité continuelle donnait à sa physionomie une expression toujours nouvelle mais toujours attrayante, même dans les émotions tristes.

Ses yeux d'un bleu foncé étaient longs et voilés par des paupières légèrement courbées, ses cheveux participaient du noir et du blond : leur teinte était très bien assortie au ton de la peau.

Tous ceux qui ont entendu parler Joséphine gardent encore le souvenir du timbre pénétrant et moelleux de sa voix ; tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre chanter en conservent un souvenir plus charmant encore. Sans étendue et presque sans méthode, quoiqu'elle fut bonne musicienne, sa voix avait cette sorte de mélodie légèrement tremblante qui semble vibrer d'accord avec ceux qui l'écoutent, c'étaient des sons d'une qualité médiocre, mais des accens sortis du cœur et qui allaient aussi trouver le cœur.

Quand elle fut sur le trône on vanta beaucoup son talent sur la harpe et sur le piano, je ne connais pas de souveraine qui de son vivant au moins n'ait eu toutes les vertus et tous les talens, moi j'avoue que ceux de Mme. Buonaparte étaient supérieurs à ceux de l'impératrice, mais par compensation rien ne put surpasser les vertus de celle-ci.

Elle possédait des connaissances positives outre ses talens d'agrément, elle avait parfaitement appris la botanique ; ce goût qu'elle a poussé fort loin lui fit élever les magnifiques serres de Malmaison, qui honorent sa mémoire presqu'autant que les pensions prodiguées aux indigens. Lorsque réveillée de ses songes magiques, un divorce, une abdication lui eurent montré le néant des grandeurs humaines, elle se consolait de leur perte à l'aspect de ces belles plantes exotiques qui dans la terre de l'éxil retrouvaient sur leur tête un soleil indigène. Une robe de mousseline remplaçait la pourpre de l'empire et sur sa tête où rayonnaient naguère tous les diamans de la couronne, on voyait briller encore un diadême, mais il était de roses et de bluets.

A la première nouvelle de la maladie de sa mère, le prince Eugène, qui avait été accueilli par son beau-père, le roi de Bavière, s'étoit empressé de partir de Munich pour se rendre auprès d'elle ; il n'arriva que pour lui rendre les devoirs funèbres et pleurer sur son tombeau avec sa sœur la reine Hortense. Comment peindre leur douleur filiale ! ils étaient les dignes enfans de Joséphine ; personne ne sut jamais mieux chérir et ne fut plus digne d'être chéri ; personne ne pouvait mieux qu'eux sentir une telle perte.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Entrëvue d'Hortense et de Louis XVIII.—Blâme injustement déversé sur Hortense en cette occasion.—Louis réclame son fils.

Après le tems convenable donné à sa douleur, Eugène fit une visite à Louis XVIII. Le gendre du roi qui régnait encore, était obligé par l'étiquette à aller voir le roi de France en passant par Paris : il ne voulut prendre ni le titre de prince Allemand, ni aucun des titres qui auraient pu rappeler les grandeurs de l'empire ; modeste et français avant tout, il se fit annoncer sous le nom de général Beauharnais ; il ne manqua pas de remercier le roi des bons procédés que les souverains ses alliés avaient eu envers sa mère et de ce qu'il avait bien voulu faire pour sa sœur.

Hortense devait à plus forte raison aller remercier Louis XVIII pour le même objet, et à l'expiration de son deuil elle vint lui faire une visite. Les deux interlocuteurs avaient chacun une grande réputation d'amabilité, quoique cette qualité fut chez tous les deux d'un genre bien différent. Louis avait de l'esprit académique : la finesse recherchée qui en faisait le fonds perçait toujours sous les formules de la politesse de cour. Hortense au contraire a l'esprit droit et exempt de recherche : la sensibilité de son cœur, la bonté de son âme, donnent toujours une enveloppe douce, une couleur obligeante à sa pensée. Tous les efforts de briller, toute la coquetterie furent du côté du roi. La princesse n'eut aucun frais à faire, elle n'eut besoin que d'être elle-même pour triompher dans cette petite lutte. Le roi sut garder l'avantage définitif en proclamant hautement les rares qualités de la princesse avec laquelle il venait de faire connaissance. De la part d'un Bourbon, envers une princesse du sang impérial, c'était presque de la magnanimité ; aussi tout en lui rendant justice, ses amis de la cour et de la ville ne manquèrent pas d'ajouter que Louis devenait Bonapartiste.

Les amis de Napoléon murmurèrent plus long-tems, quoique plus bas, contre la reine Hortense ; ils n'excusaient pas sa visite au roi ; car ils ne pardonnaient pas le fait qui en avait été la cause. La clause du traité de Fontainebleau, par laquelle le duché de St.-Leu avait été créé et reconnu, leur semblait la preuve que la fille de Napoléon avait voulu se séparer de la cause et de la mémoire de son père, ils ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre les véritables raisons qui l'avaient décidée et que nous avons exposées plus haut L'esprit de parti est d'une singulière inconséquence:

il prétend faire acheter son approbation ou son silence par des sacrifices ; quitte à vous laisser dans la déconsidération et l'obscurité quand ces sacrifices sont accomplis.

Louis Napoléon ne fut pas le dernier à improuver la conduite d'Hortense ; ou peut-être ne profita-t-il de la défaveur qu'elle venait d'encourir, que comme d'une excellente occasion de réaliser un projet dès long-tems caressé. Les deux époux étaient déjà séparés de corps et de biens ; Louis réclama la possession de son fils aîné : Hortense ne voulut pas consentir à s'en séparer, un tribunal fut appelé à juger entr'eux, sa décision n'était pas encore rendue lorsque le débarquement de Napoléon à Cannes fut connu à Paris. On se doute bien que dans de pareilles circonstances, un tel procès fut laissé de côté, le juge le plus compétent pour le terminer ne tarda pas à arriver dans la capitale.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Retour de Napoléon.—Napoléon refuse de recevoir Hortense.—Elle se justifie.—Louis demande le divorce.—Refus de Napoléon.—Hortense obtient pour la Duchesse d'Orléans et la Duchesse de Bourbon la permission de rester à Paris.—Elle échoue dans ses sollicitations en faveur de M. de Vitrolles.

Napoléon appuyé partout, et par la population et par les troupes qu'on envoyait contre lui, avait reconquis la France en la traversant, et sans coup férir. Le 20 Mars 1815 il reprit possession du palais des Tuileries, la princesse Hortense s'empressa de venir embrasser son père, chez lui aussi elle avait des préventions à détruire, des accusations à combattre.

Napoléon avait d'abord refusé de la voir : elle insista pour un accès ordinaire, l'embarras de l'entrevue n'aurait pas été compensé par le bonheur de revoir un parent chéri. Napoléon la reçut enfin, mais avec un front sévère, avec un œil fixe et un sourcil froncé, enfin avec cette figure de Jupiter tonnant, qui causait encore plus de terreur que les reproches qui devaient bientôt sortir de sa bouche. Forte de sa conscience, la reine les écouta patiemment et les réfuta sans peine. Napoléon ne put s'empêcher de convenir que se soumettre à des événemens qu'on ne peut ni prévenir ni maîtriser, qu'accepter un domicile en France, dans sa patrie, quand on était sûr d'être mal accueilli partout ailleurs ; que pourvoir au sort de ses enfans, tout cela n'était pas une défection ; qu'il n'y avait pas de trahison à répondre par des politesses à des

procédés obligeans, à montrer de la reconnaissance à des souverains dont on avait subi la protection sans doute, mais qui pouvaient molester et tyranniser lorsque soi-même on ne pouvait ni fuir ni se défendre ; qu'enfin dans les catastrophes politiques les devoirs d'une mère, d'une femme différaient beaucoup de ceux d'un homme : le stoïcisme de celui-ci est soutenu par l'énergie physique et morale qu'il a reçu de la nature, il est récompensé par la gloire : faible et obscure, la femme a de moindres obligations à remplir.

Louis Napoléon ne se présenta pas en personne pour plaider contradictoirement contre son épouse ; mais il envoya de Rome où il était, un ambassadeur chargé de ses pleins pouvoirs. Il était prêt, disait-il, à se réconcilier franchement avec son frère qu'il n'avait pas revu depuis son abdication de Hollande, mais il y mettait pour condition qu'il lui serait permis de divorcer avec sa femme. Le divorce aboli en 1814, n'avait pu être demandé par lui au tribunal auquel il avait demandé la possession de son fils ainé ; il croyait maintenant le moment favorable pour exécuter en totalité ses plans favoris. L'Empereur reçut comme il le devait, l'ambassadeur qui avait osé se charger d'une telle mission ; que Louis, dit-il, vienne quand il voudra, il sera bien reçu, il est mon frère ; quant à son divorce, c'est un caprice auquel je ne me prêterai jamais, quand même nos pactes de famille ne s'y opposeraient pas formellement. Louis resta à Rome.

Hortense ayant reconquis l'estime et la tendresse de son père, reprit son ancienne habitude de solliciter la sanction de l'autorité impériale pour les bienfaits qu'elle répandait. Une princesse du sang royal, la duchesse d'Orléans, s'était cassé la cuisse, en voulant partir précipitamment de Paris lorsque l'Empereur y entra. Hortense obtint pour elle la permission d'y rester, avec une pension digne de son rang et de la fortune qu'elle venait de perdre.

Elle obtint bientôt la même faveur pour une fille de la duchesse d'Orléans, Mme. la duchesse de Bourbon.

Elle sollicita plus long-tems, mais avec moins de fruit, pour un proscrit moins illustre, le baron de Vitrolles : il n'était coupable que d'un extrême dévouement à une famille malheureuse ; l'Empereur était plus que personne à portée d'excuser et de respecter ce dévouement, mais il savait aussi que le baron avait des titres d'une autre nature à la reconnaissance des Bourbons, il ne se laissa pas fléchir par les prières d'Hortense.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Protestations des souverains contre Napoléon.—Bataille de Waterloo.—Seconde abdication de Napoléon.—Hortense vient partager l'espèce de captivité où il se trouve à la Malmaison.—Interprétation donnée à son dévouement.

Le congrès assemblé à Vienne pour partager l'empire de Napoléon, avait tressailli en apprenant son retour en France : il avait protesté contre sa nouvelle occupation du trône ; et les souverains alliés avaient mis leurs armées en marche pour soutenir la protestation du congrès : à l'avant-garde se trouvaient naturellement placées les troupes des puissances limitrophes de la France, la Prusse et la Belgique encore occupée par l'armée Anglaise. Napoléon avait rassemblé à la hâte une armée : elle était peu nombreuse, mais il la commandait en personne ; il fit assez de diligence pour arriver à la frontière, avant la réunion des Prussiens et des Anglais. La victoire lui sourit encore un instant, puis elle le quitta pour toujours : un pêle-mêle général entraina Napoléon et les débris de sa garde, et confondit bientôt à travers champs la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie, les bagages ; des officiers, des soldats, se tuèrent pour ne pas survivre à un si grand désastre. L'humanité, l'amitié, la douleur des Belges dérobèrent une foule de blessés à la barbarie Prussienne. Le désespoir de ceux qui survécurent et suivirent Napoléon vers Paris, ne peut être comparé qu'à la gloire dont ils s'étaient couverts depuis le commencement de la journée jusqu'à la nuit. Un cortège funèbre s'échappait silencieusement de ces champs de bataille où deux fois le cri de victoire avait retenti : chaque soldat Français était un grand homme pleurant sur sa patrie et sur ses lauriers. L'état major gagna Jemmapes où il voulut vainement organiser quelques moyens de défense, les équipages de Napoléon avaient été pris, une espèce de charrette servit à transporter la victime de Waterloo à Philippeville, où arrivèrent les voitures du maréchal Soult. Napoléon monta en calèche avec le général Bertrand qui ne devait plus le quitter que pour lui fermer les yeux à trois mille lieues de la France !

Les alliés avaient triomphé à Waterloo. Napoléon aurait pu réparer ce premier, cet énorme échec, s'il eut trouvé à Paris des gens disposés à seconder ses efforts ; mais, d'une part les intrigues de Fouché, auquel il avait eu le tort de confier un ministère, travaillaient activement à réveiller les partisans des Bourbons ; d'un autre côte une chambre de représentans

méfiante du pouvoir impérial le contrariait dans toutes les mesures, avait la prétention de tout contrôler et discutait longuement tandis-que l'ennemi était aux portes de la capitale. L'opposition républicaine travaillait de son côté un grand nombre de royalistes qui ne tardèrent pas à jeter le masque; Napoléon fut une seconde fois réduit à abdiquer. mais que cette seconde abdication fut plus pénible que la première! c'était par ses propres sujets qu'il était dépouillé de son trône, que dis-je! menacé dans son éxistence: les secousses politiques qui venaient de se succéder rapidement avaient allumé des passions qui se déchainaient avec fureur dans les momens d'anarchie.

Après avoir résigné l'autorité, l'Empereur s'était retiré à la Malmaison. Le gouvernement provisoire qui le redoutait encore convertit cette résidence en une prison et lui donna un geolier, c'était le général Beker: il devait son grade à Napoléon, et s'acquitta de sa pénible fonction avec toute la déférence possible pour son ancien maître; une idée le consolait, c'est que tout en remplissant les engagemens contractés envers le gouvernement provisoire, il protégeait réellement la personne de l'Empereur contre des tentatives du dehors. A la différence de toutes les autres prisons, celle-ci avait des portes verrouillées en dedans; il était plus difficile d'y entrer que d'en sortir.

Mais elles s'ouvrirent pour la reine Hortense, ou plutôt elle était entrée à la Malmaison en même tems que l'auguste prisonnier. C'est ici surtout que Napoléon aurait pu apprendre s'il ne l'avait su déjà, quel inépuisable fonds de bonté, de sensibilité il y avait dans le cœur de sa fille. Si quelque chose pouvait le distraire un instant de ses grandes infortunes, interrompre le cours de ses pensées sur l'avenir de la France, sur le sien propre, c'était assurément la présence de cette femme angélique: son adresse inventait sans cesse de nouveaux moyens de l'occuper, de le distraire; sa pitié trouvait des larmes pour les chagrins qu'elle n'avait pu éloigner, sa sympathie aidait à soutenir le poids du malheur, son enthousiasme récompensant le génie par l'éclat de sa gloire, lui montrait en perspective les pages les plus brillantes de l'histoire et l'admiration de la postérité.

Ah! que la bonne, que la modeste Hortense aurait été excusable de garder pour elle-même un peu de son admiration; elle eut pu être fière de son entière abnégation, de son dévouement sans bornes, si elle avait pensé alors que les ennemis de sa famille y trouveraient de nouveaux alimens pour leurs indignes calomnies; mais je me trompe, les libelles infâmes où elles étaient consignées avaient déja été publiés après la première restauration: Hortense y pensa peut-être et les méprisa..... ce n'était pas en vain qu'elle avait adopté pour devise des armes de Hollande "*fais ce que dois; arrive que pourra.*"

Le moment de la séparation arriva enfin : Napoléon obligé de quitter la France partit de la Malmaison pour aller s'embarquer à Rochefort, où devait le conduire cette mer à laquelle il allait se hazarder ? il l'ignorait ! Hortense l'ignorait comme lui : cette incertitude dut rendre leurs adieux bien déchirans ! Hélas ne l'eussent-ils pas été davantage si tous deux eussent pu prévoir l'avenir ! si Hortense eut vu son père tombant au pouvoir de ses ennemis, et arrivant à la mort par un martyre de cinq ans, dans un climat affreux, sur un rocher perdu au milieu de l'océan Africain !

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Hortense est persécutée par le gouvernement Français.—Elle reçoit l'ordre de quitter la France.—Le Prince de Schwartzenberg la protège à Dijon.—Vexations éprouvées par Hortense à Genève.

La seconde restauration s'accomplit, le gouvernement plein de vieilles rancunes et d'exaspérations récentes annonça tout haut une cruelle réaction : avec la rigueur de ses mesûres s'accrut sa défiance ombrageuse. Hortense ne fut pas à l'abri de ses soupçons, on l'accusa d'être le centre ou la cause des menées Bonapartistes dont le centre véritable était dans les bureaux de la police. Le gouvernement hypocrite de justice et cruel par poltronerie, faisait organiser chaque jour quelque nouvelle conspiration pour motiver ses mesûres tyranniques et dans l'espoir de voir quelques amis secrets du gouvernement impérial entrainés par les agens provocateurs.

Les gouvernemens faibles et aveugles sont partout aussi soupçonneux et aussi injustes : Napoléon était débarqué à Cannes, c'était la faute d'Hortense : c'était elle qui avait conspiré son retour ; il avait traversé la France entrainant tout le monde dans son parti ; c'était Hortense qui avait corrompu tout le monde ; maintenant il conservait encore des amis secrets qui s'agitaient dans l'ombre ; c'était le pouvoir occulte d'Hortense qui les soutenait et leur donnait des mots d'ordre. Le congrès de Vienne avait été aussi absurde envers son frère Eugène, les mêmes accusations avaient plané sur la tête de ce prince éminemment loyal. La cause du retour de Napoléon et de ses succès en France n'était pas dans la manœuvre d'un prince privé de pouvoir ni dans les intrigues d'une femme, c'était l'indigne conduite du congrès de Vienne

envers les peuples ; c'était l'esprit contre-révolutionnaire des Bourbons et de leurs ministres. Voilà ce qu'il fallait accuser au lieu d'aller chercher si loin de si futiles motifs !

Hortense soupçonnée reçut donc l'ordre de quitter la France dans un bref délai : elle partit de la Malmaison le 17 Juillet 1815, avec ses enfans ; le Prince de Schwartzenberg l'accompagna, bientôt son compagnon de voyage eut à devenir son protecteur.

Quand sa voiture fut arrivée à Dijon, les autorités Françaises du pays voulurent la retenir prisonnière. Ces autorités auraient dû ne pas méconnaître leurs supérieurs de Paris, qui avaient signé le passe-port de la princesse. Peut-être étaient-elles plus soumises qu'on ne serait tenté de le croire d'abord. Dans ces tems de ténébreuses manœuvres, les hauts fonctionnaires du gouvernement ont plus d'une fois délégué à leurs subalternes l'exécution de mesures odieuses, qu'officiellement au moins ils semblaient avoir à cœur d'empêcher.

Heureusement pour la princesse c'était des Autrichiens qui occupaient cette partie de la Bourgogne. Le Prince de Schwartzenberg se fit connoître aux autorités Françaises, et leur demanda s'il était besoin d'appeler le secours de ses propres soldats pour pouvoir continuer sa route ; on n'eut garde de répliquer à un pareil argument ; la voiture se remit en chemin, et arriva sans aucun accident remarquable à Genève.

Ici ce n'était plus des Français qui commandaient ; pourtant on aurait pu s'y méprendre : les tracasseries recommencèrent : il n'était plus question d'arrêter la princesse, mais on ne voulait ni lui permettre de séjourner, ni la laisser passer outre ; il était évident qu'on voulait la forcer à rebrousser chemin ; on esperait que sur le sol de la France elle serait plus ouvertement persécutée. Les Génevois, délicats comme les ministres de Paris, n'auraient pas été fâchés de voir exercer par d'autres des vexations qu'eux-mêmes n'osaient se permettre.

Etait-ce bien là des sentimens dignes de ces fièrs républicains : ils avaient des griefs énormes contre l'Empereur, qui avait remis Genève à la France : d'accord, mais en échange de leur indépendance, ne leur avait-il rien donné ? Le pays s'était enrichi, la renommée des savans Gènevois avait grandi, quand ils étaient devenus membres de l'institut de Paris ; la jeunesse Gènevoise avait gagné des décorations et de la gloire sur les champs de bataille ; les fonctionnaires républicains avaient accepté avec joie des titres nobiliaires ; et le département du Léman faisant partie de l'empire Français, était autrement considéré que la république de Genève, le plus insignifiant des états après la république de St. Marin.

Encore une fois, quand même les griefs eussent été réels, était-ce une raison pour se venger de Napoléon sur un membre de sa famille ? Et quel membre choisissait-on encore pour victime ! une femme qui n'avait jamais offensé personne, et qui avait fait du bien à tout ce qui l'avait approché ; ce caractère enchanteur remédia bientôt au mal auquel elle était exposée.

Les tracasseries des autorités Gènevoises se passèrent plus en pourparlers qu'en voies de fait ; et après avoir conversé quelques heures avec Hortense, il était impossible de ne pas l'aimer et se dévouer à elle ; les magistrats, qui avant de la connaître avaient été les plus acharnés à la faire rétrograder, furent honteux d'eux-mêmes et de leur mission quand ils se furent entretenus quelques instans avec la princesse. Ils prirent sur eux de la laisser continuer sa route vers la Savoie, et inventèrent ensuite quelques prétextes d'indulgence ou de négligence pour excuser leur justice.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Arrivée d'Hortense à Aix.—Son Fils lui est ravi par un émissaire de Louis.—Désespoir d'Hortense.—Retour à Genève.—Nouvelle persécution.

Hortense arriva enfin à Aix en Savoie : pour la première fois depuis son départ de Paris elle trouva un accueil amical, les habitans n'avaient pas oublié le séjour que la princesse avait fait parmi eux ; les bienfaits qu'elle avait répandus, l'hôpital qu'elle avait fondé et doté de ses propres deniers. Après avoir traversé tant de pays hostiles, après avoir rencontré tant d'ingrats, Hortense pouvait enfin reposer sa vue sur des êtres paisibles, sur des hommes reconnoissans.

Les autorités de la ville se rendirent les dignes interprètes de l'affection des habitans en traitant la princesse avec les égards dûs à son rang et à son malheur. Elle fut invitée à séjourner à Aix jusqu'à ce que les puissances alliées lui eussent fait savoir où il lui serait permis de se fixer.

Mais il était écrit que désormais son repos serait troublé partout. Ce pays qui s'était d'abord présenté à elle sous un aspect si agréable et si consolant, reprit tout-à-coup la physionomie sombre qu'elle lui avait trouvé après avoir perdu

sa meilleure amie d'une manière si tragique; ce malheur lui fut rappelé par un autre, auquel elle était loin de s'attendre, et dont son cœur souffrit presque aussi cruellement.

Elle fut obligée de se séparer de son fils ainé, un émissaire de son mari vint le lui arracher; Louis Napoléon, ou plutôt l'homme d'affaire qui le représentait, avait repris devant le tribunal de Paris le procès interrompu par les cent jours; le jugement lui donnait le droit de prendre son fils ainé: l'émissaire qui venait d'atteindre Hortense à Aix était muni d'un plein pouvoir exécutable partout: il fallut se soumettre.

Jusqu'ici le malheur avait semblé tremper l'âme d'Hortense; mais la dose qu'elle en pouvait supporter paraissait enfin atteinte; un abattement profond, un entier découragement s'empara d'elle quand elle eut embrassé son fils, et vu partir la voiture qui l'emmenait.

L'existence lui semblait un rêve; souffrir, jouir, partir, rester, être persécutée, respectée, oubliée, tout lui était égal. Elle reçut avec indifférence la réponse des souverains alliés qui lui permettaient d'aller se fixer à Constance. Elle ne donnait aucun ordre pour son départ: il fallut que les personnes de sa suite répétassent en sa présence les insinuations des autorités savoyardes, qu'un plus long séjour de la princesse dans le pays les mettait en fausse position avec le gouvernement. La crainte de désobliger des gens de qui elle avait à se louer, la réveilla enfin de sa léthargie douloureuse.

Elle se remit en route: elle traversait toute la Suisse dans une saison où cette contrée est le plus pittoresque; à chaque instant des scènes riantes ou majestueuses s'offraient à ses yeux; il semblait que ses yeux ne fussent plus artistes, que sa main n'eut jamais manié le pinceau; son imagination elle-même était immobile; et la verdure des vallées, et le bruit des cascades, et les dômes de neige du Mont Blanc, tout était sans effet sur elle; il fallait de nouveaux dangers pour elle ou pour ses enfans pour la tirer de son apathie: ces cruelles excitations ne lui manquèrent pas sur sa route.

Il fallut repasser près de Genève; les gens de la campagne furent moins courtois encore que ceux de la ville. Hortense était allée se reposer quelques instans dans une maison de plaisance qui avait appartenu à sa mère, qui par conséquent lui appartenait maintenant à elle; on eut la barbarie de violer son domicile, et de faire cerner la maison par des soldats; de pareils procédés ne pouvaient annoncer des intentions pures, mais la présence d'esprit et le courage de la princesse déconcertèrent les plans de ses ennemis.

Elle sortit seule, et alla droit aux soldats, se laissa entourer par eux; plusieurs la reconnurent, presque tous étaient d'anciens militaires qui avaient fait partie des armées Françaises; " Vous la voyez," leur dit-elle, " je suis la fille de

l'Impératrice Joséphine, la fille de Napoléon, de celui qui vous a tant aimé, qui vous a fait acquérir tant de gloire! Serait-ce là le tort qu'on m'aurait donné à vos yeux; je ne pourrai jamais le croire. Rassurez, remerciez de ma part les gens qui vous ont envoyés ici; je leur ai une grande obligation, ils m'ont procuré le plaisir de revoir des soldats de mon père, des soldats Français; je suis heureuse de me retrouver encore une fois au milieu de vous."

Chaque geste, chaque parole d'Hortense, produisait un effet magique; aux basses impulsions de la haine et de la vengeance, les soldats Gènevois sentirent graduellement succéder le respect, l'admiration, l'attendrissement; ils tombèrent à genoux, et mouillèrent de leurs pleurs les pieds de celle que peut-être ils venaient assassiner!

Hortense éprouva encore quelques contrariétés et quelques accidens moins dramatiques en traversant le reste de la Suisse; elle atteignit enfin les terres du Grand Duc de Bade, et respira plus en liberté, en se souvenant que ce prince était son proche parent.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Le Grand Duc de Bade refuse de recevoir Hortense dans ses états.—Le Roi de Bavière lui offre un asyle dans les siens.—Séjour d'Hortense à Augsbourg.—Elle y recouvre la tranquillité et presque le bonheur.—Peinture de sa situation par un gentilhomme Français.

Hortense dépêcha un courrier au Duc de Bade pour lui demander la permission de résider dans ses états, c'était par pure politesse qu'elle employait cette formule. Elle se croyait si sure de l'amitié du Grand Duc, qu'elle eut pu se contenter de lui annoncer qu'elle avait choisi le grand duché de Bade pour y fixer son séjour. Quelle fut sa surprise de voir arriver un chambellan, qui s'excusait, dans les termes les plus polis à la vérité, mais enfin qui s'excusait, au nom de son maître, de ne pouvoir permettre à la princesse de résider dans le pays qu'elle avait choisi!

Les petits princes d'Allemagne étaient à cette époque comme les républiques Suisses, aigris contre Napoléon, et se

vengeaient en persécutant sa famille. Quelques uns aussi espéraient, comme les fonctionnaires Français de Dijon, se rendre agréables à leurs supérieurs, en exagérant gratuitement l'inquisition et les mesures de police ; mais il fallait avoir une terrible provision de condescendance envers les grands potentats pour ne pas fléchir la rigueur inquisitoriale même en faveur de ses proches parens. Il est juste de dire qu'il s'est trouvé quelques nobles exceptions parmi ces petits princes. Les hommes courageux, les grandes âmes, ne peuvent pas s'abaisser au rôle d'agent de police, et de tyran subalterne, quelque petite que soit la contrée où ils commandent.

La santé d'Hortense, qui depuis bien long-tems était frêle et chancelante, avait éprouvé de rudes atteintes pendant ce triste pélérinage à la recherche d'un abri. Aux contrariétés, causées par les hommes, était venu se joindre l'inclémence des élémens ; l'hiver avait commencé son règne dans ces régions montagneuses ; non seulement il était urgent de s'arrêter quelque part pour donner à une santé délabrée les soins domestiques, mais encore la fatigue corporelle et morale était portée au point que la princesse ne pouvait plus supporter la route ; heureusement elle touchait enfin au terme de tant d'épreuves.

Le Roi de Bavière venait d'apprendre sa position critique, et il s'empressait de lui offrir asile dans ses états. A la perspective de se voir enfin tranquille, Hortense joignait celle de se trouver dans le voisinage de son frère, et de pouvoir jouir souvent de sa société. Augsbourg fut la ville où elle se fixa.

Elle y était encore en 1819, lorsqu'un gentilhomme Français, qui a publié un voyage dans quelques parties de l'Europe, fut présenté chez elle. Voici dans quels termes il raconte une journée qu'il y passa.

" Après un séjour de plusieurs années en Russie, je rentrais en France en 1819, lorsqu'en m'arrêtant à Augsbourg, j'appris que Mme. la Duchesse de St.-Leu y résidait.

" Elle avait jadis mis en musique quelques-unes de mes romances ; je m'en fis un titre pour solliciter l'honneur de lui être présenté, et sa réponse qu'elle m'envoya aussitôt mit un nouveau prix à la faveur qu'elle m'accordait.

" Je ne la connaissais encore que par sa renommée : quelques officiers de la suite de l'Empereur Alexandre, qui en 1814 accompagnèrent ce monarque à la Malmaison, m'en avaient parlé avec tant d'enthousiasme, qu'aux premiers instans d'entretien il me sembla que je la retrouvais après une longue absence, et que je devais l'obligeance de son accueil aux liens d'une ancienne amitié. Tout en elle est d'accord avec l'expression angélique de ses traits, ses discours, son maintien, la douceur de sa voix, et de son caractère. Ce qu'elle dit d'affectueux est d'autant plus touchant que sa sensibilité

est plus vive; elle anime si bien les tableaux qu'elle décrit, qu'on se croit présent, ou acteur dans la scène; elle a un art magique pour instruire, pour séduire, et cette séduction sans artifice jette dans le cœur des hommes des traces profondes sur lesquelles le tems est sans pouvoir.

" Elle me présenta à sa société particulière, qui se composait de ses deux fils et de leurs gouverneurs, de quelques anciens officiers de sa maison, de deux jeunes amies de son enfance, et de la vivante preuve du plus noble dévouement conjugal, le Comte de Lavalette. La conversation dèvint bientôt générale; on m'interrogea sur l'Ukraine que j'avais long-tems habité, sur la Grèce et la Turquie, que je venais de parcourir; en échange on me parla de la Bavière, de St.-Leu, du Lac de Constance, et peu à peu des événemens dont les détails puisaient leur intérêt même dans la part qu'y avaient prise les narrateurs. A cinq heures on dina: en sortant de table je suivis la Duchesse dans son jardin, et ce fut dans ces courts instans d'une conversation intime que je pus juger que tout le bien qui m'en avait été dit n'était pas exagéré. Quelle profonde sensibilité au souvenir de la perte de sa mère, dans le récit si tragique de la mort de Madame de Broc; mais dès qu'elle parla de ses enfans, de son frère, des arts, de ses amis, sa figure s'anima, et parut réfléchir tout le feu de sa pensée. La bonté de son cœur se peignait sur son visage, et doublait le prix de ses autres qualités. Cependant il était bien difficile, en me détaillant son existence actuelle, de ne pas revenir sur le sujet de sa constante peine, la France. 'Vous retournez dans votre patrie,' me dit elle; et ce mot de patrie s'échappa de son sein avec un profond soupir! Je l'avais à peine connue cette patrie, perdue pour moi, presqu'au berceau, et cependant c'était en courant la retrouver que je comprenais bien toute sa douleur de ne plus la revoir. Elle parla des mesures prises à son égard pour l'en éloigner, avec cette résignation qui se plaint et ne murmure pas. Je ne sus après deux heures d'un tel entretien, ce qu'il fallait admirer davantage de sa raison, de son esprit, ou de son cœur.

" Nous rentrâmes au salon à huit heures: on y servit le thé: 'C'est un usage que j'ai conservé de la Hollande,' me dit la Duchesse; 'mais ne supposez pas,' ajouta-t-elle en rougissant, 'que ce soit pour me rappeler un tems si brillant et déjà si loin. Cette boisson est celle des climats froids, et je n'ai presque pas changé de température.' Plusieurs visites lui vinrent du voisinage, d'autres même de Munich; elle les reçut, et dut être flattée des égards empressés qu'on lui témoignait; ne les devant plus qu'à l'estime, elle pouvait les croire plus sincères que les adulations dont la fatiguait l'intrigue aux cours de St. Cloud ou de La Haie.

" Pendant la soirée, nous parcourûmes une suite d'appartemens, qui contenaient quelques chefs-d'œuvre des peintres des diverses écoles, ainsi qu'une collection d'objets précieux que la succession de sa mère avait beaucoup augmentée ; la plupart de ces brillantes bagatelles se rattachaient à des époques ou à des personnes célèbres. On eut pu nommer son musée, un précis de l'histoire moderne. Plus tard on fit de la musique ; la Duchesse chanta en s'accompagnant avec ce même goût qui l'inspire quand elle compose ; elle venait de terminer cette suite de dessins, si ingénieusement appropriés à ses romances ; comment ne pas louer cet art charmant, qui semble donner une action à la pensée ? Le lendemain je reçus, comme souvenir, ce joli recueil que le tems rendra sans doute plus précieux, quoique j'ose me permettre de le rendre moins rare.

" A minuit je pris congé d'elle, peut-être sans espoir de la revoir jamais ; je m'en éloignai comme de ces fleurs du désert que le voyageur ne respire qu'une fois, mais en tel lieu que le tems, les événemens, ou le sort me conduise, cette journée sera ineffaçablement gravée dans mon cœur comme dans mon souvenir ; car je me plairai à rendre hommage à des grandeurs tombées, quand elles possèdent, comme Hortense, le don du génie naturel, au charme d'une âme tendre."

On voit par cet extrait qu'Hortense avait retrouvé quelques uns des élémens du bonheur : sans être rapproché, son mari était en meilleure intelligence avec elle, et lui avait rendu la faveur la plus capable de toucher et de charmer une mère : son fils ainé. Sa vie coulait doucement au milieu des circonstances les plus faites pour consoler de l'exil, la possession de ses enfans, et un cercle d'amis, dont elle était adorée ; cela vaut mieux que des sujets et des grandeurs, comme la princesse se plait à le répéter souvent.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Voyages d'Hortense à Rome.—Elle fixe son habitation sur les bords du Lac de Constance.—Visites d'Eugène à Hortense.—La Princesse de Leuchtemberg vient passer près d'elle le tems que l'Empereur d'Autriche passe à la cour de Bavière.—Mort d'Eugène.—Chagrin d'Hortense.—Tableau de la situation actuelle de la Duchesse de St.-Leu par une dame Anglaise.

Depuis que les orages politiques sont tout-à-fait calmés, Hortense a pu aller souvent à Rome et revoir la famille de Napoléon ; elle a aussi quitté Augsbourg comme résidence habituelle : elle lui a préféré un château de plaisance situé au bord du Lac de Constance ; c'est dire combien ses environs sont enchanteurs ; combien est admirable la vue dont on y jouit ; il s'appelle Lindau.

C'est là maintenant qu'Hortense passe toute la belle saison.

Son frère Eugène venait l'y voir quelquefois avec la vice-reine d'Italie ; mais une fois entr'autres Hortense eut le plaisir de les garder plus long-tems que de coutume : voici à quelle occasion. L'Empereur d'Autriche avait épousé en troisième noce une princesse de Bavière fille de Maximilien Joseph ; étant venu avec l'impératrice faire une visite à son beau-père, l'étiquette Germanique, qui l'accompagnait partout, dut régler le cérémonial d'après lequel seraient traités tous ses parens : quand vint le tour de sa belle sœur, l'épouse du prince Eugène, il hésita à lui rendre les mêmes honneurs qu'à ses sœurs ; sans doute l'inflexible étiquette a fait changer de la même manière les préséances relatives au rang de sa fille Marie Louise. Depuis qu'elle a été impératrice des Français et reine d'Italie, elle ne doit prendre rang à la cour impériale qu'après la dernière des archiduchesses.

Sitôt que la vice-reine d'Italie eut connaissance des scrupules de son beau-frère François, elle avisa un moyen très simple de le mettre entièrement à son aise, et de s'épargner à elle-même des affronts non mérités. Elle quitta Munich avec son mari, et alla demeurer à Lindau chez sa belle sœur jusqu'au départ de l'Empereur.

L'attachement et l'estime que cette excellente princesse professa toujours pour son mari reçurent quelque tems après une éclatante et dernière preuve dans la douleur qu'elle éprouva en le perdant. Le prince Eugène fut emporté presque

subitement par une attaque d'apoplexie. Cette perte rappela au cœur sensible d'Hortense toutes celles qu'elle avait essuyées déjà. Eugène était si bon, si aimant, si aimé ! accoutumée à le voir toujours près d'elle dans les hivers qu'elle passait à Munich ou à Augsbourg, il eut été trop pénible de ne plus le retrouver : elle songea dès-lors à passer ses hivers ailleurs ; elle alterna entre Rome et Florence, revenant toujours passer la belle saison sur les bords de son lac favori. Ce fut à Rome et à Arrenenberg, ses maisons de campagne, qu'elle reçut une dame Anglaise d'un esprit fort distingué, et qui à notre prière a rassemblé dans les lignes suivantes une partie des impressions recueillies pendant ses visites.

Ce fut sur les bords du lac de Constance que la duchesse de St.-Leu vint former son principal établissement. Là du-moins elle cessait d'être exposée au plus injurieux système d'espionage ; loin du tumulte d'un monde où elle avait régné elle sut se créer une éxistence délicieuse ; elle y passait huit mois de l'année, et les autres à Munich ou Augsbourg. Après la mort du prince Eugène, sa sœur cessa de visiter des lieux qui lui retraçaient de déchirans souvenirs, et ce fut à Rome ou à Florence que dès-lors elle se rendit l'hiver. La belle saison la ramenait à Arrenenberg où plusieurs des objets de son affection s'entendaient pour embellir sa vie, entr'autres la Grande Duchesse de Bade Stéphanie Beauharnais, et Madame Pasquier, autrefois attachée à la cour de Hollande. La duchesse de St.-Leu tient un riche état de maison sans mélange aucun de cette étiquette glaciale entourage ordinaire des grands. Ceux qui demeurent avec elle l'appèlent encore *la reine*, et ses fils *prince Napoléon* ou *Louis*, mais on voit que c'est une habitude que le respect conserve, que l'amitié accepte. Deux dames d'honneur, un écuyer et le gouverneur du plus jeune des princes, composaient la suite de la duchesse. Son domestique est nombreux, et ce n'est que là qu'on retrouve la trace obstinée des prétentions d'un autre tems, rejetées par leur noble maîtresse. Celle qui fut reine, qui fut la fille de Napoléon, la mère de l'héritier de la couronne impériale, l'alliée de vingt rois, a su rentrer dans l'existence commune avec la bonne grâce d'un entier sacrifice.

Une bonté inexprimable préside à l'accueil que les étrangers reçoivent de la Duchesse de St.-Leu, toujours aimable et obligeante, elle est de plus tellement simple qu'elle inspire tout d'abord une confiance qui semblerait n'appartenir qu'aux affections intimes.

Elle sait écouter, elle sait se souvenir, et chaque fois qu'on l'approche il est facile de sentir qu'on a fait un pas plus près de son cœur, un mot sensible prouve qu'elle n'a point oublié ce qui s'est déjà dit, des questions pleines d'intérêt

engagent a en dire davantage; elle parle volontiers des jours brillants de sa prospérité, et alors l'histoire se place si naturellement sur ses lèvres qu'on s'instruit en l'écoutant bien mieux que par la lecture de tant d'ouvrages faux ou exagérés. L'indulgence, l'abnégation de soi-même président à tous ses discours. La reine détronée sait faire la part des circonstances et voir les choses d'assez haut pour que rien ne se place entr'elle et le vrai. De cette impartialité nait une grandeur réelle, préférable mille fois à celle dont elle fut dépouillée à la fleur de son âge.

J'ai été admise dans l'intérieur de la Duchesse de St.-Leu et à la campagne et à Rome. Je l'ai vue s'exaltant en présence des beautés de la nature, ou entourée du faste de la représentation, et jamais je ne l'ai trouvée au dessous d'elle-même, jamais une parole moins élevée, une réflexion moins désintéressée ne sont venues affaiblir l'enthousiasme que m'avait d'abord inspiré son caractère.

Il est impossible de plus et de mieux aimer les arts que la Duchesse de St.-Leu; chacun connait les romances charmantes qu'elle a composées, et que sa voix tendre et pénétrante rend plus touchantes encore; presque toujours elle chante debout accompagnée par une de ses dames, bien qu'elle même sache jouer de la harpe et du piano. La peinture occupe aussi ses loisirs, la miniature, le paysage et les fleurs lui sont également familiers. Elle déclame et joue la comédie à ravir, improvise des rôles de proverbe avec une rare perfection, et je ne connais aucune femme qui fasse mieux tous les ouvrages d'aiguille.

Sans avoir jamais été régulièrement belle, la Duchesse de St.-Leu est très agréable: ses yeux d'un bleu d'azur, sont doux et les plus expressifs du monde; ses cheveux d'un blond clair contrastent avec ses longs cils et ses sourcils d'une couleur foncée, elle a le teint frais et très *uni;* la taille d'une extrême élégance; ses pieds et ses mains sont parfaits; enfin, tout son ensemble est gracieux, elle a la parole brêve, les gestes rapides, les mouvemens souples et balancés, ses habillemens sont riches, elle s'est cependant défait de la plus grande partie de ses pierreries et bijoux; parmi ceux qui lui restent j'ai eu entre les mains l'énorme quantité de chainons de Venise qui ceignait les drapeaux de cette fière république lorsque Napoléon les envoya à Paris, destinant ce beau présent à la jeune Hortense.

[The following little Sketch, by a writer of eminence, presents a memorial so exact, and at the same time so graceful and touching, of the demeanour and habits maintained in privacy by the distinguished lady it seeks to pourtray, that its introduction here (from the New Monthly Magazine) will doubtless be welcomed by the reader. It will be found most pleasingly confirmatory of the impression which the preceding Memoir is calculated to convey.]

In the early part of last summer, I chanced to find at Paris the advertisement of a Swiss retreat, which, for vagrants like myself in search of a few months' repose, struck me as being all in all. There was something picturesque even in the name of it, the Chateau de Wolfsberg; and then it was situated by the comparatively untravelled Lake of Constance, and was the property of an old soldier, who had been chosen from his bravery to command the body-guard of Napoleon, and was married to a *ci-devant dame d'honneur* of the expatriated Hortense. It was just the place, I fancied, to roll upon the grass and hear strange stories till the hot weather was over; in a few days, therefore, I had glided through the green vineyards of France, toiled through the beautiful gloom of the Black Forest, and was standing upon the mountain-top which looked down upon my journey's end. The prospect had none of the abrupt outline and surprising effect which is the general character of Switzerland. It looked like the native land of repose, and its blue undulations, intersected by the distant Lake, and melting into the sun-lighted snow-peaks of the Tyrol, seemed to melt into the heart likewise with a home-giving welcome. The prospect inspired no expectation which was not amply fulfilled. The chateau was not unlike one of our elegant country-houses in England, and looked down upon a slope of a quarter of a mile, which varied from wood to vineyard till it stole into the calm waters, and left the eye to wander with white sails and hunt out little steeples on the opposite coast of Germany. To the right and the left, it was but a moment's walk to be lost amongst nut-grown dells and mazy rivulets; and if you made an adventurous ride of a few hours, you might hear the Tyrolean song of liberty chanted above the clouds.

The lady of the house had lived all her life in courts, and her husband had never before been out of a camp; so that neither the one nor the other had been exposed to the contaminating plague of ordinary English and French society:

they could think other nations nearly as good as their own, could form an opinion without adopting a prejudice, and know how to be polite and attentive without being unnatural and officious. Ramble where I may, I shall never find more interesting amusement than I did in the conversation of this well-sorted pair. The vicissitudes of their lives, keeping pace with those of their patrons, had brought them, it seemed, into contact with all the interesting people in the world, and I contrived to pick up in my idleness a fund of biographical knowledge, which it is odds if I could have collected from books by hard study. The cause for such unlikely persons for a life of seclusion being in this retired situation was a praiseworthy fidelity to Hortense, the Duchess of St.-Leu, who had a house not far distant, and their reason for establishing a home for stray travellers was that of having overlooked, in their zeal, the inconveniences of one some twenty times too big for themselves.

There were, in addition to this society, two or three young French women, who had been brought up in the same school with Madame, and were making a temporary residence at the chateau from the same motive. I shall never forget the romantic pleasure which I used to derive from scrambling about the woods with this light-hearted company, —the mirthful screams with which they surmounted their petty perils, and the horror with which one slipped into the rivulet, or another was caught in a bramble. Then we had a stud of docile ponies, belonging to the establishment, which we used to canter to a stand-still, and then we used to finish the day by gliding over the placid lake, and singing and sentimentalizing by the light of the stars.

In these little voyages we used frequently to pass beneath the calm and unpretending abode of the Ex-queen of Holland. It was situated half-way up a green hill, well wooded with ornamental timber, through which it afforded a partial peep, just sufficient to remind my companions of their favourite theme of conversation. The affectionate veneration with which they described their former patroness as living a life of content and simple enjoyment, under banishment from her native country, and the calumny of a world with which she had reason to be tired, inspired me with a wish to be presented to her. It was, however, rather difficult of accomplishment. There was no pride in her, it was said, beyond the dignity of a superior mind, but this had obtained such an influence over those about her, that she was no less a queen in her retirement than when she had really possessed the power. All, therefore, that my friends could promise me was to let it drop that there was a stranger in the neighbourhood, leaving it to Hortense's knowledge of the interest attached to her to suggest the meaning of such information.

Meantime I was taught every day something more interesting respecting her. The fortune which she had been enabled to save from the wreck of her family, was devoted mainly to the service of those of its followers who had been less successful; her house was the rendez-vous of talent, whatever might be its description; and her powers of rivalling it were not inferior to her taste and generosity in its patronage.

She had staying with her at the time, besides her two *dames de compagnie*, with her younger son and his tutor, the poet Casimir Delavigne, his brother, who is also a distinguished dramatist, and other friends whose tastes lay in the same way. Amongst other amusements, therefore, it was determined to get up a theatre, with a variety of little Vaudeville pieces, that all in turns might have characters to their liking. One of my rambling companions, a black-eyed piece of witchcraft, whom Nature had made for nothing but sportive idleness, was to play a part, and consequently the affairs of the green-room possessed a double interest for me. I used to walk with her through the vineyards to her rehearsals, and approach as near the house as I could, in the hope of being asked in. I could never contrive to be seen, however, and was obliged to lie down under a tree, or catch fish in the lake, till my little friend was ready to return. At last, in spite of having been described as *très distingué*, in my own country, for something or other which could not exactly be remembered, I began to give up all hope of an introduction, when, one fine evening, as we were all distributed about the lawn in little groups (for our party had been increased by several errant English), there was an alarm that Hortense was coming to visit Madame. As I saw her winding slowly up the hill, with all her company in three little summer-carriages, the elegance of the cavalcade, in scenes where elegance was so rare, was exceedingly striking; and I could not help thinking that she meditated a call of ceremony upon the stranger part of our community. I was well pleased to find my surmise correct.

The appearance of Hortense was such as could not fail of exciting admiration and kind feeling. Her countenance was full of talent, blended with the mild expression of a perfect gentlewoman; and her figure, though not beyond the middle height, was of a mould altogether majestic. She lamented that she had not sooner known the purposed length of our stay in that part of Switzerland, as, having conceived that we were merely passing a few days, she had been unwilling to occupy our time; she then spoke of her regret at not being able to entertain us according to her wishes; and finally told us that she had in agitation some little theatricals, which, if we could bear with such trifles, we should do her pleasure in attending. All this was said with a simple and winning elegance, which made one's heart ache, not

so much for her banishment, as for the taste of the epicurean old gentleman who banished her. And yet, if he had really surmised that she was guilty of plotting the return of his great rival, he was not altogether without excuse. The seductions of such a traitress might possibly have unloyalized his whole court.

At last the evening of the play arrived, and I really got beyond the gate of Hortense's abode. It was a favourite bijou, upon which no taste had been spared. All that terraces and trellice-work and woodbines and exotics could do was seen in perfection. And then the views which were in some places afforded through the woods, and in others, by their rapid descent, carried over them, were broken in a manner which rendered them doubly beautiful. From one peep you caught the small vine-clad island of Reichnau, with its cottage gleams trembling upon the twilighted lake. From another you had a noble reach of the blue Rhine going forth from its brief resting.place to battle its way down the falls of Schaffhausen, and beyond it the eye reposed upon the tender outline of the Black Forest melting warmly in the West. In a third direction you saw the vapoury steeples of Constance apparently sinking in the waters which almost surrounded them, and far away you distinguished the little coast villages, like fading constellations, glimmering fainter and fainter, till land and lake and sky were blended together in obscurity.

When I entered, I found the suite of three or four small rooms filled with company, but Hortense was engaged in her theatre. The walls of the principal apartment were ornamented with pictures, amongst which I was shown an exceedingly interesting full-length portrait of Joséphine. She was a pale, graceful woman, full of melancholy expression, and reclining in a corresponding attitude upon a bank overshadowed by a sombre shrubbery. I should imagine (for I forgot to inquire) from the sadness which pervaded the picture, that it must have been painted after its hardly-used original had ceded her honours to her husband's unfeeling views of policy, and had been taught by solitude and sorrow the true value of human greatness. The sentiment of resignation was so well expressed, so tender and so touching, with such a delicious absence of the usual melodramatic style of the French school, that the sight of it was quite a lesson in philosophy. In the next room I found more pictures and a few busts, amongst the latter of which was one of Lord Byron, with whose works I afterwards found the Duchess to be perfectly familiar, for, though I never heard her attempt to speak English, she was able to read it with facility. Upon a pedestal in the midst of a saloon beyond, two sides of which were open to the precipitous landscape, was Joséphine again—a piece of breathing marble which seemed to advance through the dim twilight like a spirit. There was an increased interest in this duplicate proof of Hortense's

attachment to her unfortunate mother, for it afforded an opportunity of ascertaining the strength of the resemblance in each by comparing them together. They were much alike, and both proved the original to have been an admirable subject for the artist; as good a subject, indeed, as her history, which presents situations of simple dignity, more affecting, perhaps, than any thing of their class in modern days. I thought of Joséphine, when Napoleon placed the crown upon her head in the presence of countless myriads, who were content to be her slaves—the humility with which she is said to have knelt before him to receive her honours—the pride of heart which he confessed himself to have felt when he hailed her as an empress:—then what a contrast to behold the pair in their domestic privacy; the husband confusedly seeking to unveil his purpose in words which might wound the least, and the meek wife fainting under the intelligence that her days were to be ended in unmerited mortification and divorce. Was it, I thought, to be attributed to an unexpressed resentment of this treatment of her mother, that the house of Hortense exhibited not a vestige of Napoleon, nor, with the exception of her children, of any one of his race? The fact was singular, and considering her love for the fine arts, and particularly for the portraits of those whom she valued, could not have been without a reason. The one which struck me might not have been correct, but, if it was so, it was surely neither devoid of greatness nor of tenderness.

In turning my eyes from the statue, the first thing that caught them was the house of Prince Eugène, built by him at a short distance, that he might share the solitude of his exiled sister, but which he never lived to inhabit. Here was another powerful claim to sympathy. She retires from a capricious world to make the best of it in the society of an affectionate brother; and Fate, as though it took the part of her enemies, dries up this source of consolation likewise. Surely, I thought, there must be something extraordinary in this woman, who can retaliate the crosses of Fortune, and make herself happy in spite of them. Was it incapability of feeling? Her attachment to those who had suffered in common with her, was a proof that she possessed feeling in no ordinary degree. Was it a dignity of endurance which the mass of human kind were not able to understand, because it was so far above them? If so, how pitiful was the triumph of those who outraged the memory she had left behind her, like the mantle on the horns of the beast, to be buffeted by blind and impotent malice!

I was drawn from my reverie by perceiving that the company in the other rooms was making a movement towards

the theatre, which was formed in a building at a short distance from the house. It did infinite credit to the amateur artists, and was filled according to its deserts; for, to use the orthodox phrase, there was not even standing room. There must have been a gathering of the clans for leagues around, to produce so many pair of baronial whiskers; for the town of Constance, like all towns which have fallen under the Austrian dominion, was ruined and depopulated, as if the plague had been in it, and had scarcely a grandee to boast of.

The first piece represented was a scrap of sentimentality called "L'Epreuve d'Amour;" in which the hero recommends to his mistress a variety of lovers by way of trying her attachment to him, and eventually, being satisfied by the ordeal, proposes himself. The heroine was played by the duchess, and in a manner which made me speedily forget that it was the duchess, and not the actress, that I came to see. She had, indeed, a natural cast of melancholy, and a natural grace which rendered her little task no difficulty. Even when she was not speaking, one would have said that the stage had been her exclusive study; and the silent tremour with which she returned her hard-hearted lover's picture, is associated with some of my choicest theatrical recollections. I regret that I have not the means of giving a few extracts from this dramaticle, for, whether from the habit which we have of thinking things good which have only been well said, or whether it really possessed intrinsic merit, I am inclined to think that it had something in it which would improve the breed of English farces amazingly. It certainly is a matter of congratulation that we have emerged from the whining days of Cumberland and his imitators: but still there is a field of simple and ever interesting Nature, which might spring up most becomingly between the territories of broad grins and bloody daggers. It would give a character of literature to what is now considered an achievement only fit for those who can do nothing else, and might, perhaps, be a stepping-stone towards Comedy herself, in all the pride of her five acts.

The next representation was of a brilliant bagatelle, entitled "Le Coiffeur." Before the curtain was drawn up I could not help feeling nervous for my little friend, who was to exhibit the result of three weeks' palpitating anxiety, and some thirty miles travelling to rehearsals, in the principal female character. She was cruelly afraid at first, and looked as if she had not quite made up her mind whether she was most ashamed to act her part or to run away. She, however, soon became aware that she was thought bewitching, and played with a spirit, which not only won the heart of the young barber, but sundry others with which she had no business. For my own part, having had a bitter quarrel

with her, in consequence of her insisting that Sir Hudson Lowe had poisoned Buonaparte, I found it absolutely necessary to humble myself and beg pardon.

After the play, we returned to the house, and found preparations made for dancing, which began with a waltz. I was told that some of the Germans performed their evolutions to perfection, but I cannot say that I admired this accomplishment so much in its native land, even as I did in England. It seemed that, to excel, it was necessary, in lieu of the swimming, and now and then not ungraceful motion of my esteemed countrywomen, to spin round like a tee-totum, with a wriggling sort of a hop, as if one leg were shorter than the other. I made a few unsuccessful attempts to distinguish myself, but was at last obliged to give in, for fear I should tear my partner to rags in the vain endeavour to keep step. By degrees, the folks grew giddy and made way for a quadrille, of which my previous failure rendered me rather shy. The *otium cum dignitate* which I had promised myself, was not, however, to be enjoyed, for I was presently brought out of my corner by a highly flattering but somewhat appalling invitation to stand up with the Duchess. I was in fact the only Englishman of our party who had ventured to contend for honour upon the fantastic toe, and was invited, I imagine, partly in sport, and partly from complaisance to my nation. As luck would have it, I represented my tribe without causing any particular accident, and, indeed, with considerable success, for a young Frenchman assured me that I really danced very well—that was to say, not *very* well—not so well as a Frenchman, but *quite well enough to please myself.* I was not, however, inclined to break a lance with him, for he allowed the dancing of the Duchess to be quite good enough *to please other people.* There was an absence of every thing French from it. It was a pastime and not a study with her; and she moved with the freedom of youth, tempered with the dignity that became the matron. This unpretending and spontaneous grace of nature has always struck me as being the only beauty of dancing in private society, and certainly it is a beauty irresistible. It is, in fact, a pantomimic display of the mind, and as such is as decidedly above the doctrine of professors as it is in opposition to it.

In the intervals between the dances there was some singing, to the accompaniment of the piano. Here again Hortense was perfectly at home. She sang several songs, of which I afterwards found her to be the unacknowledged composer, and to which the reader has often listened with delight, with a feeling which, like her dancing, could never have been taught. Amongst these was the beautiful air of " Partant pour la Syrie," which will be a fair guarantee

that I do not say too much for the rest. There were afterwards some well-bred endeavours to find a few English songs, which I am happy to say were unsuccessful. The French cannot understand our music, for it is altogether the note of another species of bird. Moore and our other distinguished composers have made no progress in proportion to their merits, and, in a hap-hazard meeting with one of our national performances, it is odds but we have reason to be ashamed of it.

By this time the hour was getting late, and, as the company began to thin, the remainder were dispersed in little parties round the various tables of drawing-books and works of *belles-lettres*. I chanced to place my hand upon a splendid album, and had the farther good fortune to seat myself beside a beautiful young *dame de compagnie* of the Duchess, who gave me the history of all the treasures I found therein. Whatever I found most remarkable, was still the work of Hortense. Of a series of small portraits, sketched by her in colour, the likeness of those of which I had seen the subjects, would have struck me, though turned upside down. She had the same power and the same affectionate feeling for fixing the remembrance of places likewise. The landscapes which she had loved in forbidden France, even the apartments which she had inhabited, were executed in a manner that put to shame the best amateur performances I had ever seen. There was a minute attention to fidelity in them too, which a recollection of her present circumstances could not fail to bring home to the spectator's heart. There were, besides the labours of the Duchess, numerous admirable sketches by some of the best artists in France. I recollect one in particular of a scene in which her taste for the picturesque and the melancholy must have been completely gratified. She was sitting amongst the ruins of Rome by moonlight; a party of friends reclining gracefully around her, and the poet Delavigne in front reciting a tragedy. In most people this situation would have been smiled at as somewhat romantic, but in Hortense it was perfectly in keeping. Ruin and tragedy had been too busy with her to let her seem out of place amongst them.

I know not when my interest would have cooled in this mansion of taste and talent. Towards morning I was obliged to take my leave, and I doubt if there was an individual who returned home by that bright moonlight without feeling that Hortense had been born some century and a half too late. For an age of bigots and turn-coats, she indeed seemed unsuited; in that of true poesy and trusty cavaliers, she would have been the subject of the best rhymes and rencontres in romantic France.

After this I saw her frequently both at her own house and at Wolfsberg, and I never found any thing to destroy the impression which I received on my introduction. Independently of the interest attached to herself, she had always in her company some person who had made a noise in the world, and had become an object of curiosity—one while a distinguished painter or poet, and one while a battered soldier, who preferred resting in retirement, to the imputation of changing his politics for advancement; then a grand duke or duchess, who had undergone, perhaps, as many vicissitudes as herself; and finally, the widow of the unfortunate Marshal Ney. There was something in the last of these characters, particularly when associated with Hortense, more interesting than all the others. She was a handsome, but grave and silent woman, and still clad in mourning for her husband, whose death, so connected with the banishment of the Duchess, could not fail to render them deeply sympathetic in each other's fortunes. What a melancholy comparison of retrospections, I used to think, must these two have made when none were by to listen to them! What late discoveries of the imperfection of plots (if indeed they were ever consulted in any) which could only succeed enough to render the situations of those who formed them worse than before! What anxious casuistry upon the justice of history as to events which are mysterious even to the age existing!

The amusements provided for all this company consisted of such as I have mentioned, expeditions to various beautiful spots in the neighbourhood, and music-parties on the water. The last of these used sometimes to have a peculiarly romantic effect; for, on *fête-days*, the young peasant-girls, all glittering in their golden-tinsel bonnets, would push off with their sweethearts, like mad things, in whatever boats they could find upon the beach. I have seen them paddling their little fleet round the Duchess's boat with all the curiosity of savages about a man-of-war, and filling up the intervals of softer music with a yell, which, provided you heard it a mile off, was harmonious in the extreme!

For the gentlemen there was likewise the *chasse*, at which they killed their time pleasantly enough, if they killed nothing else; for, to confess the truth, I am grievously of opinion that the French are but cockney sportsmen, and the Germans no better. I witnessed a *chasse* in the neighbourhood, which had well nigh put an end to my dancing *even well enough to please myself*. Our party, as was usual there, consisted of somewhere between twenty and thirty shooters, who, with their prodigious game-bags strapped behind and before, looked exactly like old clothesmen. There was likewise a regiment of little hideous boys, dressed in cocked hats, and looking as grotesque as the devils in

Der Freischutz. This corps of flibbertigibbits was marshalled into the farther end of a wood, to howl German and tinkle bells through it, till the game was frightened into fits. In the mean time, the gunners had stationed themselves at intervals along the other three sides, each commanding a little narrow path-way, so that, when an unfortunate roebuck came skeltering down, he might fire in his face and send him back to be terrified by somebody else. There happened to be plenty of game, so that, when the howling began, the guns went as merrily as crackers on the 5th of November. In the midst of the bustle a poor hare was making the best of her way close by me, and, my next neighbour providing against the possibility of being too late by banging off both barrels before he saw her, I had the satisfaction of perceiving that she got clear off. My fellow-sportsman, however, who was an old soldier, and thought no more of a fowling-piece than he did of a pop-gun, was determined to lose no credit for his dexterity—"*Voilà, Monsieur*," he shouted, "*voilà un joli coup! j'ai tiré entre vos jambes sans vous toucher!*"

When the *mêlée* was over, we made search for the killed and wounded, the sum-total of which was one of our *chasseurs*, who was indeed piteously peppered.

At length the time arrived for me to bid adieu to Switzerland. It was arranged that I should set out for Italy with a small party of my Wolfsberg friends; and, an evening or two before we departed, we paid a leave-taking visit to the Duchess. She expressed much polite regret at our intention, and gave us a cordial invitation to renew our acquaintance with her, in the winter, at Rome. Her care indeed to leave a good impression of her friendly disposition upon our minds was exceedingly gratifying. She professed to take an interest in the plans which each of us had formed, and, where her experience qualified her, gave us instructions for our travels. Her descriptions of the places and circumstances of her own, were given in a manner which convinced me that I had only seen the surface of a mind, which, with more intimate knowledge, grew more and more rich. She spoke of the beauties of nature with a quiet enthusiasm, which was pure poetry, and touched upon character and literature with all the power, but without the venom of the accomplished critic. If Hortense should ever occupy her leisure hours by writing her memoirs, they would form one of the most interesting works of the age.

When we rose to depart, the night being fine, she volunteered to walk part of the way home with us. She came about a quarter of a mile, to where she could command an uninterrupted view of the lake, above which the

moon was just then rising—a huge red orb, which shot a burning column to her feet,—" I will now bid you adieu," she said; and we left her to the calm contemplation of grandeur which could not fade, and enjoyments which could not betray.

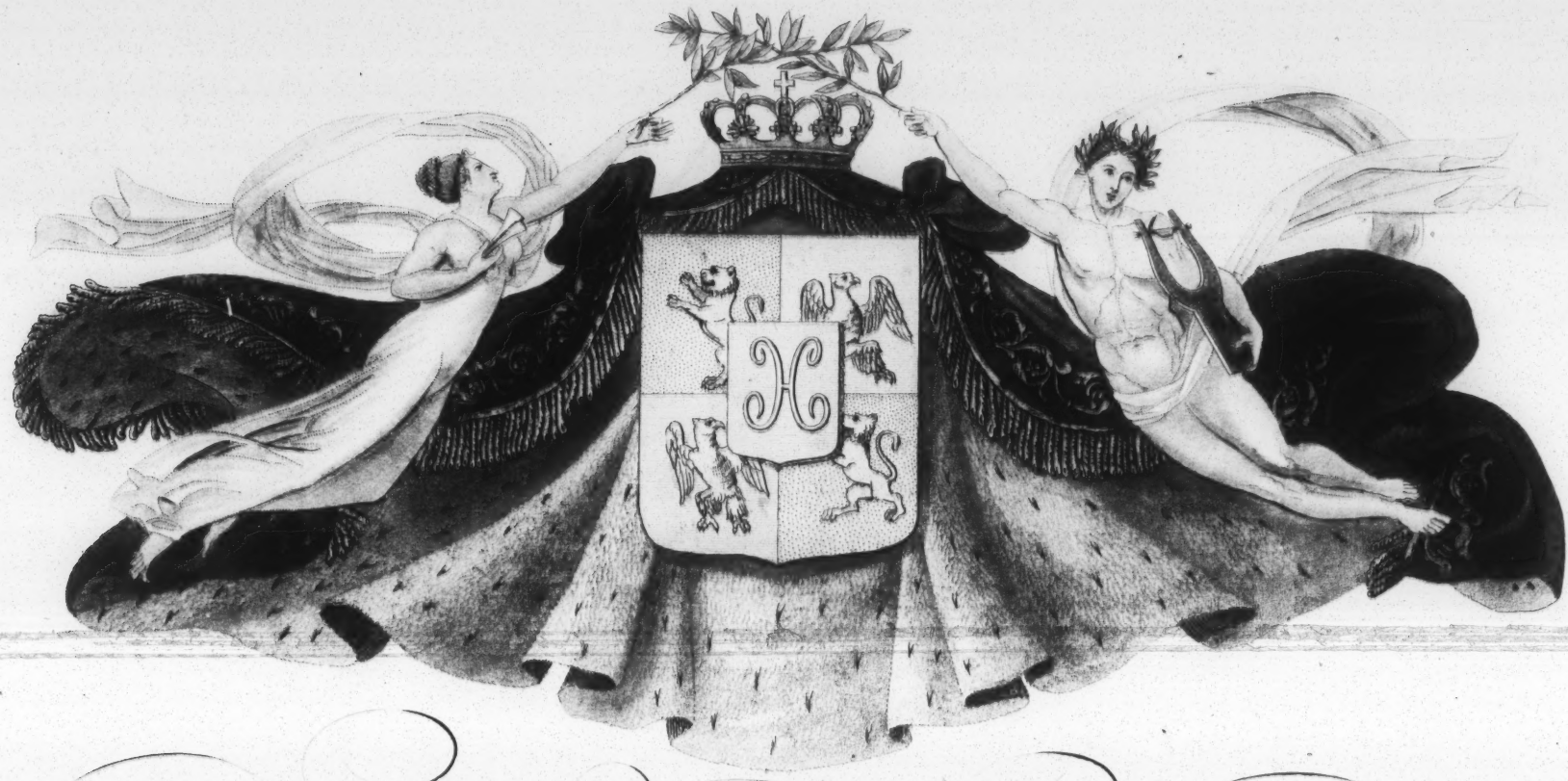
This was the last I saw, and perhaps shall ever see, of the accomplished Hortense; but I shall always remember my brief acquaintance with her as a dip into days which gave her country the character of being the most polished of nations.

FINIS.

De l'Imprimerie de Cox et Fils, Great Queen Street,
Lincoln's-Inn Fields.

ERRATA.

page	ligne				
9	7	—	superflu	*lisez*	superflus.
19	23	—	adouc issait	—	adoucissait.
20	3	—	males	—	mâles.
28	7	—	sante	—	santé.
35	10	—	leur	—	leurs.
36	11	—	annonca	—	annoncèrent.
40	11	—	suivit	—	suivirent.
42	15	—	exécuté	—	exécutée.
44	9	—	du roc	—	Duroc.
44	17	—	Josépihne	—	Joséphine.
57	14	—	cxotiques	—	exotiques.
69			96	—	69
69	26	—	La Haie	—	La Haye.
70	19	—	possèdent	—	joignent.



Romances

MISES EN MUSIQUE,

par

Hortense Duchesse de Saint-Leu

EX-REINE DE HOLLANDE.

London Published as the Act directs by Dobbs & Co Soho Square and New Bridge Street for the Proprietors.

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE ADRESSÉE PAR Mme LA DUCHESSE DE SAINT-LEU
AU COMTE DE LA GARDE.

J'ai Mille remercimens à vous faire, Monsieur
pour les charmantes romances que vous m'avez
envoyées, j'en avois déjà mises en musique
quelques-unes que le hasard m'avoit procurées.
mais j'en ignorois l'auteur, je suis très aise de
le connoître et de lui dire combien je suis
touchée partout de la manière aimable dont il
s'est occupé de me faire ce charmant accueil.
J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos deux autres
ouvrages, ils montrent un talent que j'ai su
apprécier quoique femme, parceque ce qui est
bien écrit est toujours à notre portée.
Je joins à ma lettre un livre de mes romances
que je vous prie d'accepter comme souvenir de moi.
Je désire qu'il vous prouve le plaisir que
j'ai eu à recevoir les vôtres, et les sentimens
d'estime et de considération que je vous porte.

Augsbourg, ce 14 avril 1819 Hortense.

Le beau Dunois.

Mouvement de Marche.

Chant.

N° 1.

Piano.

Partant pour la Sy - ri - - - e, le jeune et beau Du - nois ve - nait prier Ma -

ri - e de bénir ses exploits fai - tes Reine immor - tel - le lui dit il en par - tant, qu'ai - mé de la plus bel - le je sois le plus vaillant.

cres. F FF

2e.

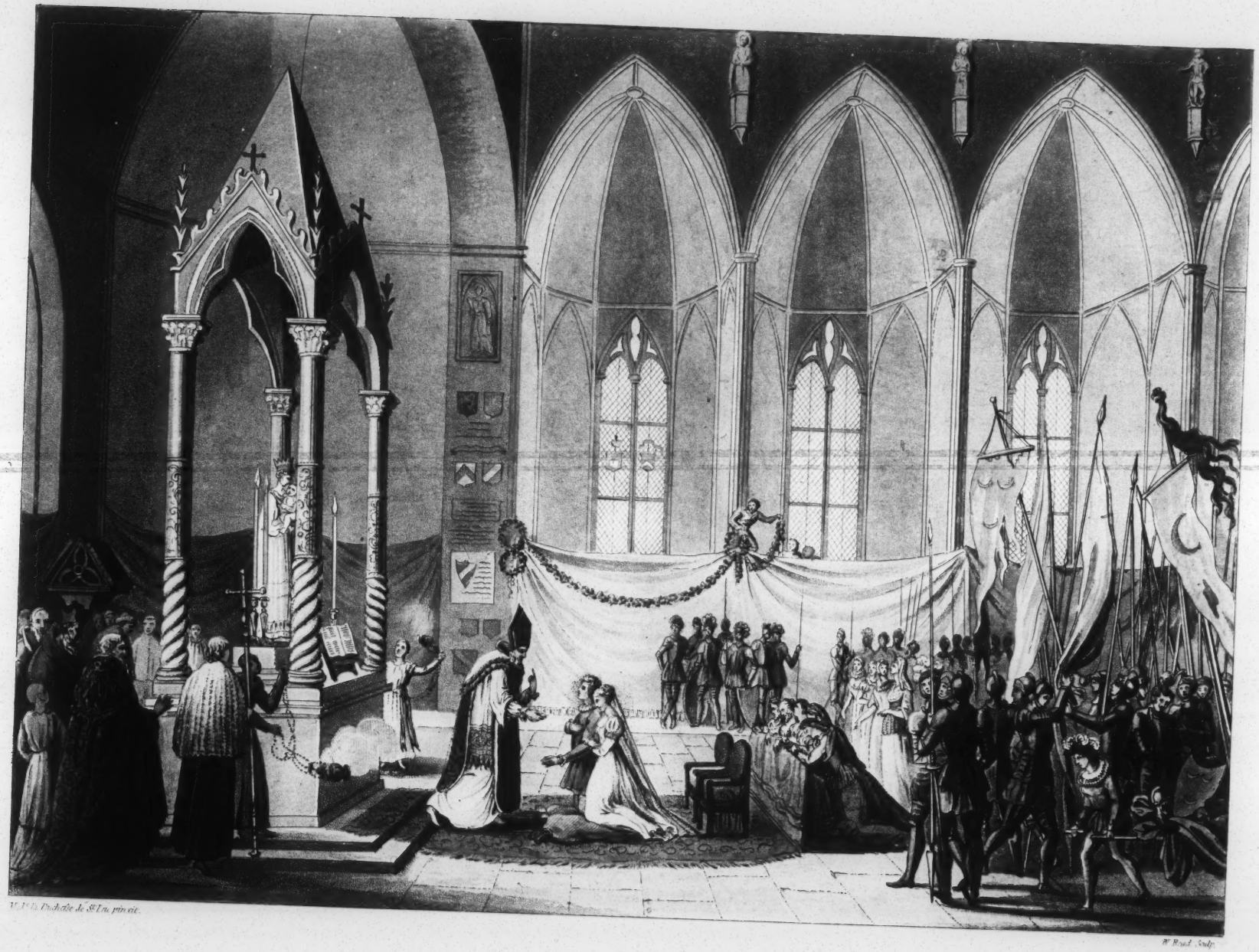
Il écrit sur la pierre,
Le serment de l'honneur;
Et va suivre à la guerre,
Le comte, son Seigneur.
Au noble vœu fidelle
Il crie en combattant:
Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant.

3e.

On lui doit la victoire
Dunois, dit le Seigneur;
Puisque tu fais ma gloire,
Je ferai ton bonheur.
De ma fille Isabelle
Sois l'époux à l'instant,
Car, elle est la plus belle,
Et toi, le plus vaillant.

4e.

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie,
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle,
Disait en les voyant:
Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant.



W. Hall Duchesse de St Leu pinxit.

W. Read Sculp.

Complainte d'Heloise au Paraclet.

Larghetto.

Chant.

Nº 2.

Piano.

De ma triste desti-né-e, ô Dieux a-brégez le cours.

cres.

faites que cette journé-e soit le der-nier de mes jours. cou-pable autant que vic-ti-me par ju-re-s chaque ser-ment je

fz. P

me re-pens de mon cri-me et re-gret-te mon a-mant. et re-gret-te mon a-mant.

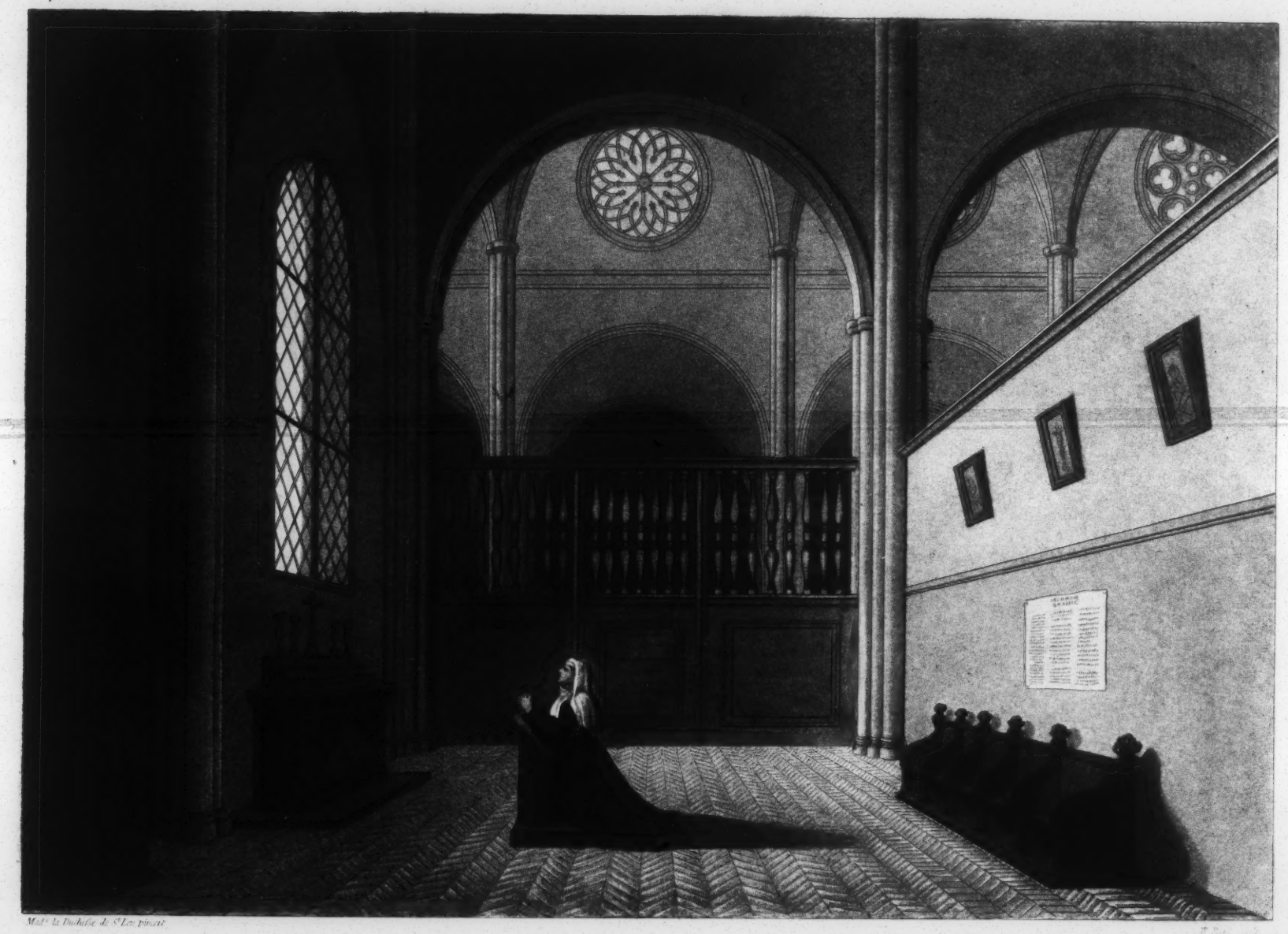
cres. F P fz. P fz. fz. PP

2e

La nuit, sous la voûte sombre
De ce paisible séjour
Je crois entendre dans l'ombre
Soupirer le nom d'amour;
Errante dans les ténèbres,
Je suis cet accent trompeur;
Bientôt les cloches funèbres,
Me rendent à ma douleur.

3e

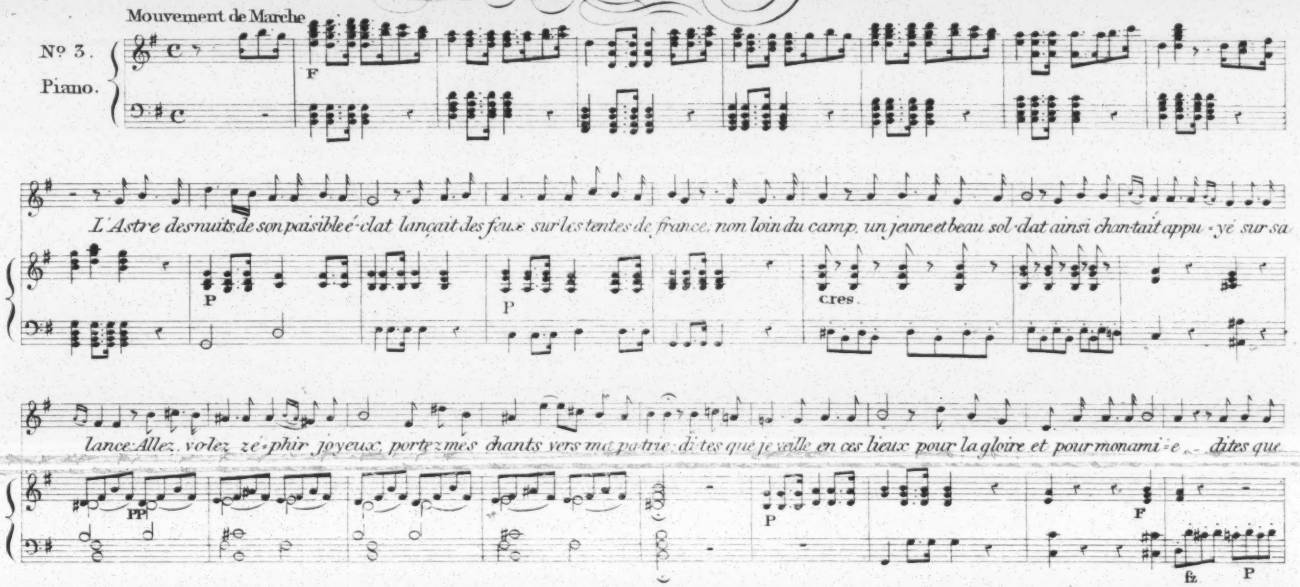
Ô toi que mon trouble offense
Et qu'irritent mes accents,
Daigne accomplir ta vengeance,
Punis-moi de mes tourmens:
Je désire vivre encore,
Et je déteste le jour;
Termine, ô Dieu que j'implore,
Ou ma vie ou mon amour.



Mad.e la Duchesse de St Leu pinxit

COMPLAINTE D'HELOISE AU PARACLET.

La Sentinelle.

Mouvement de Marche

2e

A la lueur des feux des ennemis
La sentinelle est placée en silence:
Mais le français, pour abréger les nuits,
Chante appuyé sur le fer de sa lance:
Allez, volez, zéphir joyeux,
Portez mes chants dans ma patrie,
Dites que je veille en ces lieux, } bis.
Pour la gloire et pour mon amie. }

3e

L'Astre du jour amène les combats,
Demain il faut signaler sa vaillance:
Dans la victoire on trouve le trépas,
Mais si je meurs à côté de ma lance
Allez encor joyeux zéphir,
Allez, volez dans ma patrie
Dire que mon dernier soupir } bis.
Fut pour la gloire et mon amie. }

Lith.d de Maulle de St Lu pinxit

W. Read. Sculp

LA SENTINELLE.

L'Attente.

Chant.

Nº 4.

Piano.

Moderato.

En soupi-rant j'ai vu naître l'au-ro - - re, en soupi-rant je vois venir le soir : plus lente-ment il va couler en-co-re, ce soir, hé-las ! je ne dois pas te voir.

cres.

2e

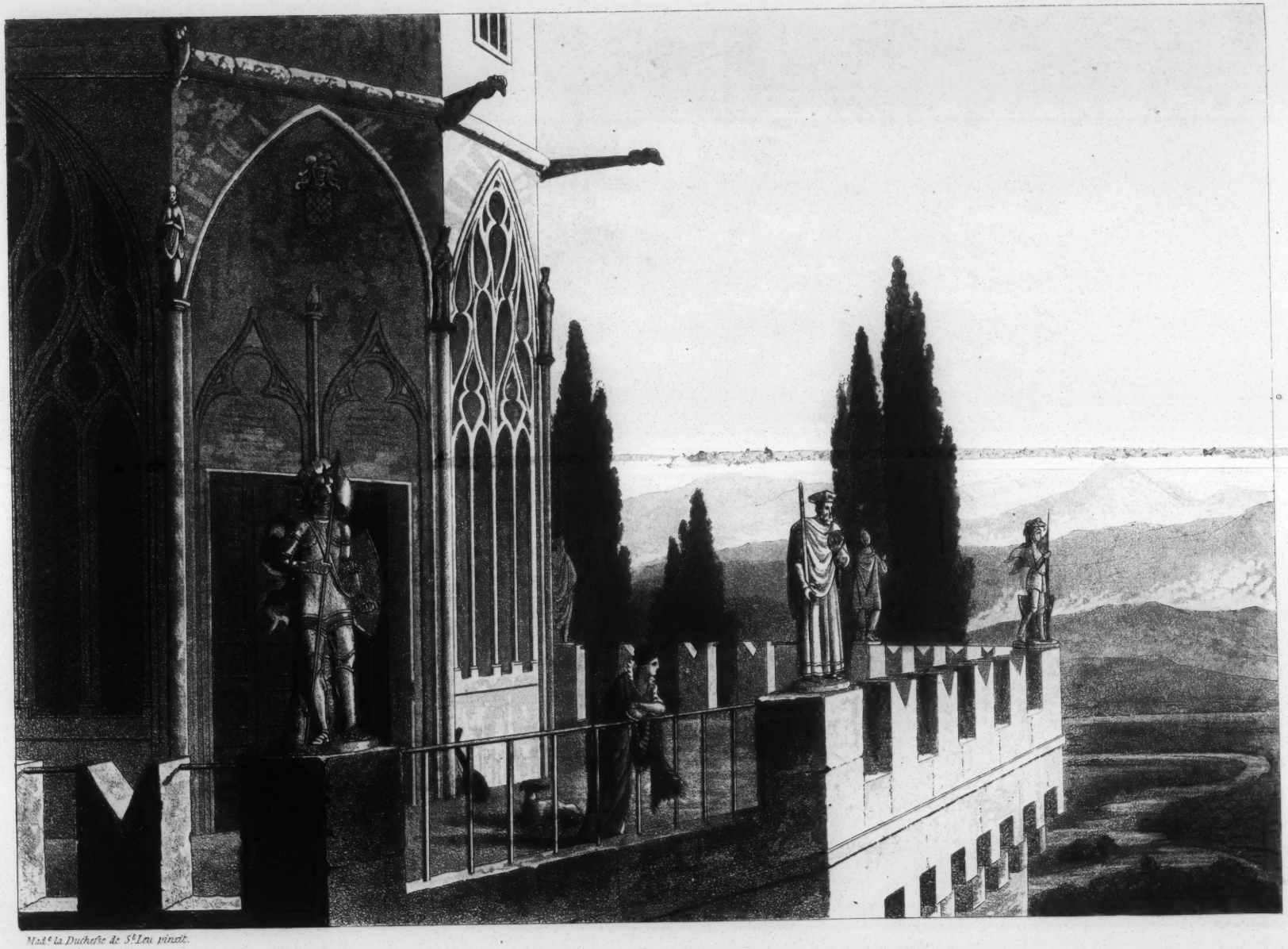
Pendant le cours de la longue journée
Mon cœur ne bat de plaisir, ni d'espoir:
Hors le desir de la voir terminée,
Tout m'est égal, je ne dois pas te voir.

3e

La nuit s'avance, et Diane amoureuse
D'Endimion descend combler l'espoir.
Ô mon ami! Diane est trop heureuse
Pour avancer l'heure où je dois te voir.

4e

Heureux demain! si Vénus que j'implore
D'un cœur brûlant descend combler l'espoir;
Heureux demain! empresse-toi d'éclore,
Ô mon ami, demain, je dois te voir.



Mad.e la Duchesse de St Leu pinxit.

Le bon Chevalier

Moderato.

Chant.

N.° 5.

Piano.

FF

P

Re-po-sez -

vous, bon Cheva-lier, laissez-là votre ar-mu-re, venez près de notre foyer, conter quelque aven-tu-re: Chate-laine, de tout mon cœur, mais las! je

ne sais quine his-toi-re, c'est celle que dans ma mé-moire gravent la-mour et la dou-leur.

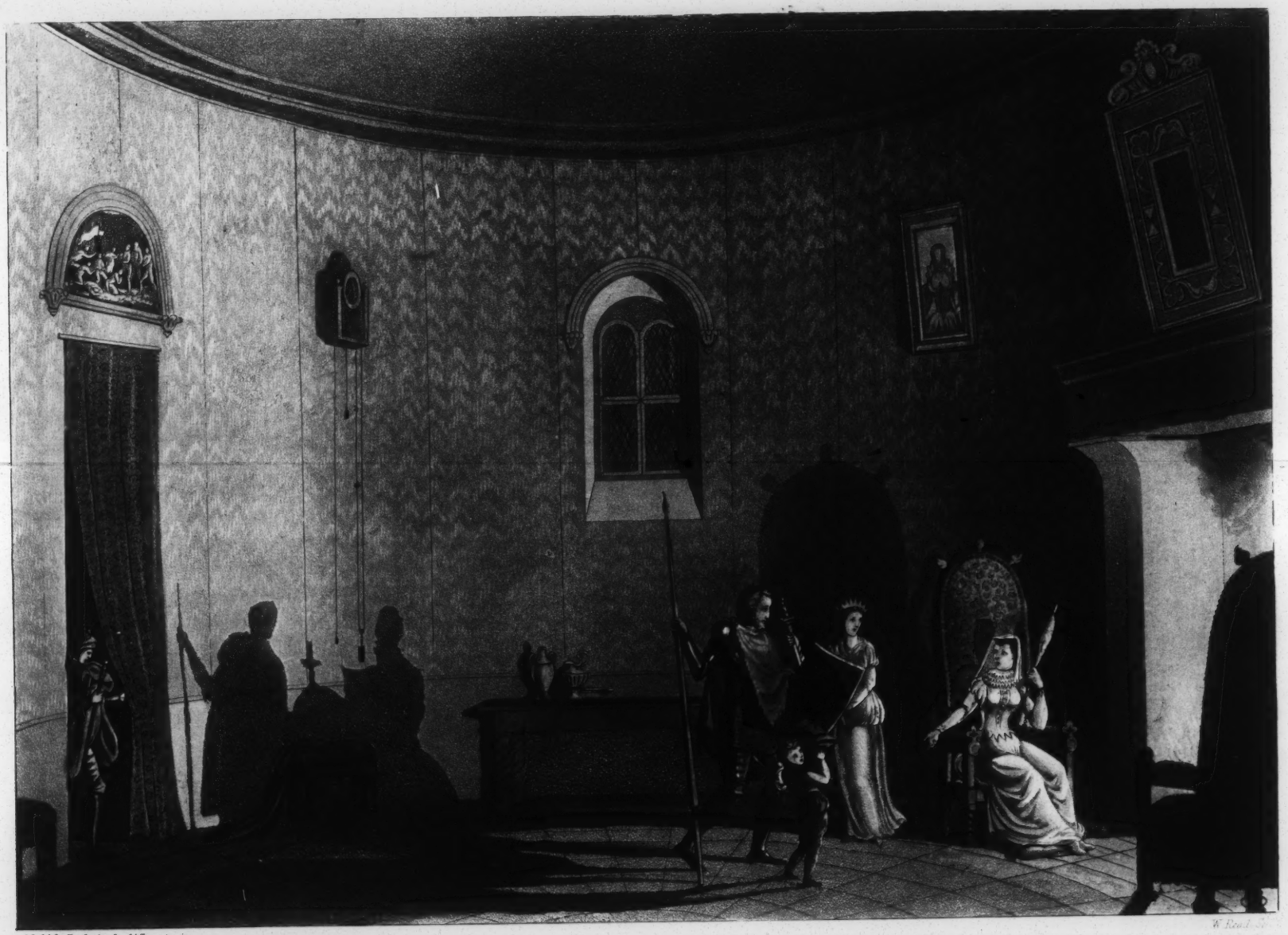
fz > P fz > P FF

2.e

Bon chevalier, quoi c'est l'amour
Qui cause votre peine?
Pourquoi donc fuyez vous la cour
De votre souveraine?
„C'est elle qui fait mon tourment,
„Hélas! j'osai brûler pour elle,
„Et toujours lui serai fidèle
„Comme sujet et comme amant.

3.e

„Un Prince est devenu l'époux
„De celle que j'adore:
„En perdant l'espoir le plus doux,
„Je la chéris encore,
„Dans les combats, je vais servir
„L'objet de ma flamme éternelle;
„Si je ne puis vivre pour elle,
„Pour elle, au moins, je veux mourir.



Mad.e la Duchesse de St. Leu pinxit.

W. Read sc.

Y

L'Heureuse Solitude

Chant.

Nº 6.

Piano.

Andantino.

Je possède un ré-duit obs-cur au fond d'un verd bo-ca-

ge, près de là, coule à flots d'a-zur le ruisseau le plus pur: un chê-ne au verd feuil-la-ge, me prêtant son om-bra-ge, me

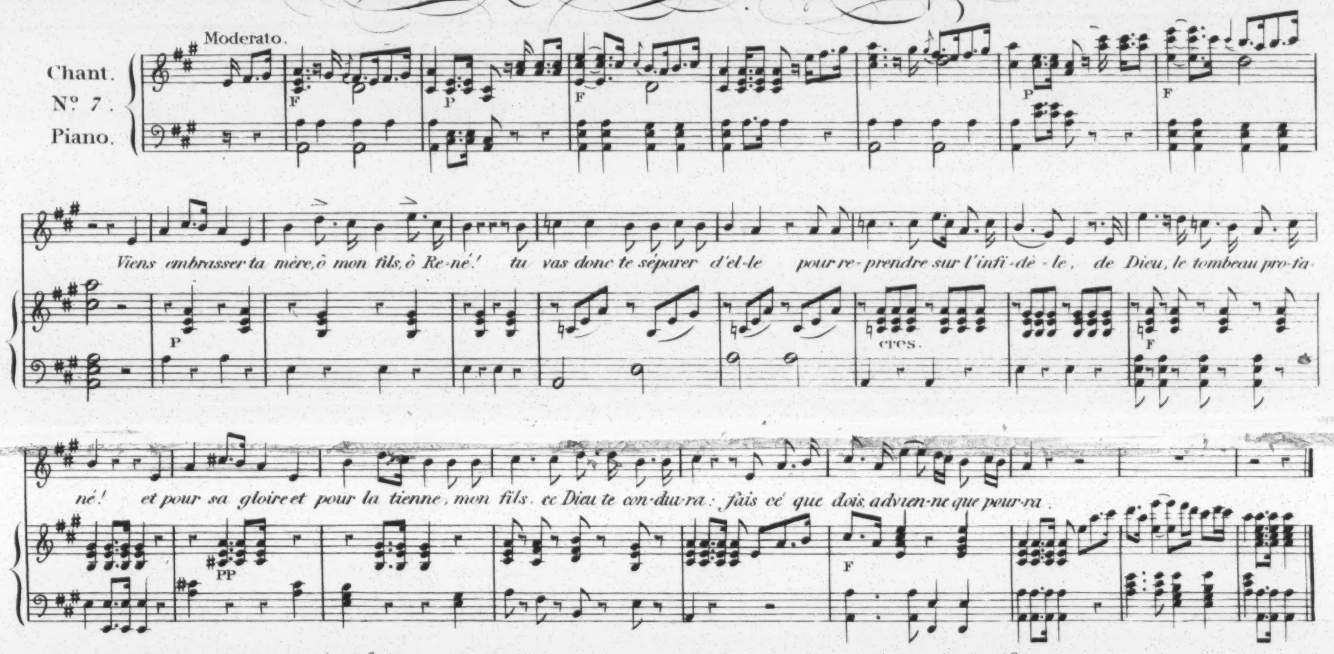
ga-ran-tit des feux du jour, mais non de ceux d'a-mour, me ga-ran-tit des feux du jour, mais non de ceux d'a-mour.

2.e

S'ur un arbre on entend chanter
Un rossignol si tendre.
Qu'on voit les passans s'arrêter,
Et longtems écouter.
On ne peut se défendre
Du doux charme d'entendre
Accompagner par le ruisseau } *bis.*
Tout ce que dit l'oiseau.

3.e

Toi dont les yeux me font la loi,
Toi qu'amour environne,
Dans ma cabane où je suis roi,
Viens régner avec moi,
Un banc sera ton trône,
Des bleuets ta couronne,
Et l'heureux roi de ce Palais } *bis.*
Le premier des sujets.

Adieux d'une Mère à son fils.

2e.

Celui que ma douleur cherche et retrouve en toi,
Thibault, mon noble époux, ton père,
De son sang baigna cette terre,
Périt en défendant son roi.
Cette écharpe qui fut la sienne,
Mon fils, sans cesse te crira:
Fais ce que dois, advienne que pourra.

3e.

Mérite que Loys en retournant vainqueur,
Me dise à moi, d'aise ravie:
Les cieux ont veillé sur sa vie,
Et lui n'a pensé qu'à l'honneur,
De ta mère qu'il te souvienne,
Mais malgré l'effroi qu'elle aura,
Fais ce que dois, advienne que pourra.

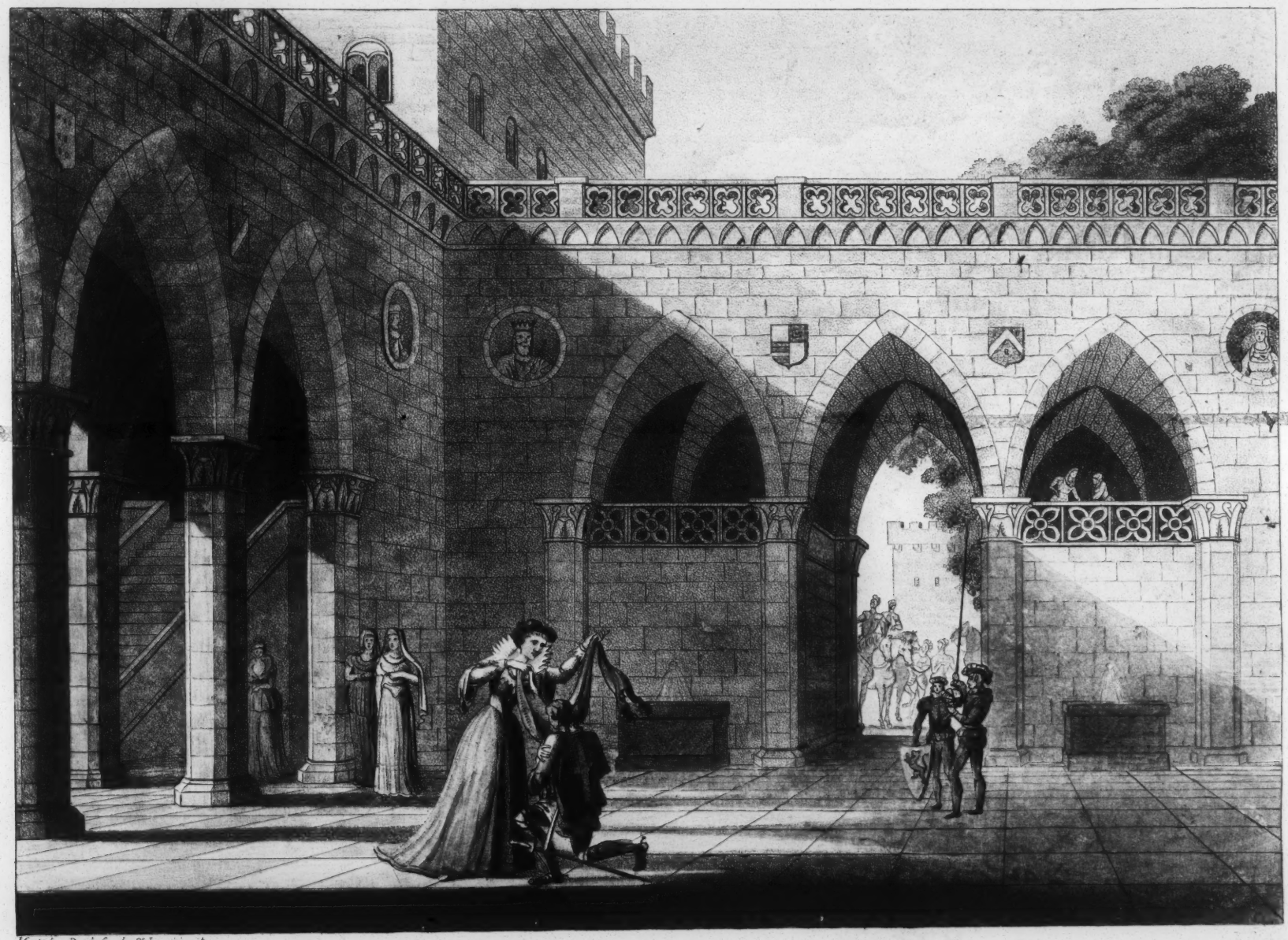
4e.

D'Emma, fleur de beauté, de grace, de vertu,
D'Emma, ta femme et ta maîtresse:
Entre la gloire et sa tendresse,
Le cœur sensible est combattu.
La voici respirant à peine,
Mais qui tout en pleurs te dira:
Fais ce que dois, advienne que pourra.

5e.

Adieu, j'entends leurs cris, et déjà du départ
Eclate ici la sainte joie,
Déjà dans les airs se déploie
De la croix l'auguste étendart,
Aux murs de la cité chrétienne
Bientôt sans doute il flottera,
Que Dieu triomphe! advienne que pourra.

W. Read Sc



Mad.e la Duchesse de St. Leu pinxit

Regrets d'Absence

Andantino.

Chant.

N° 8.

Piano.

Tris-tes é-chos du-ne ter-re é-tran-

gè - - - re ne dé-dai-gnez répondre à mes ac-cens; las! trop sou-vent re-pé-tez cris de guer-re, d'amour plain-

tif re-di- les les tour-mens.

2.e

Lorsque volant aux champs de la victoire,
D'émoi guerrier je me sens tressaillir,
Penser d'amour revient à ma mémoire,
Penser d'amour m'arrache un long soupir.

3.e

Loin de ma Dame et loin de ma patrie
Pour les combats ai quitté le bonheur,
Dame tant belle et gloire tant chérie
Egalement se partagent mon cœur.

4.e

D'un seul regard vous met en sa puissance,
Par un souris vous attache à jamais:
Ô laisse-moi, trop chère souvenance,
Me fais mourir d'amour et de regrets.

5.e

Ô de mon cœur souveraine maîtresse!
De mon amour gardes-tu souvenir?
Soupires-tu, pensant à ma tendresse?
Sans te revoir, sais-tu que peux mourir?

Ne m'oubliez pas!

Piano.

N°. 9.

Chant.

Moderato.

Vous me quit-tez pour courir à la gloi- - re, mon tris-te cœur suivra partout vos pas. al-lez, vo-

lez au temple de mé-moi-re, sui-vez l'hon-neur, mais ne m'oubli-ez pas.

2.e

A vos devoirs, comme à l'amour fidèle,
Cherchez la gloire, évitez le trépas,
Dans les périls où le sort vous appelle,
Distinguez vous, mais ne m'oubliez pas.

3.e

Ah! loin de vous, dans mes peines cruelles,
Je crains la paix autant que les combats.
Vous trouverez tant de beautés nouvelles!
Vous leur plairez, mais ne m'oubliez pas.

4.e

Oui, vous vaincrez et vous plairez sans cesse,
Mars et l'amour guideront votre bras,
De vos succès gardez la douce ivresse,
Soyez heureux, mais ne m'oubliez pas.

Mad.e la Duchesse de St. Leu pinxit.

W. Read Sculp.

Sermens d'Amour,

Chant.

N.° 10.

Piano.

Andantino.

pp

Je t'aimerai, j'adorerai tes chaînes, tant que la rose aura sa douce odeur,

le ciel ses feux, la terre ses finettes, l'Onde son cours et les bois leur fraîcheur.

fz fz fz fz fz fz fz

P

PP

2.e

Je t'aimerai, je te serai fidèle,
Tant que l'épine armera les buissons,
Que du caillou jaillira l'étincelle,
Tant que l'écho répétera les sons.

3.e

Je t'aimerai, tant que dans la nature
Succèderont les roses aux boutons,
Aux noirs frimas une aimable verdure
Les fruits aux fleurs, les saisons aux saisons.

Mad.e La Duchesse de St. Leu pinxit.

W. Read Sculp.

La Mélancolie

Andante

Chant.

N° II.

Piano

Con-su-mé de mé-lan-co - - li - - e un E-cos-sais ré pète en-

cor ce quien sa triste rê-ve-ri-e chantait la fil - - - le de Tré-mor .

2.e

Ma vie est une fleur sauvage,
Un ruisseau qui se perd sans bruit:
Elle passe comme un nuage,
Dans l'obscurité de la nuit.

3.e

Du Chevreuil la trace légère,
S'efface au souffle du zéphir:
Et plus vite encor sur la terre,
Le tems détruit le souvenir.

4.e

Si l'aigle surprend la colombe,
On entend le ramier gémir:
Je vais descendre dans la tombe,
M'accordera-t-on un soupir?

5.e

Le sommeil a fui ma paupière;
Ses rêves consolaient mon coeur,
Il est banni de ma chaumière,
Par les regrets, par la douleur.

6.e

Du moins, chez la rose flétrie,
Le parfum survit à la fleur:
Et c'est le parfum de la vie,
Que le souvenir du bonheur.

7.e

Un doux songe, à l'âme oppressée,
Est un bien par le ciel offert:
Et pour elle, c'est la rosée,
Qui vient rafraichir le desert.

La plainte mutile.

Andantino

Chant.

Colin se plaint de ma ri-gueur, suis-je donc trop sé-vè---re? quand il m'exprime son ardeur ai-je un

Nº 12.

Piano.

air de co-lè - - - re? il faut bien cacher malgré soi un intérêt trop tendre. Hé-las! est-ce ma faute à moi s'il ne veut pas m'en-

Majeur

Majeur

ten-dre? est-ce ma faute à moi?

Mineur.

2e

Lorsque d'un air embarrassé
Il s'agite, il soupire,
Le regard à demi baissé,
J'arrange un doux sourire.
Un sourire suffit, je croi,
Pour se faire comprendre.
Hélas! est-ce ma faute à moi
S'il ne veut pas m'entendre?

3e

L'autre jour il me dit tout bas,
Ma douleur est extrême.
En soupirant je dis, Hélas!
Quel tourment quand on aime!
Cruelle, reprit il, je voi
Ce que je dois attendre.
Hélas! est-ce ma faute à moi
S'il ne veut pas m'entendre?